



LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

840.8

C461

v. 1



Digitized by the Internet Archive
in 2022 with funding from
University of Illinois Urbana-Champaign

LE ROSEAU D'OR

ŒUVRES ET CHRONIQUES

5

Le soulier de satin

— première journée —

par Paul CLAUDEL

des poèmes et des essais de

**Hilaire BELLOC, Jean COCTEAU,
Stanislas FUMET, Robert HONNERT,
Max JACOB, Jacques MARITAIN,
C.-F. RAMUZ, Pierre REVERDY.**

composent ce premier numéro de

CHRONIQUES

1925

**Chez PLON-NOURRIT et C^{ie}
PARIS — 8, rue Garancière (VI^e) — PARIS**

CC-723⁴

*Ce cinquième numéro du **Roseau d'or** a été tiré à :*

*225 exemplaires sur papier pur fil des papeteries Lafuma à
Voiron, dont 200 numérotés de I à CC et 25, hors
commerce, non numérotés.*

*5 800 exemplaires sur papier d'alfa, dont 5 500 numérotés de
1 à 5 500 et 300, hors commerce, marqués E. P.*

Exemplaire N° 5,381

PREMIER NUMÉRO
DE
CHRONIQUES

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque nationale en 1925.

LE ROSEAU D'OR
ŒUVRES ET CHRONIQUES

5

PREMIER NUMÉRO
DE
CHRONIQUES



LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT et C^o, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, rue Garancière, Paris, 6^e

THE JOURNAL OF THE

ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE

Volume 21, 1911

CONTENTS



Droits de reproduction et de traduction
réservés pour tous pays.

840.8
E461
v.1

LE ROSEAU D'OR

Réunir pour un témoignage commun des écrivains par ailleurs très différents les uns des autres, voire opposés, rassemblés cependant par un même souci spirituel très supérieur à toute littérature, tel est le dessein de cette nouvelle collection, qui groupa dès le principe les noms de MM. G. K. Chesterton, Paul Claudel, Jean Cocteau, Stanislas Fumet, Henri Ghéon, Max Jacob, Frédéric Lefèvre, Jacques Maritain, Henri Massis, C.-F. Ramuz, Pierre Reverdy.

L'accueil fait aux quatre volumes d'œuvres déjà publiés montre que l'idée était opportune. L'idée toutefois ne suffisait pas, il fallait un titre. Celui auquel on s'est arrêté a été retenu malgré son aspect trop « joli » (que l'usage du reste fera vite oublier), parce qu'il était fourni par l'Apocalypse : « Et celui qui me parlait tenait une mesure, un roseau d'or, pour mesurer la Cité, ses portes et son mur. » Ce roseau d'or signifie pour nous que les choses

de l'esprit ont une mesure qui n'est pas du monde.

Notre rencontre ayant sa raison dans une certaine attitude de l'intelligence, dans une certaine appréciation concordante de la qualité et de la valeur (et c'est ce qui importe le plus), il est clair que l'objet de ces Œuvres et Chroniques ne saurait se définir par aucun « programme » d'école. Tout ce que nous pouvons dire à ce point de vue, c'est que les collaborateurs du ROSEAU D'OR voudraient aider pour leur part à cette universelle ré-invention de l'ordre véritable qui s'impose à notre temps, en travaillant à rendre à l'intelligence une conception du monde conforme à ce qui est (de là l'importance donnée aux essais critiques et philosophiques dans la série de nos volumes), et à la poésie sa vraie et libre nature. Avec cela nous pensons que la beauté ne se laisse circonscrire par aucune forme particulière d'art ou de poésie, que le renouvellement est une des nécessités de l'art, et qu'au milieu de tant de contrefaçons il importe souverainement de discerner, en quelque région que ce soit, ce qui porte un signe de pureté et d'authenticité. Le ROSEAU D'OR, nous ne saurions trop y insister, ne sera donc l'organe ni d'une école littéraire, ni d'une génération littéraire, son but étant seulement de dégager, sans aucun parti pris

systematique, les valeurs authentiques. Cet esprit de liberté lui-même suppose évidemment une sympathie très large à l'égard des recherches nouvelles. Dans les numéros de Chroniques en particulier, qui permettent un contact plus direct et plus vivant avec le public, et qu'il faudrait arriver à composer comme un livre, — c'est difficile, on nous excusera de n'y pas réussir peut-être du premier coup, — nous essaierons de joindre dans un même ensemble la plus extrême variété de formes représentatives.

Notre entreprise demande au public une collaboration intelligente et, parfois, un peu ardue peut-être, puisqu'il s'agit précisément de faire tomber toutes sortes de cloisons artificielles auxquelles nous sommes trop habitués, et de réconcilier des « frères de lait » qui depuis longtemps ne se connaissent plus. Cela oblige évidemment l'esprit à une plus grande ouverture de compas. Mais comment n'aurions-nous pas confiance en la bienveillance de nos lecteurs, quand le besoin d'un reclassement général est universellement senti, et quand nous voyons la maison d'édition la plus traditionaliste, la plus prudente dans son évolution, comprendre le but à atteindre et offrir à notre collection la plus large hospitalité?

Si quelques-uns trouvent que nous sommes

insuffisamment conformes au siècle présent, nous leur répondrons que nous avons horreur en effet des préjugés d' « avant-garde », comme de beaucoup d'idéologies dites modernes (et, du reste, déjà archaïques en réalité).

Si d'autres trouvent que nous faisons trop large place aux initiatives nouvelles, nous leur répondrons que nous ne tenons en effet pour sacrée et intangible de soi aucune formule purement humaine, et qu'il nous semble en particulier qu'aucun mode d'expression, si déconcertant qu'il soit au premier abord, ne doit être rejeté a priori. Et nous leur demanderons de relire le poème chargé d'une si émouvante sagesse, où Apollinaire, jugeant la « longue querelle de la tradition et de l'invention », annonçait « le temps de la Raison ardente » :

Vous dont la Lûche est faite à l'image de celle de
Bouche qui est l'ordre même [Dieu
Soyez indulgents quand vous nous comparez
A ceux qui furent la perfection de l'ordre
Nous qui quêtions partout l'aventure

Nous ne sommes pas vos ennemis
Nous voulons nous donner de vastes et d'étranges
[domaines
Où le mystère en fleurs s'offre à qui veut le cueillir
Il y a là des feux nouveaux des couleurs jamais vues

Mille phantasmes impondérables
 Auxquels il faut donner de la réalité
 Nous voulons explorer la bonté contrée énorme où
 [tout se tait
 Il y a aussi le temps qu'on peut chasser ou faire
 [revenir
 Pitié pour nous qui combattons toujours aux fron-
 De l'illimité et de l'avenir... [tières

LA PREMIÈRE JOURNÉE
DE
LE SOULIER
DE SATIN
OU
LE PIRE N'EST PAS TOUJOURS SÛR

Action Espagnole en IV Journées

PERSONNAGES

**L'ANNONCIER - LE PÈRE JÉSUISTE - DON
PÉLAGE - DON BALTHAZAR - DONA
PROUHÈZE (DONA MERVEILLE) - DON CA-
MILLE - DONA ISABEL - DON LUIS - LE
ROI D'ESPAGNE - LE CHANCELIER - DON
RODRIGUE - LE CHINOIS - LA NÉGRESSE
JOBARBARA - LE SERGENT NAPOLI-
TAIN - DON FERNAND - DONA MUSIQUE
(DONA DÉLICES) - L'ANGE GARDIEN -
L'ALFÉRÈS - SOLDATS**

Deus escreve direito por linhas tortas

(PROVERBE PORTUGAIS).

Etiam peccata

(SAINT AUGUSTIN).

AU PEINTRE JOSÉ-MARIA SERT.

LE SOULIER DE SATIN

— PREMIÈRE JOURNÉE —

...Comme après tout il n'y a pas impossibilité complète que la présente pièce soit jouée un jour ou l'autre, d'ici dix ou vingt ans, totalement ou en partie, autant commencer par ces quelques directions scéniques. Il est essentiel que les tableaux se suivent sans la moindre interruption. Dans le fond la toile la plus négligemment barbouillée, ou aucune, suffit. Les machinistes feront les quelques aménagements nécessaires sous les yeux mêmes du public pendant que l'action suit son cours. Au besoin rien n'empêchera les artistes de donner un coup de main. Les acteurs de chaque scène apparaîtront avant que ceux de la scène précédente aient fini de parler et se livreront aussitôt à un travail préparatoire. Les indications de scène, quand on y pensera et que cela ne gênera pas le mouvement, seront ou bien affichées ou lues par le régisseur ou les acteurs eux-mêmes qui tireront de leur poche ou se passeront de l'un à l'autre les papiers nécessaires. Un bout de corde qui pend, une toile de fond mal tirée et laissant apparaître un

mur blanc devant lequel passe et repasse le personnel, sera du meilleur effet. Il faut que tout ait l'air provisoire, en marche, bâclé, incohérent, improvisé dans l'enthousiasme. Avec des réussites, si possible, de temps en temps, car, même dans le désordre, il faut éviter la monotonie.

L'ordre est le plaisir de la raison, mais le désordre est le délice de l'imagination.

Je suppose que la pièce soit jouée, par exemple, un jour de Mardi-Gras à quatre heures de l'après-midi. Je rêve une grande salle déjà chauffée par un spectacle précédent, que le public envahit et que remplissent les conversations. Par les portes battantes, on entend le tapage sourd d'un orchestre bien nourri qui fonctionne dans le foyer. Un autre petit orchestre nasillard, dans la salle, s'amuse à imiter les bruits du public en les conduisant et en leur donnant peu à peu une espèce de rythme et de figure.

Apparaît sur le proscenium devant le rideau baissé l'ANNONCIER. C'est un solide gaillard barbu et qui a emprunté aux plus attendus Vélasquez ce feutre à plumes, cette canne sous son bras et ce ceinturon qu'il arrive péniblement à boutonner. Il essaye de parler, mais chaque fois qu'il ouvre la bouche et pendant que le public se livre à un énorme tumulte préparatoire, il est interrompu par un coup de cymbale, une clochette niaise, un trille strident du fifre, une ré-

flexion narquoise du basson, une espièglerie d'ocarina, un rot de saxophone. Peu à peu tout se tasse, le silence se fait. On n'entend plus que la grosse caisse qui fait patiemment Poum Poum Poum, pareille au doigt résigné de Madame Bartet battant la table en cadence pendant qu'elle subit les reproches de Monsieur le Comte. Au-dessous roulement pianissimo de tambour avec des forte de temps en temps, jusqu'à ce que le public ait fait à peu près silence.

L'ANNONCIER, *un papier à la main, tapant fortement le sol avec sa canne, annonce :*

LE SOULIER DE SATIN

OU

LE PIRE N'EST PAS TOUJOURS SÛR

(Action Espagnole en quatre Journées)

La scène de ce drame est le monde et plus spécialement l'Espagne à la fin du Seizième, à moins que ce ne soit le commencement du Dix-septième Siècle. L'auteur s'est permis de comprimer les pays et les époques, de même qu'à la distance voulue plusieurs lignes de montagnes séparées ne font qu'un seul horizon.

SCÈNE I

Le rideau se lève

Fixons, je vous prie, mes frères, les yeux sur ce point de l'Océan Atlantique qui est à quelques degrés au-dessous de la Ligne à égale distance de l'Ancien et du Nouveau Continent. On a parfaitement bien représenté ici l'épave d'un navire démâté qui flotte au gré des courants. Toutes les grandes constellations de l'un et de l'autre hémisphère, la Grande Ourse, la Petite Ourse, Cassiopée, Orion, la Croix-du-Sud, sont suspendues en bon ordre comme d'énormes girandoles et comme de gigantesques panoplies autour du Ciel. Je pourrais les toucher avec ma canne. Autour du ciel. Et ici-bas un peintre qui voudrait représenter l'œuvre des pirates, — des Anglais probablement, — sur ce pauvre bâtiment Espagnol, aurait précisément l'idée de ce mât avec ses vergues et ses agrès tombé tout

au travers du pont, de ces canons renversés, de ces écoutilles ouvertes, de ces grandes taches de sang et de ces cadavres partout, spécialement de ce groupe de religieuses écroulées l'une sur l'autre. Au tronçon du grand mât est attaché un PÈRE JÉSUISTE, comme vous voyez extrêmement grand et maigre. La soutane déchirée laisse voir l'épaule nue. Le voici qui parle, comme il suit : *Seigneur, je vous remercie de m'avoir ainsi attaché...* Mais c'est lui qui va parler. Écoutez bien, ne toussiez pas et essayez de comprendre un peu. C'est ce que vous ne comprendrez pas qui est le plus beau, c'est ce qui est le plus long qui est le plus intéressant et c'est ce que vous ne trouverez pas amusant qui est le plus drôle.

(*Il sort.*)

LE PÈRE JÉSUISTE. — Seigneur, je vous remercie de m'avoir ainsi attaché ! Et parfois il m'est arrivé de trouver vos commandements pénibles

Et ma volonté en présence de votre règle
Perplexe rétive.

Mais aujourd'hui il n'y a pas moyen d'être

plus serré à Vous que je ne le suis et j'ai beau vérifier chacun de mes membres, il n'y en a plus un seul qui de Vous soit capable de s'écarter si peu.

Et c'est vrai que je suis attaché à la croix, mais la croix où je suis n'est plus attachée à rien. Elle flotte sur la mer.

La mer libre à ce point où la limite du ciel connu s'efface

Et qui est à égale distance de ce monde ancien que j'ai quitté

Et de l'autre nouveau.

Tout a expiré autour de moi, tout a été consommé sur cet étroit autel qu'encombrent les corps de mes sœurs l'une sur l'autre, la vendange sans doute ne pouvait se faire sans désordre,

Mais tout après un peu de mouvement est rentré dans la grande paix éternelle.

Et si je me croyais abandonné, je n'ai qu'à attendre le retour de cette puissance immanquable sous moi qui me reprend et me remonte avec elle comme si pour un moment je ne faisais plus qu'un avec le réjouissement de l'abîme,

Cette vague voici bientôt la dernière pour m'emporter.

Je prends, je me sers de toute cette œuvre indivisible que Dieu a faite toute à la fois et à laquelle je suis étroitement amalgamé à l'intérieur de Sa sainte volonté, ayant renoncé la mienne,

De ce passé dont avec l'avenir est faite une seule étoffe indéchirable,

De cette mer qui a été mise à ma disposition,

Du souffle que je ressens tour à tour avec sa cessation sur ma face de ces deux mondes amis et là-haut dans le ciel de ces grandes constellations incontestables,

Pour bénir cette terre que mon cœur devinait là-bas dans la nuit, tant désirée !

Que la bénédiction sur elle soit celle d'Abel le pasteur au milieu de ses fleuves et de ses forêts ! Que la guerre et la dissension l'épargnent ! Que l'Islam ne souille point ses rives et cette peste encore pire de l'hérésie !

Je me suis donné à Dieu et maintenant le jour du repos et de la détente est venu

et je puis me confier à ces liens qui m'attachent.

On parle d'un sacrifice quand à chaque choix à faire il ne s'agit que de ce mouvement presque imperceptible comme de la main.

C'est le mal seul à dire vrai qui exige un effort, puisqu'il est contre la réalité, se disjoindre à ces grandes forces continues qui de toutes parts nous adoptent et nous engagent.

Et maintenant voici la dernière oraison de cette messe que mêlé déjà à la mort je célèbre par le moyen de moi-même : Mon Dieu, je Vous prie pour mon frère Rodrigue ! Mon Dieu, je Vous supplie pour mon fils Rodrigue !

Je n'ai pas d'autre enfant, ô mon Dieu, et lui sait bien qu'il n'aura pas d'autre frère.

Vous le voyez qui d'abord s'était engagé sur mes pas sous l'étendard qui porte votre monogramme, et maintenant sans doute parce qu'il a quitté Votre noviciat il se figure qu'il Vous tourne le dos ;

Son affaire à ce qu'il imagine n'étant pas

d'attendre, mais de conquérir et de posséder

Ce qu'il peut, comme s'il y avait rien qui ne Vous appartînt et comme s'il pouvait être ailleurs que là où Vous êtes.

Mais, Seigneur, il n'est pas si facile de Vous échapper, et s'il ne va pas à Vous par ce qu'il a de clair, qu'il y aille par ce qu'il a d'obscur, et par ce qu'il a de direct, qu'il y aille parce qu'il a d'indirect, et par ce qu'il a de simple,

Qu'il y aille par ce qu'il a en lui de nombreux, et de laborieux, et d'entremêlé,

Et s'il désire le mal, que ce soit un tel mal qu'il ne soit compatible qu'avec le bien,

Et s'il désire le désordre, un tel désordre qu'il implique l'ébranlement et la fissure de ces murailles autour de lui qui lui barraient le salut,

Je dis à lui et à cette multitude avec lui qu'il implique obscurément,

Car il est de ceux-là qui ne peuvent se sauver qu'en sauvant toute cette masse qui prend leur forme derrière eux.

Et déjà Vous lui avez appris le désir, mais il ne se doute pas encore ce que c'est que d'être désiré.

Apprenez-lui que Vous n'êtes pas le seul à pouvoir être absent ! Liez-le par le poids de cet autre être sans lui si beau qui l'appelle à travers l'intervalle !

Faites de lui un homme blessé parce qu'une fois en cette vie il a vu la figure d'un ange !

Remplissez ces amants d'un tel désir qu'il implique à l'exclusion de leur présence dans le hasard journalier

L'intégrité primitive et leur essence même telle que Dieu les a conçus autrefois dans un rapport inextinguible !

Et ce qu'il essayera de dire misérablement sur la terre, je suis là pour le traduire dans le Ciel.

SCÈNE II

*La façade d'une maison d'homme noble en Espagne.
Première heure de la matinée. Un jardin rempli
d'orangers. Une petite fontaine de faïence bleue
sous les arbres.*

DON PÉLAGE, DON BALTHAZAR

DON PÉLAGE. — Don Balthazar, il y a deux chemins qui partent de cette maison.

Et l'un, si le regard pouvait l'auner d'un seul coup, à travers maintes villes et villages,

Montant, redescendant, comme l'écheveau en désordre sur les chevalets d'un cordier,

Tire d'ici directement à la mer, non loin d'une certaine hôtellerie que je connais parmi de gros arbres cachée.

C'est par là qu'un cavalier en armes escorte Dona Prouhèze. Oui, je veux que par lui Dona Prouhèze soit enlevée à mes yeux.

Cependant que par un autre chemin entre

les lavandes, tournoyant et montant parmi
les roches parsemées,

J'accéderai à l'appel que cette tache
blanche là-haut m'adresse,

Cette lettre de la veuve dans la montagne,
cette lettre de ma cousine dans ma main.

Et Merveille, pour Madame il n'y a pas
autre chose à faire que bien regarder la ligne
de la mer vers l'Est.

En attendant que ces voiles y paraissent
qui doivent nous ramener, elle et moi, en
notre Gouvernement d'Afrique.

DON BALTHAZAR. — Eh quoi, Seigneur, si
tôt déjà partir !

Cette maison de votre enfance, après tant
de mois sur un sol barbare, quoi, de nou-
veau la quitter !

DON PÉLAGE. — Il est vrai, c'est le seul
endroit au monde où je me sente compris et
accepté.

C'est ici où je cherchais refuge en silence,
du temps où j'étais le terrible Juge de Sa
Majesté, extirpateur des brigands et de la
rébellion.

On n'aime pas un juge.

Mais moi, j'ai appris tout de suite qu'il n'y a pas de plus grande charité que de tuer les êtres malfaisants.

Que de journées j'ai passées ici, n'ayant pour compagnie du matin jusqu'au soir que mon vieux jardinier,

Ces orangers que j'arrosais moi-même et cette petite chèvre qui n'avait pas peur de moi !

Oui, elle me donnait par jeu des coups de tête et venait manger des feuilles de vigne dans ma main.

DON BALTHAZAR. — Maintenant voici cette Dona Merveille qui est plus pour vous que la petite chèvre.

DON PÉLAGE. — Prenez-en soin, Don Balthazar, en ce voyage difficile. Je la remets à votre honneur.

DON BALTHAZAR. — Quoi, c'est à moi que vous voulez confier Dona Prouhèze ?

DON PÉLAGE. — Pourquoi non ? Ne n'avez-vous pas dit vous-même que vos devoirs vous appellent en Catalogne ? Votre chemin n'en sera pas fort allongé.

DON BALTHAZAR. — Je vous prie de

m'excuser. N'est-il pas d'autre cavalier à qui remettre ce soin?

DON PÉLAGE. — Point d'autre.

DON BALTHAZAR. — Don Camille, par exemple, votre cousin et lieutenant là-bas qui va partir tout à l'heure?

DON PÉLAGE, *durement*. — Il partira seul.

DON BALTHAZAR. — Et ne pouvez-vous laisser Dona Prouhèze à vous attendre ici?

DON PÉLAGE. — Je n'aurai pas le temps de revenir.

DON BALTHAZAR. — Quel devoir si impérieux vous appelle?

DON PÉLAGE. — Ma cousine Dona Viriana, qui se meurt et aucun homme auprès d'elle.

Point d'argent dans l'humble et altière demeure, à peine de pain,

Plus six filles à marier dont l'aînée ne s'éloigne de vingt ans que peu.

DON BALTHAZAR. — N'est-ce point celle-là que nous appelions Dona Musique? J'ai résidé là-bas au temps que je faisais des levées pour les Flandres.

A cause de cette guitare qu'elle ne quittait pas et dont elle ne jouait jamais,

Et de ces grands yeux croyants ouverts sur vous et prêts à absorber toutes les merveilles,

Et de ces dents comme des amandes fraîches qui mordaient la lèvre écarlate et de son rire !

DON PÉLAGE. — Pourquoi ne l'avez-vous pas épousée ?

DON BALTHAZAR. — Je suis plus gueux qu'un vieux loup.

DON PÉLAGE. — Et tout l'argent que tu gagnes passe à ton frère, le chef de la maison là-bas en Flandre ?

DON BALTHAZAR. — Il n'y en a pas de meilleure entre l'Escaut et la Meuse.

DON PÉLAGE. — Je me charge de Musique et toi, je te confie Prouhèze.

DON BALTHAZAR. — Comme vous-même, Seigneur, oui-da malgré mon âge.

Je suis plutôt fait pour être l'époux d'une jolie femme que son protecteur.

DON PÉLAGE. — Ni elle ni vous, noble ami, j'en suis sûr, n'avez rien à redouter de ces quelques jours de compagnie.

Et d'ailleurs vous trouverez toujours la

servante de ma femme avec elle, gare à la noire Jobarbara ! Un pêcher n'est pas mieux défendu qui pousse tout au travers d'un figuier de Barbarie.

Puis votre attente ne sera pas longue : en peu de temps j'aurai mis ordre à tout.

DON BALTHAZAR. — Et marié les six filles ?

DON PÉLAGE. — Déjà pour chacune d'elles j'ai choisi deux maris, et le commandement est parti qui convoque mes galants, qui oserait résister à Pélage, le terrible Juge ?

Elles n'auront qu'à choisir, ou autrement j'ai choisi pour elles, moi,

Le cloître qui les attend.

L'Aragonais n'est pas plus sûr de son affaire qui arrive sur la place du marché avec six cavales neuves. Elles sont là toutes ensemble tranquilles à l'ombre d'un grand châtaignier,

Et ne voient pas l'acheteur qui passe de l'une à l'autre avec tendresse et connaissance, cachant le mors derrière son dos.

DON BALTHAZAR, *avec un gros soupir*. — Adieu, Musique !

DON PÉLAGE. — Et pendant qu'il me reste un peu de temps, je vais achever de vous expliquer la situation sur la côte d'Afrique. Le sultan Mouley...

(Ils s'éloignent.)

SCENE III

Une autre partie du même jardin. Midi. La longue muraille d'un côté à l'autre de la scène d'une espèce de charmille formée de plantes aux feuilles épaisses. Obscurité résultant de l'ombrage d'arbres compacts. Par quelques interstices passent cependant des rayons de soleil qui font des taches ardentes sur le sol. D'un côté invisible de la charmille, et ne laissant paraître à travers les feuilles pendant qu'elle marche aux côtés de Don Camille que des éclairs de sa robe rouge, DONA PROUHÈZE. Du côté visible DON CAMILLE.

DON CAMILLE. — Je suis reconnaissant à Votre Seigneurie de m'avoir permis de lui dire adieu.

DONA PROUHÈZE. — Je ne vous ai rien permis et Don Pélage ne m'a rien défendu.

DON CAMILLE. — Cette charmille entre nous prouve que vous ne voulez pas me voir.

DONA PROUHÈZE. — N'est-ce pas assez que je vous entende?

DON CAMILLE. — Où je suis je n'importunerai plus souvent Monsieur le Capitaine général.

DONA PROUHÈZE. — Vous retournerez là-bas à Mogador?

DON CAMILLE. — C'est le bon côté du pays, loin de Ceuta et de ses bureaux, loin de cette grosse peinture bleue où la rame des galères en blanc écrit incessamment le nom du Roi d'Espagne.

Ce que j'apprécie le plus est cette barre de quarante pieds qui me coûte une barcasse ou deux de temps en temps et qui ennuie un peu les visiteurs.

Mais, comme on dit, ceux qui viennent me voir me font honneur. Ceux qui ne viennent pas me voir me font plaisir.

DONA PROUHÈZE. — Cela vous sépare aussi de tous renforts et ravitaillements.

DON CAMILLE. — J'essaye de m'en passer.

DONA PROUHÈZE. — Heureusement que le Maroc en ce moment est partagé en trois ou quatre sultans ou prophètes qui se font la guerre, c'est vrai?

DON CAMILLE. — C'est vrai, c'est ma petite chance.

DONA PROUHÈZE. — Et personne mieux que vous, n'est-ce pas, pour en profiter?

DON CAMILLE. — Oui, je parle toutes les langues. Mais je sais ce que vous pensez.

Vous pensez à ce voyage de deux ans que j'ai fait à l'intérieur du pays, déguisé en marchand juif.

Beaucoup de gens disent que cela n'est pas le fait d'un gentilhomme ni d'un chrétien.

DONA PROUHÈZE. — Je ne l'ai pas pensé. Personne n'a jamais pensé que vous fussiez un renégat. Vous le voyez par ce poste d'honneur que le roi vous a remis.

DON CAMILLE. — Oui, un poste d'honneur comme un chien sur une barrique au milieu de l'océan. Mais je n'en veux point d'autre.

Et beaucoup de gens aussi disent qu'il y a du Maure dans mon cas, à cause de ce teint un peu sombre.

DONA PROUHÈZE. — Je ne l'ai pas pensé. Je sais que vous êtes de fort bonne famille.

DON CAMILLE. — Va pour le Maure!

Tout bon gentilhomme sait qu'il n'y a qu'à taper dessus comme à la quintaine.

DONA PROUHÈZE. — Vous savez que je pense comme vous. Moi, aussi, j'aime cette race dangereuse.

DON CAMILLE. — Est-ce que je les aime? Non, mais je n'aime pas l'Espagne.

DONA PROUHÈZE. — Qu'entends-je, Don Camille?

DON CAMILLE. — Il y a des gens qui trouvent leur place toute faite en naissant,

Serrés et encastrés comme un grain de maïs dans la quenouille compacte :

La religion, la famille, la patrie.

DONA PROUHÈZE. — Est-ce que vous êtes dégagé de tout cela?

DON CAMILLE. — N'est-ce pas, vous aimeriez que je vous rassure? C'est comme ma mère qui voulait que je lui dise constamment les choses qu'elle pensait elle-même. Ce « sourire câlin » pour toute réponse, comme elle me le reprochait !

Ah ! ses autres fils et filles, je dois dire qu'elle n'y pensait guère. Elle n'avait que mon nom sur les lèvres en mourant. Et cet

Enfant Prodigue, pour passer à un autre sujet, un très mauvais sujet,

Est-ce que vous croyez que c'est vrai qu'il mangeait son bien avec les gloutons et les prostituées? Ah! il s'était mis dans des affaires autrement passionnantes,

Des spéculations à faire frire les cheveux sur la tête avec les Carthaginois et les Arabes. C'est le *nom* même qui était compromis, vous sentez?

Croyez-vous que le Père pensait à autre chose qu'à ce fils chéri? Tout le long des jours. On ne lui en laissait guère le moyen.

DONA PROUHÈZE. — Qu'entendez-vous par ce « sourire câlin? »

DON CAMILLE. — Comme si nous étions d'accord en dessous, comme si tout cela était de complicité avec elle. Un petit clin d'œil comme ça! C'est cela qui la mettait hors d'elle-même. Pauvre maman!

Et cependant qui diable m'a fait, je vous prie, si ce n'est elle seule?

DONA PROUHÈZE. — Je ne suis pas chargée de vous refaire.

DON CAMILLE. — Qu'en savez-vous? Mais c'est peut-être moi qui suis chargé de vous défaire.

DONA PROUHÈZE. — Ce sera difficile, Don Camille.

DON CAMILLE. — Ce sera difficile, et cependant vous êtes déjà là qui m'écoutez malgré la défense de votre mari, à travers ce mur de feuilles. J'aperçois votre petite oreille.

DONA PROUHÈZE. — Je sais que vous avez besoin de moi.

DON CAMILLE. — Vous entendez, que je vous aime?

DONA PROUHÈZE. — J'ai dit ce que j'ai dit.

DON CAMILLE. — Et je ne vous fais point trop horreur?

DONA PROUHÈZE. — A cela vous ne pouvez réussir ainsi tout de suite.

DON CAMILLE. — Dites, personne qui m'écoutez invisible et qui cheminez d'un même pas avec moi de l'autre côté de ce branchage, ce n'est pas tentant ce que je vous offre?

D'autres à la femme qu'ils aiment montrent

des perles, des châteaux, que sais-je? des forêts, cent fermes, une flotte sur la mer, des mines, un royaume.

Une vie paisible et honorée, une coupe de vin à boire ensemble.

Mais moi, ce n'est rien de tout cela que je vous propose; attends, je sais que je vais toucher la fibre la plus secrète de ton cœur,

Mais une chose si précieuse que pour l'atteindre avec moi rien ne coûte, et vous vous ennuierez de vos biens, famille, patrie, votre nom et de votre honneur même.

Oui, que faisons-nous ici, partons, Merveille!

DONA PROUHÈZE. — Et quelle est cette chose si précieuse que vous m'offrez?

DON CAMILLE. — Une place avec moi où il n'y ait absolument plus rien, nada, rrac!

DONA PROUHÈZE. — Et c'est là ce que vous voulez me donner?

DON CAMILLE. — N'est-ce rien que ce rien qui nous délivre de tout?

DONA PROUHÈZE. — Mais moi, j'aime la vie, Seigneur Camille! J'aime le monde, j'aime l'Espagne! J'aime ce ciel bleu, j'aime

le bon soleil ! J'aime ce sort que Dieu m'a fait.

DON CAMILLE. — J'aime tout cela aussi. L'Espagne est belle. Grand Dieu, que ce serait bon si on pouvait la quitter une bonne fois et pour jamais !

DONA PROUHÈZE. — N'est-ce pas ce que vous avez fait ?

DON CAMILLE. — On revient toujours.

DONA PROUHÈZE. — Mais est-ce qu'il existe, ce lieu où il n'y a absolument plus rien ?

DON CAMILLE. — Il existe, Merveille.

DONA PROUHÈZE. — Quel est-il ?

DON CAMILLE. — Un lieu où il n'y a plus rien, un cœur où il n'y a pas autre chose que toi.

DONA PROUHÈZE. — Vous détournez la tête en disant cela afin que je ne voie pas sur vos lèvres que vous vous moquez.

DON CAMILLE. — Quand je dis que l'amour est jaloux, prétendez-vous que vous ne me comprenez pas ?

DONA PROUHÈZE. — Quelle femme ne le comprendrait ?

DON CAMILLE. — Celle qui aime, les poètes ne disent-ils pas qu'elle gémit de n'être pas toute chose pour l'être qu'elle a choisi? Il faut qu'il n'ait plus besoin que d'elle seule.

C'est la mort et le désert qu'elle apporte avec elle.

DONA PROUHÈZE. — Ah! ce n'est pas la mort, mais la vie que je voudrais apporter à celui que j'aime,

La vie, fût-ce au prix de la mienne!

DON CAMILLE. — Mais n'êtes-vous pas vous-même plus que ces royaumes à posséder, plus que cette Amérique à faire sortir de la mer?

DONA PROUHÈZE. — Je suis plus.

DON CAMILLE. — Et qu'est-ce qu'une Amérique à créer auprès d'une âme qui s'engloutit?

DONA PROUHÈZE. — Faut-il donner mon âme pour sauver la vôtre?

DON CAMILLE. — Il n'y a pas d'autre moyen.

DONA PROUHÈZE. — Si je vous aimais, cela me serait facile.

DON CAMILLE. — Si vous ne m'aimez pas, aimez mon infortune.

DONA PROUHÈZE. — Quelle infortune si grande?

DON CAMILLE. — Empêchez-moi d'être seul !

DONA PROUHÈZE. — Mais n'est-ce pas cela à quoi vous n'avez cessé de travailler?

Quel est l'ami que vous n'avez découragé? Le lien que vous n'avez rompu? le devoir que vous n'avez accueilli avec ce sourire dont vous me parliez tout à l'heure?

DON CAMILLE. — Si je suis vide de tout, c'est afin de mieux vous attendre.

DONA PROUHÈZE. — Dieu seul remplit.

DON CAMILLE. — Et qui sait, ce Dieu, si vous seule n'étiez pas capable de me l'apporter?

DONA PROUHÈZE. — Je ne vous aime pas.

DON CAMILLE. — Et moi, je vais être si malheureux et si criminel, oui, je vais faire de telles choses, Dona Merveille,

Que je vous forcerai bien de venir à moi, vous et ce Dieu que vous gardez si jalouse-

ment pour vous, comme s'il était venu pour les justes.

DONA PROUHÈZE. — Ne blasphémez pas !

DON CAMILLE. — C'est vous qui me parlez de Dieu, je n'aime pas ce sujet.

Et croyez-vous que ce soit le Fils Prodigue qui ait demandé pardon ?

DONA PROUHÈZE. — L'Évangile le dit.

DON CAMILLE. — Moi, je tiens que c'est le Père, oui, pendant qu'il lavait les pieds blessés de cet explorateur.

DONA PROUHÈZE. — Vous reviendrez aussi.

DON CAMILLE. — Alors je ne veux pas de musique ce jour-là, pas d'invités et de veau gras ! pas de cette pompe biblique.

Je veux qu'il soit aveugle comme Jacob pour qu'il ne me voie pas.

Vous vous rappelez cette scène quand Joseph fait sortir tous ses frères afin qu'il soit seul avec Israël ?

Nul ne sait ce qui s'est passé entre eux à ce moment, il y en a pour jusqu'à la fin du monde, de quoi remplir quatre minutes d'agonie !

DONA PROUHÈZE. — Don Camille, est-ce

donc si difficile que d'être tout simplement un honnête homme? Un fidèle chrétien, un fidèle soldat, un fidèle serviteur de Sa Majesté,

Un très fidèle époux de la femme qui vous aura trouvé?

DON CAMILLE. — Tout cela est trop encombrant, et lent, et compliqué,

Les autres éternellement sur nous, j'étouffe! Ah! n'en avoir jamais fini de cette prison compacte et de toute cette pile de corps mous!

Tout cela qui nous empêche de suivre notre appel.

DONA PROUHÈZE. — Quel est cet appel irrésistible?

DON CAMILLE. — Dites-moi que vous ne l'avez pas ressenti vous-même? Les mouches ne sont pas plus faits pour résister à cette extase de la lumière quand elle pompe la nuit

Que les cœurs humains à cet appel du feu capable de nous consumer. L'appel de l'Afrique!

La terre ne serait point ce qu'elle est si

elle n'avait ce carreau de feu sur le ventre, ce cautère rongeur, ce rayon qui lui dévore le foie, ce trépied attisé par le souffle des océans, cet antre fumant, ce fourneau où vient se dégraisser l'ordure de toutes les respirations animales !

Nous ne sommes pas toute chose entre nos quatre murs.

Vous avez beau tout fermer, vous avez beau vous arranger entre vous, vous ne pouvez pas exclure cette plus grande part de l'humanité dont vous avez convenu de vous passer et pour laquelle aussi cependant le Christ est mort.

Ce souffle sur vous qui fait frémir vos feuillages et battre vos jalousies, c'est l'Afrique qui l'appelle, en proie à son éternel supplice.

D'autres explorent la mer, et moi, pourquoi ne m'enfoncerais-je pas aussi loin qu'il est possible d'aller, vers cette autre frontière de l'Espagne, le feu !

DONA PROUHÈZE. — Les capitaines que le Roi envoie vers ces Indes nouvelles ne travaillent pas pour eux, mais pour leur maître.

DON CAMILLE. — Je n'ai pas besoin de penser tout le temps au Roi d'Espagne, n'est-il pas là partout où il y a un de ses sujets? Tant mieux pour lui que je pénètre où son nom ne peut passer.

Moi, ce n'est pas un monde nouveau qu'on m'a donné pour le pétrir à ma fantaisie.

C'est un livre vivant que j'ai à étudier et le commandement que je désire ne s'acquiert que par la science.

Un Alcoran dont les lignes sont faites de ce rang de palmiers là-bas, de ces villes nacrées sur le bord de l'horizon comme un titre,

Et les lettres, de ces foules dans l'ombre des rues étroites aux yeux de braises, de ces formes empaquetées qui ne peuvent sortir une main sans qu'elle devienne de l'or.

Comme les Hollandais vivent de la mer, ainsi ces peuples à la frontière même de l'humanité (non parce que la terre cesse mais parce que le feu commence), de l'exploitation de ces rives au-delà du lac ardent.

C'est là que je me taillerai un domaine

pour moi, une insolente petite place pour moi seul entre les deux mondes.

DONA PROUHÈZE. — Pour vous seul?

DON CAMILLE. — Pour moi seul. Une petite place que j'y sois plus perdu qu'une pièce d'or dans une cassette oubliée. Telle que nulle autre que vous jamais est capable de venir m'y rechercher.

DONA PROUHÈZE. — Je ne viendrai pas vous rechercher.

DON CAMILLE. — Je vous donne rendez-vous.

SCÈNE IV

Une rue dans une ville d'Espagne quelconque. Une haute fenêtre garnie de barreaux de fer. Derrière les barreaux DONA ISABEL, et devant dans la rue DON LUIS.

DONA ISABEL. — Je jure de ne pas être la femme d'un autre que Votre Seigneurie. Demain mon frère, ce cruel tyran, m'arrache à Ségovie. Je suis une des filles d'honneur qui accompagnent Notre-Dame quand elle s'en va à la Porte de Castille recevoir l'hommage de Santiago. Armez-vous, emmenez quelques compagnons courageux. Il vous sera facile dans quelque défilé de montagnes de m'enlever à la faveur de la nuit et de la forêt. Ma main.

(Elle la lui donne.)

SCÈNE V

Même lieu qu'à la scène II. Le soir. Toute une caravane prête à partir. Mules, bagages, armes, chevaux sellés, etc.

DONA PROUHÈZE, DON BALTHAZAR

DON BALTHAZAR. — Madame, puisqu'il a plu à votre époux par une inspiration subite de me confier le commandement de Votre Seigneurie hautement respectée,

Il m'a paru nécessaire, avant de partir, de vous donner communication des clauses qui doivent régler notre entretien.

DONA PROUHÈZE. — Je vous écoute avec soumission.

DON BALTHAZAR. — Ah ! je voudrais être encore à la retraite de Bréda ! Oui, plutôt que le commandement d'une jolie femme,

Je préfère celui d'une troupe débandée de mercenaires sans pain que l'on conduit à

travers un pays de petits bois vers un horizon de potences !

DONA PROUHÈZE. — Ne vous désolez pas, Seigneur, et donnez-moi ce papier que je vois tout prêt dans votre main.

DON BALTHAZAR. — Lisez-le, je vous prie, et veuillez y mettre votre seing à la marque que j'ai faite.

Oui, je me suis senti tout soulagé depuis que j'ai couché ainsi mes ordres sur ce papier. C'est lui qui nous commandera à tous désormais, moi le premier.

Vous y trouverez toute chose bien indiquée, les étapes, les heures du départ et des repas,

Et ces moments aussi où vous aurez permission de m'entretenir, car je sais qu'on ne saurait condamner les femmes au silence.

Alors, je vous raconterai mes campagnes, les origines de ma famille, les mœurs de la Flandre, mon pays.

DONA PROUHÈZE. — Mais moi aussi, n'aurai-je pas licence de dire un mot parfois ?

DON BALTHAZAR. — Sirène, je ne vous ai prêté déjà les oreilles que trop.

DONA PROUHÈZE. — Est-il si désagréable de penser que pendant quelques jours mon sort et ma vie ne seront pas moins pour vous que votre propre vie?

Et qu'étroitement associés, vous sentirez bien à chaque minute que j'ai pour défenseur vous seul!

DON BALTHAZAR. — Je le jure! on ne vous tirera pas d'entre mes mains.

DONA PROUHÈZE. — Pourquoi essaierais-je de fuir alors que vous me conduisez là précisément où je voulais aller?

DON BALTHAZAR. — Et ce que j'avais refusé, c'est votre époux qui me l'enjoint!

DONA PROUHÈZE. — Si vous m'aviez refusé, alors je serais partie seule. Oui-da! j'aurais trouvé quelque moyen.

DON BALTHAZAR. — Dona Merveille, je suis fâché d'entendre ainsi parler la fille de votre père.

DONA PROUHÈZE. — Était-ce un homme qu'on avait l'habitude de contrarier dans ses desseins?

DON BALTHAZAR. — Non, pauvre Comte! Ah! quel ami j'ai perdu! Je me ressens

encore de ce grand coup d'épée qu'il me fournit au travers du corps un matin de carnaval. C'est ainsi que commença notre fraternité.

Il me semble que je le revois quand je vois vos yeux, vous y étiez déjà.

DONA PROUHÈZE. — Je ferais mieux de ne pas vous dire que j'ai envoyé cette lettre.

DON BALTHAZAR. — Une lettre à qui?

DONA PROUHÈZE. — A Don Rodrigue, oui, pour qu'il vienne me retrouver en cette auberge précisément où vous allez me conduire.

DON BALTHAZAR. — Avez-vous fait cette folie?

DONA PROUHÈZE. — Et si je n'avais pas profité de l'occasion inouïe de cette gitane qui gagnait directement Avila où je sais qu'est la résidence de ce cavalier,

N'aurait-ce pas été un péché, comme disent les Italiens?

DON BALTHAZAR. — Ne blasphémez pas, — et veuillez ne pas me regarder ainsi, je vous prie, fi!

N'avez-vous point vergogne de votre con-

duite? et aucune crainte de Don Pélage, que ferait-il s'il venait à l'apprendre?

DONA PROUHÈZE. — Il me tuerait, nul doute, sans hâte comme il fait tout et après avoir pris le temps de considérer.

DON BALTHAZAR. — Aucune crainte de Dieu?

DONA PROUHÈZE. — Je jure que je ne veux point faire le mal, c'est pourquoi je vous ai tout dit. Ah! ce fut dur de vous ouvrir mon cœur et je crains que vous n'ayez rien compris,

Rien que ma bonne affection pour vous. Tant pis! Maintenant, c'est vous qui êtes responsable et chargé de me défendre.

DON BALTHAZAR. — Il faut m'aider, Merveille.

DONA PROUHÈZE. — Ah! ce serait trop facile! Je ne cherche point d'occasion, j'attends qu'elle vienne me trouver.

Et je vous ai loyalement averti, la campagne s'ouvre,

C'est vous qui êtes mon défenseur. Tout ce que je pourrai faire pour vous échapper et pour rejoindre Rodrigue,

Je vous donne avertissement que je le ferai.

DON BALTHAZAR. — Vous voulez cette chose détestable?

DONA PROUHÈZE. — Ce n'est point vouloir que prévoir. Et vous voyez que je me défie tellement de ma liberté que je l'ai remise entre vos mains.

DON BALTHAZAR. — N'aimez-vous point votre mari?

DONA PROUHÈZE. — Je l'aime.

DON BALTHAZAR. — L'abandonnerez-vous à cette heure où le Roi lui-même l'oublie, Tout seul sur cette côte sauvage au milieu des infidèles,

Sans troupes, sans argent, sans sécurité d'aucune part?

DONA PROUHÈZE. — Ah ! cela me touche plus que tout le reste. Oui, l'idée de trahir ainsi l'Afrique et notre pavillon,

Et l'honneur du nom de mon mari, je sais qu'il ne peut se passer de moi,

Ces tristes enfants que j'ai recueillis, à la place de ceux que Dieu ne m'a pas donnés, ces femmes qu'on soigne à l'infirmerie, ces

partisans rares et pauvres qui se sont donnés à nous, abandonner tout cela,

Je peux dire que cela me fait horreur.

DON BALTHAZAR. — Et qu'est-ce donc qui vous appelle ainsi vers ce cavalier?

DONA PROUHÈZE. — Sa voix.

DON BALTHAZAR. — Vous ne l'avez connu que peu de jours.

DONA PROUHÈZE. — Sa voix. Je ne cesse de l'entendre.

DON BALTHAZAR. — Et que vous dit-elle donc?

DONA PROUHÈZE. — Ah ! si vous voulez m'empêcher d'aller à lui,

Alors du moins liez-moi, ne me laissez pas cette cruelle liberté !

Mettez-moi dans un cachot profond derrière des barres de fer !

Mais quel cachot serait capable de me retenir quand celui même de mon corps menace de se déchirer?

Hélas ! il n'est que trop solide, et quand mon maître m'appelle, il ne suffit que trop à retenir cette âme contre tout droit, qui est à lui,

Mon âme qu'il appelle et qui lui appartient.

DON BALTHAZAR. — L'âme et le corps aussi?

DONA PROUHÈZE. — Que parlez-vous de ce corps quand c'est lui qui est mon ennemi et qui m'empêche de voler d'un trait jusqu'à Rodrigue?

DON BALTHAZAR. — Ce corps aux yeux de Rodrigue n'est-il que votre prison?

DONA PROUHÈZE. — Ah! c'est une dépouille que l'on jette aux pieds de celui qu'on aime!

DON BALTHAZAR. — Vous le lui donneriez donc si vous le pouviez?

DONA PROUHÈZE. — Qu'ai-je à moi qui ne lui appartienne? Je lui donnerais le monde entier si je le pouvais!

DON BALTHAZAR. — Partez. Rejoignez-le!

DONA PROUHÈZE. — Seigneur, je vous ai déjà dit que je me suis placée non plus en ma propre garde, mais en la vôtre.

DON BALTHAZAR. — C'est Don Pélage seul qui est votre gardien.

DONA PROUHÈZE. — Parlez. Dites-lui tout.

DON BALTHAZAR. — Ah ! pourquoi vous ai-je donné si vite ma parole ?

DONA PROUHÈZE. — Quoi, la confiance que j'ai mise en vous, n'en n'êtes-vous pas touché ? Ne me forcez pas à avouer qu'il y a des choses que je ne pouvais dire qu'à vous seul.

DON BALTHAZAR. — Après tout je ne fais qu'obéir à Don Pélage.

DONA PROUHÈZE. — Ah ! que vous allez bien me garder et que je vous aime ! Je n'ai plus rien à faire, on peut s'en remettre à vous, Et déjà je concerte dans mon esprit mille ruses pour vous échapper.

DON BALTHAZAR. — Il y aura un autre gardien qui m'aidera et auquel vous n'échapperez pas si aisément.

DONA PROUHÈZE. — Lequel, Seigneur ?

DON BALTHAZAR. — L'Ange que Dieu a placé près de vous, dès ce jour que vous étiez un petit enfant innocent.

DONA PROUHÈZE. — Un ange contre les démons et pour me défendre contre les hommes il me faut une tour comme mon ami Balthazar,

La Tour et l'Épée cheminant d'un seul morceau, et cette belle barbe dorée qui montre de loin où vous êtes !

DON BALTHAZAR. — Vous êtes restée Française.

DONA PROUHÈZE. — Comme vous êtes resté Flamand, n'est-ce pas joli, mon petit accent de Franche-Comté ?

Ce n'est pas vrai, mais tous ces gens avaient bien besoin de nous pour nous apprendre à être Espagnols, ils savent si peu s'y prendre !

DON BALTHAZAR. — Comment votre mari a-t-il pu vous épouser, lui vieux déjà, et vous si jeune ?

DONA PROUHÈZE. — Je m'arrangeais sans doute avec les parties de sa nature les plus sévèrement maintenues, les plus secrètement choyées.

De sorte que quand j'accompagnai mon père à Madrid où les affaires de sa province l'appelaient,

L'accord ne fut pas long à établir entre ces deux hauts seigneurs,

Que j'aimasse Don Pélage aussitôt qu'on me l'aurait présenté par-dessus toute chose

et pour tous les jours de ma vie, comme cela est légal et obligatoire entre mari et femme.

DON BALTHAZAR. — Lui du moins, vous ne pouvez pas douter qu'il ne remplisse pas envers vous sa part.

DONA PROUHÈZE. — S'il m'aime, je n'étais pas sourde pour que je l'entende me le dire.

Oui, si bas qu'il me l'aurait avoué, un seul mot, j'avais l'oreille assez fine pour le comprendre.

Je n'étais pas sourde pour entendre ce mot auquel mon cœur était attentif.

Bien des fois j'ai cru le saisir dans ces yeux dont le regard changeait dès que le mien voulait y pénétrer.

J'interprétais cette main qui se posait une seconde sur la mienne.

Hélas ! je sais que je ne lui sers de rien, ce que je fais jamais je ne suis sûre qu'il l'approuve,

Je n'ai même pas été capable de lui donner un fils.

Ou peut-être, ce qu'il éprouve pour moi, j'essaye parfois de le croire,

C'est chose tellement sacrée peut-être qu'il faut la laisser s'exhaler seule, il ne faut pas la déranger avec les paroles qu'on y mettrait,

Oui, il m'a fait entendre quelque chose de ce genre une fois, à sa manière étrange et détournée.

Ou peut-être est-il si fier que pour que je l'aime il dédaigne de faire appel à autre chose que la vérité.

Je le vois si peu souvent ! et je suis si intimidée avec lui.

Et cependant longtemps je n'imaginai pas que je pouvais être ailleurs qu'à son ombre.

Et vous voyez que c'est lui-même aujourd'hui qui me congédie et non pas moi qui ai voulu le quitter.

Presque tout le jour il me laisse seule, et c'est bien lui, cette maison déserte et sombre ici, si pauvre, si fière,

Avec ce tuant soleil au dehors et cette odeur délicieuse qui la remplit.

Oui, on dirait que c'est sa mère qui l'a laissée ainsi dans un ordre sévère et qui vient de partir à l'instant,

Une grande dame infiniment noble et qu'on oserait à peine regarder.

DON BALTHAZAR. — Sa mère est morte en lui donnant la vie.

DONA PROUHÈZE, *montrant la statue de la Vierge au-dessus de la porte.* — Peut-être est-ce de celle-ci que je parle.

(Don Balthazar ôte gravement son chapeau. Tous deux regardent la statue de la Vierge en silence.)

DONA PROUHÈZE, *comme saisie d'une inspiration.* — Don Balthazar, peut-être voudriez-vous me rendre le service de tenir cette mule?

(Don Balthazar tient la tête de la mule. Merveille monte debout sur la selle et se déchaussant elle met son soulier de satin entre les mains de la Vierge.)

DONA PROUHÈZE. — Vierge, patronne et mère de cette maison,

Répondante et protectrice de cet homme dont le cœur vous est pénétrable plus qu'à moi et compagne de sa longue solitude,

Alors si ce n'est pas pour moi, que ce soit à cause de lui,

Puisque ce lien entre lui et moi n'a pas été mon fait, mais votre volonté intervenante :

Empêchez que je sois à cette maison dont vous gardez la porte, auguste tourière, une cause de corruption !

Que je manque à ce nom que vous m'avez donné à porter, et que je cesse d'être honorable aux yeux de ceux qui m'aiment.

Je ne puis dire que je comprends cet homme que vous m'avez choisi, mais vous je comprends, qui êtes sa mère comme la mienne.

Alors, pendant qu'il est encore temps, tenant mon cœur dans une main et mon soulier dans l'autre,

Je me remets à vous ! Vierge mère, je vous donne mon soulier ! Vierge mère, gardez dans votre main mon malheureux petit pied !

Je vous préviens que tout à l'heure je ne vous verrai plus et que je vais tout mettre en œuvre contre vous !

Mais quand j'essayerai de m'élancer vers le mal, que ce soit avec un pied boiteux ! La barrière que vous avez mise,

Quand je voudrai la franchir, que ce soit avec une aile rognée !

J'ai fini ce que je pouvais faire, et vous gardez mon pauvre petit soulier,

Gardez-le contre votre cœur, ô grand'-maman effrayante !

SCÈNE VI

LE ROI D'ESPAGNE *entouré de sa cour, dans la grande salle du palais de Belem qui domine l'estuaire du Tage.*

LE ROI, LE CHANCELIER

LE ROI. — Seigneur Chancelier, vous qui avez le poil blanc alors que le mien ne fait encore que grisonner,

Ne dit-on pas que la jeunesse est le temps des illusions,

Alors que la vieillesse peu à peu

Entre dans la réalité des choses telles qu'elles sont :

Une réalité fort triste, un petit monde décoloré qui va se rétrécissant?

LE CHANCELIER. — C'est ce que les anciens moi-même m'ont toujours instruit à répéter.

LE ROI. — Ils disent que le monde est triste pour qui voit clair?

LE CHANCELIER. — Je ne puis le nier contre tous.

LE ROI. — C'est la vieillesse qui a l'œil clair?

LE CHANCELIER. — C'est elle qui a l'œil exercé.

LE ROI. — Exercé à ne plus voir que ce qui lui est utile.

LE CHANCELIER. — A elle et à son petit royaume.

LE ROI. — Le mien est grand ! oui, et si grand qu'il soit, mon cœur qui le réunit

Dénie à toute frontière le droit de l'arrêter, alors que la Mer même, ce vaste Océan à mes pieds,

Loin de lui imposer des limites ne faisait que réserver de nouveaux domaines à mon désir trop tardif !

Et je voudrais la trouver enfin, cette chose dont vous auriez le droit de dire au Roi d'Espagne qu'elle n'était pas pour lui.

Triste ? Comment dire sans impiété que la vérité de ces choses qui sont l'œuvre d'un Dieu excellent

Est triste ? et sans absurdité que le monde

qui est à sa ressemblance et à son émulation

Est plus petit que nous-mêmes et laisse
la plus grande part de notre imagination
sans support?

Et je dis en effet que la jeunesse est le
temps des illusions, mais c'est parce qu'elle
imaginait les choses infiniment moins belles
et nombreuses et désirables qu'elles ne sont
et de cette déception nous sommes guéris
avec l'âge.

Ainsi cette mer où le soleil se couche, la
miroitante étendue,

Là où les poètes voyaient se précipiter
chaque soir l'impossible attelage au milieu
des sardines de je ne sais quel dieu ridicule,
l'orfèvrerie d'Apollon,

L'œil audacieux de mes prédécesseurs par-
dessus elle, leur doigt

Désignait impérieusement l'autre bord, un
autre monde.

Et déjà l'un de leurs serviteurs cingle vers
le Sud, il retrouve Cham, il double le Cap
détesté,

Il boit au Gange, à travers maints passages
difformes il atterrit à la Chine, c'est à lui

cet immense remuement de soies et de palmes
et de corps nus,

Tous ces bancs palpitants de frai humain,
plus populeux que les morts et qui attendent
le baptême.

L'autre...

LE CHANCELIER. — Notre grand Amiral !

LE ROI. — Lui, c'est quelque chose d'absolument neuf qui lui surgit à la proue de son bateau, un monde de feu et de neige à la rencontre de nos enseignes détachant une escadre de volcans !

L'Amérique, comme une immense corne d'abondance, je dis ce calice de silence, ce fragment d'étoile, cet énorme quartier du paradis, le flanc penché au travers d'un océan de délices !

Ah ! que le ciel me pardonne ! mais quand parfois comme aujourd'hui, des bords de cet estuaire, je vois le soleil m'inviter d'un long tapis déroulé à ces régions qui me sont éternellement disjointes,

L'Espagne, cette épouse dont je porte l'anneau, m'est peu à côté de cette esclave sombre, de cette femelle au flanc de cuivre

qu'on enchaîne pour moi là-bas dans les régions de la nuit !

Grâce à toi, fils de la Colombe, mon Royaume est devenu semblable au cœur de l'homme,

Alors qu'une part ici accompagne sa présence corporelle, l'autre a trouvé sa demeure outre la mer :

Il a mouillé ses ancres pour toujours en cette part du monde qu'éclairent d'autres étoiles.

Celui-là ne pouvait se tromper qui prend le soleil pour guide !

Et cette plage du monde que les savants jadis abandonnaient à l'illusion et à la folie,

C'est d'elle maintenant que mon Échiquier tire l'or vital qui anime ici toute la machine de l'État, et qui fait pousser de toutes parts plus dru que l'herbe en mai les lances de mes escadrons !

La mer a perdu ses terreurs pour nous et ne conserve que ses merveilles ;

Oui, ses flots mouvants suffisent mal à déranger la large route d'or qui relie l'une et l'autre Castille

Par où se hâtent allant et revenant la double file de mes bateaux à la peine

Qui me portent là-bas mes prêtres et mes guerriers et me rapportent ces trésors païens enfantés par le Soleil

Qui au sommet de sa course entre les deux Océans

Se tient un moment en une solennelle hésitation !

LE CHANCELIER. — Le Royaume que ses serviteurs d'hier ont acquis à Votre Majesté,

La tâche de ceux d'aujourd'hui est de l'ouvrir et de le conserver.

LE ROI. — Il est vrai, mais depuis quelque temps je ne reçois de là-bas que nouvelles funestes :

Pillages, descentes de pirates, extorsions, injustices, extermination des peuples innocents,

Et ce qui est plus grave encore, fureur de mes capitaines qui se taillent part pour eux de ma terre et se déchirent l'un contre l'autre.

Comme si c'était pour cette nuée de mous-

tiques sanguinaires et non pas pour le Roi seul à l'ombre de la Croix pacifique

Que Dieu avait fait surgir un monde du sein des Eaux !

LE CHANCELIER. — Où le maître n'est pas, les muletiers se gourment.

LE ROI. — Je ne puis être à la fois en Espagne et aux Indes.

LE CHANCELIER. — Qu'un homme soit là-bas la personne de Votre Majesté, au-dessus de tous Un Seul, revêtu du même pouvoir.

LE ROI. — Et qui choisirons-nous pour être là-bas Nous-même ?

LE CHANCELIER, — Un homme raisonnable et juste.

LE ROI. — Quand les volcans de mon Amérique se seront éteints, quand ses flancs palpitants seront épuisés, quand elle se sera reposée de l'immense effort qui vient de la faire sortir du néant toute brûlante et bouillonnante,

Alors je lui donnerai pour la régir un homme raisonnable et juste.

L'homme en qui je me reconnais et qui

est fait pour me représenter n'est pas un sage et un juste, qu'on me donne un homme jaloux et avide !

Qu'ai-je à faire d'un homme raisonnable et juste, est-ce pour lui que je m'arracherai cette Amérique et ces Indes prodigieuses dans le soleil couchant, s'il ne l'aime de cet amour injuste et jaloux ?

Est-ce dans la raison et la justice qu'il épousera cette terre sauvage et cruelle, et qu'il la prendra toute glissante entre ses bras pleine de refus et de poison ?

Je dis que c'est dans la patience et la passion et la bataille et la foi pure ! car quel homme sensé ne préférerait ce qu'il connaît à ce qu'il ne connaît pas et le champ de son père à cette pépinière chaotique ?

Mais celui que je veux, quand il a passé ce seuil que nul homme avant lui n'a traversé,

D'un seul éclair il a su que c'est à lui, et cette terre toute bleue, il y a longtemps qu'elle se dressait à l'horizon de son âme, il n'y a rien dans cette carte sous ses pieds qui se déploie qu'il ne reconnaisse et que d'avance je ne lui aie donné par écrit.

Pour lui le voyage n'a point de longueurs
et le désert point d'ennuis, il est déjà tout
peuplé des villes qu'il y établira,

Et la guerre point de hasards, et la poli-
tique est simple, il est seulement surpris de
toutes ces résistances frivoles.

Et de même quand j'ai épousé l'Espagne,
ce n'était pas pour jouir de ses fruits et de
ses femmes à la manière d'un brigand,

Et de la toison de ses brebis, et des mines
dans sa profondeur, et des sacs d'or que les
marchands versent à la douane, à la manière
d'un rentier et d'un propriétaire.

Mais c'était pour lui fournir l'intelligence
et l'unité, et pour la sentir tout entière
vivante et obéissante et comprenante sous
ma main, et moi à la manière de la tête qui
seule comprend ce qui fait toute la personne :

Car ce n'est pas l'esprit qui est dans le
corps, c'est l'esprit qui contient le corps et
qui l'enveloppe tout entier.

LE CHANCELIER. — Je ne connais qu'un
homme qui réponde au désir de Votre Ma-
jesté. Il s'appelle Don Rodrigue de Manacor.

LE ROI. — Je ne l'aime pas.

LE CHANCELIER. — Je sais que l'obéissance lui va mal. Mais l'homme que vous me demandez ne peut être fait autrement qu'avec de l'étoffe de Roi.

LE ROI. — Il est trop jeune encore.

LE CHANCELIER. — Cette Amérique que vous allez lui donner l'est moins à peine que lui.

Il était tout enfant que déjà elle était sa vision prodigieuse quand il accompagnait son père qui lui racontait Cortez et Balboa.

Et plus tard ses passages à travers les Andes, sa descente non point comme Magellan sur la mer sans obstacles,

Mais du Pérou au Para au travers d'un Océan de feuillages,

Son gouvernement de Grenade ravagée par la sédition et la peste,

Ont montré qui était Rodrigue, votre serviteur.

LE ROI. — Je consens à Rodrigue. Qu'il vienne.

LE CHANCELIER. — Sire, je ne sais où il est. Déjà je lui avais fait comprendre que

l'Amérique de nouveau allait le requérir.

Il m'a écouté d'un œil sombre sans répliquer.

Et le lendemain il avait disparu.

LE ROI. — Qu'on me l'amène de force !

SCÈNE VII

Le désert de Castille. Un site parmi les arbustes bas, d'où l'on découvre une vaste étendue. Montagnes romanesques dans l'éloignement. Une soirée d'une pureté cristalline.

DON RODRIGUE *et le* SERVITEUR CHINOIS
sont allongés sur un talus à l'abri duquel paissent leurs chevaux débridés et ils inspectent l'horizon.

DON RODRIGUE. — Nos cavaliers ont disparu.

LE CHINOIS. — Ils sont là-bas dans le petit bois tapis, faisant coucher leurs chevaux, l'un d'eux est blanc et éclaire tout le reste.

DON RODRIGUE. — Cette nuit nous leur fausserons compagnie.

LE CHINOIS. — Ce n'est pas nous qu'ils cherchent. N'est-ce pas ici la grand'route de Galice à Saragosse et par où chaque année, le jour de sa fête,

Saint Jacques (c'est aujourd'hui, voyez-vous cette étoile qui file !)

Va solennellement rendre visite à Notre-Dame-du-Pilier?

DON RODRIGUE. — Ce sont donc pèlerins qui se vont joindre au cortège?

LE CHINOIS. — Pèlerins, — j'ai vu des armes à la lueur de ce coup de pinceau phosphorique, —

Peu soucieux de se faire voir trop tôt.

DON RODRIGUE. — Fort bien, cette affaire ne nous concerne pas.

LE CHINOIS. — Cependant je garde un œil sur ce petit bois de pinasses.

DON RODRIGUE. — Et moi, je garde l'œil sur toi, cher Isidore.

LE CHINOIS. — O ne craignez pas que je fuie,

Pour autant que vous respecterez notre pacte et ne me ferez passer la nuit auprès d'aucun cours d'eau, source, puits.

DON RODRIGUE. — Crains-tu si fort que je te baptise subrepticement?

LE CHINOIS. — Et pourquoi donc vous donnerais-je ainsi pour rien

Le droit de me faire chrétien et d'entrer au Ciel avec l'ornement que je vous aurais fourni? Et compensation à d'autres desseins moins purs.

Il faut d'abord que vous serviez quelque peu Monsieur votre serviteur.

DON RODRIGUE. — Et que je t'accompagne là où certaine main noire t'appelle?

LE CHINOIS. — Tout près une main blanche vous fait signe.

DON RODRIGUE. — Ce n'est rien de vil que je veux.

LE CHINOIS. — Appelez-vous de l'or une chose vile?

DON RODRIGUE. — C'est une âme en peine que je secours.

LE CHINOIS. — Et moi, la mienne qui est captive.

DON RODRIGUE. — Captive au fond d'une bourse?

LE CHINOIS. — Tout ce qui est à moi, c'est moi.

DON RODRIGUE. — Te plains-tu que je te veuille aider?

LE CHINOIS. — Monsieur mon maître,

plaise humblement Votre Seigneurie accepter que je n'ai pas confiance en Votre Seigneurie.

Oui, j'aimerais beaucoup être en d'autres mains que les vôtres, pourquoi m'y suis-je mis?

DON RODRIGUE. — C'est moi qui suis dans les tiennes.

LE CHINOIS. — Nous nous sommes pris l'un par l'autre et il n'y a plus moyen de nous dépêtrer.

Ah ! j'ai eu tort de vous faire cette promesse à la hâte dans le transport de mon tempérament !

Au fond qu'est-ce que cette eau que vous voulez me verser sur la tête et pourquoi y tenez-vous tellement ? Qu'est-ce que vous y gagnez ? Qui m'assure que les choses sont comme vous dites ?

Et quant à ce changement spirituel dont vous parlez, croyez-vous que ce soit agréable ? Qui aimerait qu'on lui change ses rognons de place ? Mon âme est bien comme elle est et je n'aime pas beaucoup que les autres y regardent et me la tripotent à leur idée.

DON RODRIGUE. — Si tu renies ta parole, c'est mauvais, elle se vengera sur toi.

LE CHINOIS, *avec un soupir*. — Allons, c'est dit, je renonce à cet or là-bas, et vous, renoncez à cette idole bien colorée.

DON RODRIGUE. — Tu t'égares, Isidore. Je répète que seul me presse le secours que je dois à cette âme en danger.

LE CHINOIS. — Et vous ne voulez pas que j'aie peur quand j'entends un homme parler de cette façon !

Pauvre Isidore ! Ah ! quel maître as-tu tiré au sort ! en quelles mains par le désagrément des éléments lourds et subtils de la matière as-tu chu ?

Vous m'avez mené à la comédie à Madrid, mais je n'y ai vu rien de pareil ! Salut au sauveur de la femme des autres !

Revenez à vous ! Rapetissez votre cœur. Ouvrez-vous à mes sages paroles raisonnables et laissez-les enduire votre esprit malade comme le son d'un instrument.

Qu'est-ce que cette femme que vous aimez ? Au dehors cette bouche peinte comme avec un pinceau, ces yeux plus beaux que s'ils étaient des boules de verre, ces membres exactement cousus et rajustés.

Mais au dedans c'est le chagrin des démons, le ver, le feu, le vampire attaché à votre substance ! La matière de l'homme qui lui est entièrement soutirée et il ne reste plus qu'une forme frisée et détendue comme un corpuscule de cricri, horreur !

Ne suis-je pas dans la dépendance de Votre Seigneurie ? que de fois ne l'ai-je pas suppliée de songer au salut de son âme et de la mienne ?

Que seront dans cent ans ces cent livres de chair femelle auxquelles votre âme s'est amalgamée comme avec un crochet ?

Un peu d'ordure et de poussière, des os.

DON RODRIGUE. — Pour le moment elle vit.

LE CHINOIS. — Et moi je certifie que dans une existence antérieure cette diablesse vous a fait signer un papier et promesse de conjonction corporelle !

Si vous le voulez, je m'engage à exhorter cette créature disgracieuse et à lui faire rendre par le moyen de tourments et sollicitations physiques votre chirographe prénatal.

DON RODRIGUE. — Tu m'étonnes, Isidore. La Sainte Église ne reconnaît la vie

d'aucune âme antérieure à sa naissance.

LE CHINOIS, *froissé*. — J'ai cependant étudié tous les livres que vous m'avez donnés et je pourrais les réciter d'un bout à l'autre. Frère Léon prétend que j'en sais autant que lui.

DON RODRIGUE. — Ni à ces choses qui sont derrière moi et me poursuivent,

Ni à celles qui sont devant moi, un point blanc là-bas sur la mer entre les arbres sombres,

Je sens que je ne pourrai pas échapper.

LE CHINOIS. — Qu'est-ce qui est derrière vous?

DON RODRIGUE. — Le galop de ces chevaux qui me poursuivent, le commandement du Roi sur son trône qui m'a choisi entre tous les hommes pour me donner la moitié du monde,

Celle-là qui depuis l'éternité était inconnue de tous jusqu'à moi ensevelie comme un enfant dans ses langes,

Cette part du monde toute nouvelle et fraîche comme une étoile qui a surgi pour moi de la mer et des ténèbres,

Et ce n'est pas moi plus tard qui aurai à

m'y faire une place, à m'y tailler une courte province,

C'est moi qui la contiens tout entière alors que toute fraîche et humide encore elle s'offre à recevoir pour toujours mon empreinte et mon baiser.

LE CHINOIS. — Et qu'est-ce qui est en avant de vous?

DON RODRIGUE. — Un point fulgurant là-bas pareil à la vision de la mort ! Est-ce un mouchoir qu'on agite ? Est-ce un mur sur lequel frappe le soleil de midi ?

LE CHINOIS. — Je sais. C'est là que se trouve un certain monstre noir à qui dans l'hilarité de mon âme, parce qu'un sage même n'est pas exempt d'incertitude, et *quasi in lubrico*, si je puis dire,

Je me suis laissé aller à prêter argent.

(*Il se tord les mains en levant les yeux au ciel.*)

DON RODRIGUE. — Non point sans intérêts, j'en suis sûr. Je connais ton genre de libéralité.

LE CHINOIS. — Quoi, n'est-ce point vertu que de donner *illico* aux *petentibus*,

Et à quoi reconnaît-on la vertu, sinon à ce qu'elle comporte subitement sa récompense?

DON RODRIGUE. — Va, nous retrouverons ton argent, puisque tu tiens à ne l'avoir que de ta négresse,

Le diable sait quel trafic vous avez manigancé!

Et je te baptiserai et je serai débarrassé de toi. Tu pourras retourner à ta Chine.

LE CHINOIS. — C'est mon vœu le plus cher. Il est temps que je fructifie entre les infidèles.

Car à quoi sert le jeune vin sinon aux aubergistes pour le mettre dans de vieilles bouteilles? à quoi le boisseau sinon pour en mesurer ces perles qu'il nous est commandé de distribuer aux cochons,

Plutôt que d'y emmagasiner le vain éclat de notre lumignon personnel?

DON RODRIGUE. — Tu te sers de l'Écriture comme un épicier luthérien.

LE CHINOIS. — Ramenez-moi seulement à Barcelone.

DON RODRIGUE. — N'est-ce point là où tu me conjurais de ne pas aller?

LE CHINOIS. — Si je ne puis vous détourner de votre folie, au moins que j'en profite.

DON RODRIGUE. — Folie comme chacun l'appellerait, mais j'ai follement raison !

LE CHINOIS. — C'est raison que de vouloir sauver une âme en la perdant ?

DON RODRIGUE. — Il y a une chose que pour le moment je puis seul lui porter.

LE CHINOIS. — Et quelle est cette chose unique ?

DON RODRIGUE. — La joie.

LE CHINOIS. — Ne m'avez-vous pas fait lire cinquante fois que pour vous, chrétien, c'est le sacrifice qui sauve ?

DON RODRIGUE. — C'est la joie seule qui est mère du sacrifice.

LE CHINOIS. — Quelle joie ?

DON RODRIGUE. — La vision de celle qu'elle me donne.

LE CHINOIS. — Appelez-vous joie la torture du désir ?

DON RODRIGUE. — Ce n'est point le désir qu'elle a lu sur mes lèvres, c'est la reconnaissance.

LE CHINOIS. — La connaissance ? dites-

moi, seulement la couleur de ses yeux?

DON RODRIGUE. — Je ne sais. Ah, je l'admire tellement que j'ai oublié de la regarder.

LE CHINOIS. — Excellent ! Moi, j'ai vu de grands vilains yeux bleus.

DON RODRIGUE. — Ce ne sont point ses yeux, c'est elle-même tout entière qui est une étoile pour moi !

Jadis sur la mer des Caraïbes quand, à la première heure du matin, je sortais de ma caisse étouffante pour prendre la veille,

Et qu'une seconde on me montrait cet astre réginal, cette splendide étoile toute seule au bandeau du ciel transparent,

Ah ! c'était le même saisissement au cœur une seconde, la même joie immense et folle !

Aucun homme ne peut vivre sans admiration. Il y a en nous l'âme qui a horreur de nous-mêmes,

Il y a cette prison dont nous avons assez, il y a ces yeux qui ont le droit de voir à la fin, il y a un cœur qui demande à être rassasié.

Mais bientôt je ne trouvais plus au firma-

ment que ce feu de plomb trop connu,

L'opaque et sûr falot, triste guide du navigateur sur les eaux inaltérées.

Or cette fois voici bien autre chose qu'une étoile pour moi, ce point de lumière dans le sable vivant de la nuit,

Quelqu'un d'humain comme moi dont la présence et le visage hors la laideur et la misère de ce monde ne sont compatibles qu'avec un état bienheureux !

LE CHINOIS. — Un festin pour tous les sens !

DON RODRIGUE. — Les sens ! Je les compare aux goujats qui suivent l'armée

Pour dépouiller les morts et profiter de la ville prise.

Je n'accepterai point si facilement cette rançon payée par le corps pour l'âme qui s'est dérobée,

Et qu'il y ait une chose en elle dont je cesse d'avoir besoin.

Mais je dis mal, je ne calomnierai pas ces sens que Dieu a faits.

Ce ne sont point de vils acolytes, ce sont nos serviteurs qui parcourent le monde tout entier,

Jusqu'à ce qu'ils aient trouvé enfin la Beauté, cette figure devant laquelle nous sommes si contents de disparaître.

Tout ce que nous lui demandons est que nous n'ayons plus pour toujours qu'à ouvrir les yeux pour la retrouver.

LE CHINOIS. — Pas autre chose, vraiment? Ce n'était pas la peine de nous déranger. Je crains que notre conversation pour cette dame ne soit pas d'un grand profit.

DON RODRIGUE. — Est-ce pour rien que, si bien cachée, je l'ai découverte?

LE CHINOIS. — La peste soit de cette tempête qui nous jeta sur la côte d'Afrique.

Et de cette fièvre qui nous retint là-bas!

DON RODRIGUE. — Ce fut son visage que je vis en me réveillant.

Dis, crois-tu que je l'aie reconnue sans qu'elle le sache?

LE CHINOIS. — Il faudrait savoir tout ce qui s'est passé avant notre naissance. A ce moment je ne voyais rien, oui, je me rappelle que je n'en étais pas encore à mes yeux :

Pour que rien ne vînt déranger ma préparation du papillon Isidore.

DON RODRIGUE. — Laisse là ta vie antérieure ! à moins que dans la pensée de Celui qui nous a faits déjà nous ne fussions étrangement ensemble.

LE CHINOIS. — C'est sûr ! nous étions déjà ensemble tous les trois.

DON RODRIGUE. — Déjà elle était l'unique frontière de ce cœur qui n'en tolère aucune.

LE CHINOIS. — Déjà, mon cher parrain, vous pensiez à me la donner pour marraine.

DON RODRIGUE. — Déjà elle contenait cette joie qui m'appartient et que je suis en route pour lui redemander,

Déjà elle me regardait avec ce visage qui détruit la mort !

Car qu'est-ce qu'on appelle mourir, sinon de cesser d'être nécessaire ? Quand est-ce qu'elle a pu se passer de moi ? Et quand est-ce que je cesserai de lui être nécessaire ? quand est-ce que je cesserai d'être cela sans quoi elle n'aurait pu être elle-même ?

Tu demandes la joie qu'elle m'apporte ? Ah, si tu savais les mots qu'elle me dit pendant que je dors,

Ces mots qu'elle ne sait pas qu'elle me dit

et je n'ai qu'à fermer les yeux pour les entendre.

LE CHINOIS. — Des mots qui vous ferment les yeux et à moi qui me ferment la bouche.

DON RODRIGUE. — Ces mots qui sont le poison de la Mort, ces mots qui arrêtent le cœur et qui empêchent le temps d'exister !

LE CHINOIS. — Il n'existe plus ! Regardez ! déjà un de ces astres pour vous qui ne servent plus à rien, le voilà qui s'en va,

Et qui au travers de la page céleste fait une grande rature de feu !

DON RODRIGUE. — Que j'aime ce million de choses qui existent ensemble ! Il n'y a pas d'âme si blessée en qui la vue de cet immense concert n'éveille une faible mélodie !

Vois, pendant que la terre comme un blessé qui a cessé de combattre exhale un souffle solennel,

Le peuple des cieux sans aucun déplacement comme employé à un calcul tout fourmillant de sa mystérieuse besogne !

LE CHINOIS. — Au milieu les trois étoiles,

le bâton de cet énorme pèlerin qui tour à tour visite les deux hémisphères,

Ce que vous appelez le Bâton de Saint Jacques.

DON RODRIGUE, *à demi-voix et comme se parlant à lui-même.* — « Regarde, mon amour ! Tout cela est à toi et c'est moi qui veux te le donner. »

LE CHINOIS. — Étrange lumière que ce million de gouttes de lait !

DON RODRIGUE. — Là-bas, sous les feuilles, il éclaire une femme qui pleure de joie et qui baise son épaule nue.

LE CHINOIS. — Qu'importe cette épaule, je vous prie, Monsieur le sauveur d'âmes !

DON RODRIGUE. — Cela aussi fait partie des choses que je ne posséderai pas en cette vie.

Ai-je dit que c'était son âme seule que j'aimais ? c'est elle tout entière.

Et je sais que son âme est immortelle, mais le corps ne l'est pas moins,

Et de tous deux la semence est faite qui est appelée à fleurir dans un autre jardin.

LE CHINOIS. — Une épaule qui fait partie

d'une âme et tout cela ensemble qui est une fleur, comprends-tu, mon pauvre Isidore? O ma tête, ma tête!

DON RODRIGUE. — Isidore, ah! si tu savais comme je l'aime et comme je la désire!

LE CHINOIS. — Maintenant je vous comprends et vous ne parlez plus chinois.

DON RODRIGUE. — Et crois-tu donc que ce soit son corps seul qui soit capable d'allumer dans le mien un tel désir?

Ce que j'aime, ce n'est point ce qui en elle est capable de se dissoudre et de m'échapper et d'être absent, et de cesser une fois de m'aimer, c'est ce qui est la cause d'elle-même, c'est cela qui produit la vie sous mes baisers et non la mort!

Si je lui apprends qu'elle n'est pas née pour mourir, si je lui demande son immortalité, cette étoile sans le savoir au fond d'elle-même qu'elle est,

Ah! comment pourrait-elle me refuser?

Ce n'est point ce qu'il y a en elle de trouble et de mêlé et d'incertain que je lui demande, ce qu'il y a d'inerte et de neutre et de périssable,

C'est l'être tout nu, la vie pure,

C'est cet amour aussi fort que moi sous
mon désir comme une grande flamme crue,
comme un rire dans ma face !

Ah ! me le donnât-elle (je défaille et la
nuit vient sur mes yeux),

Me le donnât-elle et il ne faut pas qu'elle
me le donne,

Ce n'est point son corps chéri jamais qui
réussirait à me contenter !

Jamais autrement que l'un par l'autre
nous ne réussirons à nous débarrasser de la
mort,

Comme le violet s'il se fond avec l'orange
dégage le rouge tout pur.

LE CHINOIS. — *Tse gue! Tse gue! Tse
gue!* nous savons ce qui se cache sous ces
belles paroles.

DON RODRIGUE. — Je sais que cette union
de mon être avec le sien est impossible en
cette vie et je n'en veux aucune autre.

Seule l'étoile qu'elle est

Peut rafraîchir en moi cette soif affreuse.

LE CHINOIS. — Pourquoi donc nous ren-
dons-nous présentement à Barcelone?

DON RODRIGUE. — T'ai-je point dit que j'ai reçu d'elle une lettre?

LE CHINOIS. — Les choses s'éclaircissent peu à peu.

DON RODRIGUE, *récitant comme s'il lisait*. — « Venez, je serai à X... Je pars pour l'Afrique. On a de grands reproches à vous faire. »

C'est une femme gitane qui m'a apporté ce papier. Je suis parti,

Cédant à tes sollicitations, pendant que les gens du Roi me poursuivaient.

LE CHINOIS. — Oui, c'est moi ! Accusez-moi, je vous prie ! Les affaires de mon âme et de ma bourse, vous n'aviez que cela à cœur.

DON RODRIGUE. — Tout pesait dans le même sens. La goutte d'eau qui s'accumule

Et l'Espagne tout entière pour moi comme un plateau qu'on incline.

LE CHINOIS. — Ah ! cette noire statue là-bas et cet argent à moi, ôïe, ôïe !

O cette bourse que je lui ai donnée dans l'impétuosité de mon sentiment intestinal !

J'espérais qu'au-dessous de ce sein exo-

tique, elle s'enflerait peu à peu mélodieusement comme un fruit !

DON RODRIGUE. — Des reproches, a-t-elle dit ! Ah ! je me suis mépris ! Oui, ce sont des reproches seulement qu'elle veut me faire entendre.

Il faut que je n'existe plus. Il faut me faire comprendre ces choses qui font qu'elle ne m'aimera jamais.

LE CHINOIS. — J'en fournirai de mon côté quelques-unes.

DON RODRIGUE. — Il faut que je voie bien qu'elle a raison et que je l'approuve. Il me faut l'entendre condamner ce cœur qui ne bat que pour elle.

J'ai soif de ces mots destructeurs. Encore ! Je suis avide de ce néant qu'elle veut établir en moi.

Car je sais que c'est seulement dans le vide absolu de toute chose que je la rencontrerai.

Est-ce parce que je suis beau ou noble ou vertueux que je voudrais qu'elle m'aime ? ou pour rien autre chose que ce besoin désespéré que j'ai de son âme ?

Ou quand je pense à elle, est-ce que je désire rien d'elle autre que tout à coup vers moi ce mouvement sacré de son cœur? est-ce que tout d'elle alors ne disparaît pas, oui, même ces yeux si beaux!

Je veux la confronter pour témoin de cette séparation entre nous si grande que l'autre par le fait de cet homme avant moi qui l'a prise, n'en est que l'image,

Cet abîme qui va jusqu'aux fondements de la nature,

Et que franchira seul hors de tout motif et mérite cet acte de foi que nous ferons l'un dans l'autre, ce serment dans l'éternité.

Je sais qu'elle ne peut être à moi que par un acte gratuit.

LE CHINOIS. — Rien n'est gratuit que ce précieux élixir caillé au fond de cette fiole mince que liquéfie la bénédiction de Notre-Dame-de-la-Piété.

Et voyez, les gouttes qui s'en échappent prennent feu dès qu'elles touchent notre air épais.

DON RODRIGUE. — Ce n'est pas Notre-Dame que tu vois, mais cette idole chinoise

sur un follicule que tu avais retrouvée et dont tu ne pouvais détacher tes regards.

LE CHINOIS. — Une seule goutte de parfum est plus précieuse que beaucoup d'eau éparses.

DON RODRIGUE. — Dis-tu cela de toi-même ou de qui cette parole est-elle prise?

LE CHINOIS. — Quand je ferme les yeux par une nuit comme celle-ci bien des choses me reviennent d'on ne sait où à la pensée.

J'entends un son grave comme celui d'un tambour de bronze et cela est associé à une idée de désert et de grand soleil et d'une ville sans aucun nom derrière des murailles crénelées.

Je vois un canal où se reflète le croissant de la lune et l'on entend le froissement d'une barque invisible dans les roseaux.

DON RODRIGUE. — Cependant tu étais bien petit encore, m'as-tu dit, quand tu as quitté la Chine, après que les Jésuites en t'achetant t'avaient sauvé de la mort.

LE CHINOIS. — Mort du corps et celle de l'âme, grâces soient au Ciel suprême !

Dont je vois ce soir comme une coulée
gagner

Sur ce pont que fait la Terre entre les
deux Maisons de la nuit.

DON RODRIGUE, *se dressant sur les coudes.*
— En effet ! Qu'est ceci ? Du fond de l'Occi-
dent je vois s'avancer en bon ordre une
quantité de petites lumières.

LE CHINOIS. — Et là-bas à l'Orient à la
crête de cette colline

Apparaît un autre cortège.

DON RODRIGUE. — C'est Jacques qui
chaque année au jour de sa fête s'en vient
rendre visite à la Mère de son Deiu.

LE CHINOIS. — Et celle-ci maternellement
fait le tiers du chemin à sa rencontre,

Selon qu'il a été solennellement stipulé
par-devant notaire après de longues disputes.

DON RODRIGUE. — Attention ! Je vois les
petites lumières à l'ouest qui se dispersent,
tout s'éteint. Mais c'est la flamme rouge des
arquebuses ! Écoute ! On crie !

LE CHINOIS. — Je crains que ce ne soient
nos amis de tout à l'heure, ceux que nous
avons vus se tapir derrière la pinède.

DON RODRIGUE. — Penses-tu qu'ils vont s'en prendre à Saint Jacques?

LE CHINOIS. — Ce sont sans doute des hérétiques ou des Mores et la statue est d'argent massif.

DON RODRIGUE, *se levant*. — Mon épée ! Volons au secours de Monsieur Saint Jacques !

LE CHINOIS, *se levant aussi*. — Et quand nous l'aurons arraché aux mécréants, nous ne le rendrons pas sans une bonne rançon.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII

L'auberge de X... au bord de la mer.

LA NÉGRESSE JOBARBARA,
LE SERGENT NAPOLITAIN

LA NÉGRESSE, *se jetant sur le Sergent.* —
Traître, ô il faut que je te tue ! fi ! fi ! fi ! dis-
moi qu'as-tu féfi de mon joli zizouilli que
tu m'as pris ?

LE SERGENT. — Bonjour, Madame.

LA NÉGRESSE. — Méchant, je te reconnais
bien !

LE SERGENT. — Et moi, je ne veux pas
vous écouter !

*(Il se prend le nez avec deux doigts de la
main droite en imitant avec le bras gauche
qu'il jette dessus tout droit le bâton de
Polichinelle.)*

LA NÉGRESSE, *retrouvant haleine.* — ...en
or que je t'ai donné ! mon joli bracelet tout

en or que je t'ai donné, il valait plus de deux cents pistoles !

Où il y avait accroché une main, une guitare, une clef, une goyave, un sou, un clou, un petit poisson et vingt autres jolies choses qui font bonheur ensemble ?

Prends garde, j'ai prié dessus, oui, j'ai chanté dessus, j'ai dansé dessus et je l'ai arrosé avec le sang d'une poule noire.

De sorte que c'est joliment bon pour moi, mais celui qui me l'aura pris, ça le rend malade, il crève.

LE SERGENT. — Je suis content d'en être débarrassé.

LA NÉGRESSE. — Quoi, c'est vrai, tu l'as vendu, mauvais chien ?

LE SERGENT. — Ne me l'aviez-vous pas donné ?

LA NÉGRESSE. — Je te l'avais prêté, tu disais que ça te porterait bonheur, méchant,

Pour une certaine affaire que tu avais à faire en enfer !

Après quoi tu es parti d'ici par une fente de la muraille, retirant ta jambe,

Comme les lézards, les scorpions, les che-

val-Bon-Dieu et les autres animaux secs.

LE SERGENT. — Dis-moi, le capitaine qui part pour l'Inde, la première chose qu'il fait, ce n'est pas d'aller chez le banquier qui lui procure des armes et des vivres,

De l'argent pour la paye de ses soldats et de ses marins?

Il revient l'année prochaine avec dix sacs d'or.

LA NÉGRESSE. — Mais tu ne reviens pas avec un sac !

LE SERGENT. — Je ne reviens pas avec un sac? et ce ne sera pas joli si je te donne un grand morceau de soie verte et rouge de quoi faire quinze mouchoirs, et un collier en or qui te fera quatre fois le tour du cou?

Et un bracelet en or? et encore un bracelet en or? et item un autre bracelet en or? et derechef un autre troisième, quatrième et cinquième bracelet en or?

LA NÉGRESSE, *le regardant partout*. — Où est-ce que tu as mis tout cela?

LE SERGENT. — Où est-ce que j'ai mis tout cela? et où c'est qu'il l'avait mis, ta maman,

Après que s'étant caché derrière une touffe de bananiers il l'eut prise avec toutes les femmes de son village pendant qu'elles pilaient du mil au clair de lune,

Ce brave Portugais de Portugal, quand il l'amena au Brésil pour lui apprendre les bonnes manières et le goût de la canne à sucre il n'y a rien de meilleur?

S'il n'avait eu cette inspiration, au lieu d'être aujourd'hui cette matrone respectée, oracle de la maison du Juge,

Les cheveux accommodés avec de l'huile de palme et vêtue d'un morceau de papier,

Tu serais encore à danser comme une niaise sur les bords du fleuve Zaïre, essayant d'attraper la lune avec tes dents.

LA NÉGRESSE, *éperdue*. — La matrone..., le clair de lune,... l'huile de canne,... tu me tournes la tête, je ne sais plus où j'en suis. (*Avec un cri.*) J'en étais à mon argent que tu m'as pris, voleur!

LE SERGENT. — Cet argent que je t'ai pris? et ce n'est pas beaucoup plus que de l'argent, cette étoile que j'ai été cueillir dans la montagne avec les doigts,

Cette mouche à feu que j'ai attrapée avec la main et placée dans une petite cage,

Au moment qu'avec le dessous de son cœur, elle essayait d'embraser une fleur de jasmin?

LA NÉGRESSE. — Tu parles de cette pauvre jeune fille avec laquelle tu nous es arrivé l'autre jour,

Tous deux cachés dans le fond de cette charrette chargée de roseaux?

LE SERGENT. — Maintenant la barque est prête. Ce soir si le vent l'est aussi,

Nous faisons route vers le rivage latin.

LA NÉGRESSE. — Et le bracelet que tu m'as pris? et la chaîne que tu dois me donner à la place?

LE SERGENT. — Suis-les ! Attache-toi fort à moi ! qui t'empêche de nous accompagner?

LA NÉGRESSE. — Que veux-tu faire de cette pauvre jeune fille?

LE SERGENT. — J'ai promis de lui donner le Roi de Naples, pourquoi pas? C'est une idée qui m'est venue tout à coup, je suis sûr qu'il y a un Roi à Naples !

Je lui ai dit que le Roi de Naples l'avait

vue en songe, ah ! quel délicieux jeune homme j'ai fabriqué aussitôt ! il m'envoie fouiller le monde pour la trouver.

Je la reconnaîtrai à ce signe, d'une tache en forme de colombe qu'elle a au-dessous de l'épaule.

LA NÉGRESSE. — Et elle avait ce signe en effet ?

LE SERGENT, *frappant dans ses mains*. — Voilà qui est étrange, elle l'avait ! elle me l'a dit. Jamais elle n'a voulu me le montrer.

LA NÉGRESSE. — Comment l'appelle-t-on ?

LE SERGENT, — On l'appelle Dona Musique à cause d'une guitare heureusement dont elle ne joue jamais. Son vrai nom est Dona Délices.

LA NÉGRESSE. — Et personne ne s'est aperçu de son départ ?

LE SERGENT. — On voulait la marier de force à une espèce de grand vilain toucheur de bœufs vêtu de cuir, une mâchoire solennelle qui vous descend des Goths !

Le pauvre petit cœur a dit qu'elle voulait aller dans un couvent du voisinage pour demander lumière et conseil, et nous sommes

partis pour demander lumière et conseil, tous les deux sur le même cheval.

LA NÉGRESSE. — On vous poursuit?

LE SERGENT. — On ne nous aura pas. (*Il mouille son doigt et le lève en l'air.*) Et déjà je sens les premières bouffées de ce béni vent de Castille qui tout à l'heure va entraîner notre léger esquif!

LA NÉGRESSE. — Que vas-tu faire de cette pauvre jeune fille?

LE SERGENT. — Crois-tu donc que je vais l'endommager? Ce serait comme un pâtissier qui consommerait ses flans.

Je m'évapore à ses pieds dans le respect et l'attendrissement!

Je souffle dessus pour enlever la poussière! J'y jette un peu d'eau avec le bout des doigts! Je l'époussète chaque matin avec un petit plumeau fait de duvet de colibri!

Garde l'œil, commère, sur ce chemin qui s'en va tournillant là-bas,

Jusqu'à cette montagne qui a forme d'un lion couché,

Jusqu'à ce qu'y apparaisse cette chose qui d'avance me fait mal au ventre,

Certain nuage de poussière où brille l'éclat des armes et des étriers.

— Ah ! quel beau métier que le mien ! il ne me rapporterait nuls gages que je n'en voudrais point d'autres !

LA NÉGRESSE. — C'est la corde qui sera ton salaire ; ô grand vilain méchant !

LE SERGENT. — Jamais de corde pour moi ! Je fais retraite dans le décor ! Je ferme les yeux et aussitôt il n'y a plus moyen de me distinguer d'un pied de grenadier.

Rassurez-vous, touchantes jeunes filles ! votre ami, le Sergent doré, est encore là pour aller vous chercher au fond des trous où vous moisissez avec une canne à pêche !

Quand se gonfle votre petit cœur innocent, quand votre âme délicatement frémit au son de l'ami inconnu là-bas,

Quand vous sentez que vous êtes comme ces graines que la nature a pourvues de plumes et de duvets afin qu'elles s'envolent au gré d'Avril,

Alors j'apparais sur le rebord de votre fenêtre, battant des ailes et peint en jaune !

SCÈNE IX

Une autre partie du désert de Castille. Un chemin creux parmi les roseaux et les chênes verts. Il vient d'y avoir une bataille. On voit par terre des cadavres parmi lesquels celui de DON LUIS, masqué. Ça et là des carrosses et voitures de charge, des chevaux que les valets tiennent par la bride. DON RODRIGUE blessé adossé contre le tronc d'un arbre. DON FERNAND, DONA ISABEL. LE SERVITEUR CHINOIS.

DON FERNAND, à *Don Rodrigue*. — Seigneur cavalier, je vous remercie.

DON RODRIGUE. — Je suis heureux d'avoir pu sauver Monsieur Saint Jacques.

DON FERNAND, montrant *Don Luis*. — Ce n'est nullement à Saint Jacques qu'en voulait Monsieur.

DON RODRIGUE. — Il s'est battu comme un gentilhomme et j'ai cru que je n'en viendrais pas à bout.

LE CHINOIS. — Oui, mais votre pourpoint a souffert.

DON FERNAND. — Vous sentez-vous sérieusement blessé?

DON RODRIGUE. — Peu de chose. Donnez-moi l'une de ces voitures. Mon serviteur prendra soin de moi.

DON FERNAND, à *Dona Isabel*. — Et vous, ma chère sœur, reprenez vos sens. Ne restez pas ainsi toute blanche et interdite. Et remerciez ce cavalier qui nous a sauvés tous.

DONA ISABEL. — Je vous remercie.

SCÈNE X

Le jardin de l'auberge de X...

DONA MERVEILLE, DONA DÉLICES

DONA MUSIQUE. — Vous qui savez tant de choses, comme je suis contente de causer avec vous !

DONA PROUHÈZE. — Prenons garde seulement, petite sœur, que Don Balthazar ne nous voie.

DONA MUSIQUE. — Le jour tombe. C'est l'heure où le bon Seigneur relève ses sentinelles,

De peur que sa captive ne s'envole.

DONA PROUHÈZE. — Je suis contente d'être si bien gardée. J'ai vérifié toutes les sorties. Il n'y a pas moyen d'échapper quand je le voudrais. Quel bonheur !

DONA MUSIQUE. — Et cependant je suis entrée sans nulle permission ici.

DONA PROUHÈZE. — Qui aurait été vous chercher, mélangée comme une couleuvre à ce grand tas de roseaux?

Maintenant c'est moi qui vous tiens et qui vous empêcherai de fuir.

DONA MUSIQUE. — Est-ce vous qui m'empêchez de fuir, ou bien est-ce moi au contraire qui me suis prise à vous d'une manière si gentille

Que vous ne savez plus comment vous dépêtrer? O comme vous êtes belle et comme je vous aime! Si j'étais votre mari, je voudrais toujours vous tenir dans un sac, je serais terrible avec vous!

DONA PROUHÈZE. — Dès qu'il sera de retour, j'arrangerai cette affaire.

DONA MUSIQUE. — Vous n'arrangerez rien du tout, car il s'est mis dans la tête de me marier avec le toucheur de bœufs, et moi je m'envole sur le rebord du toit et je me moque de lui.

Fi! Fi! Fi! C'est le gentil Roi de Naples qui sera mon mari.

DONA PROUHÈZE. — Il n'y a pas de Roi à Naples.

DONA MUSIQUE. — Il y a un Roi à Naples pour Musique ! N'essayez pas de me faire de la peine ou je vous casserai le petit doigt.

Et ce n'est pas vrai non plus, peut-être, que j'ai cette tache sur l'épaule comme une colombe ? Je vous l'ai montrée.

DONA PROUHÈZE. — C'est toi qui es la colombe.

DONA MUSIQUE. — Mon Dieu, comme il sera content quand il me tiendra entre ses bras !

« Ah ! que le temps m'a duré !

« Fallait-il donc m'obliger à te chercher si loin,

« Délices », dira-t-il. Il me semble que je l'entends,

O comme je serai contente de l'entendre me dire mon nom.

Lui seul le sait désormais.

DONA PROUHÈZE. — Folle, tu ne l'as jamais vu !

DONA MUSIQUE. — Je n'ai pas besoin de le voir pour connaître son cœur. Qui donc m'appelait si fort ? Croyez-vous que ce n'était

pas dur de partir ainsi et de fouler aux pieds tous les miens?

Il m'appelle et je lui réponds aussitôt.

DONA PROUHÈZE. — Oui, Délices, je le sais, celui que ton cœur attend, je suis sûr qu'il ne peut pas te faire défaut.

DONA MUSIQUE. — Le vôtre n'attend-il plus personne? Mais qui oserait en menacer la paix quand il est sous la protection d'une telle beauté?

Ah ! vous étiez faits pour marcher de compagnie, vous et cet homme terrible qui essayait de m'attraper tout à l'heure et dont la charge est de donner la mort.

DONA PROUHÈZE. — Cependant vous voyez que le Seigneur Balthazar ne se fie pas à ma beauté seule pour me défendre et qu'il a multiplié les gardes autour de ce vieux château. C'est moi-même qui le lui ai demandé.

DONA MUSIQUE. — Aimez-vous tellement votre prison que vous vous plaisiez ainsi à la rendre plus sûre?

DONA PROUHÈZE. — Il y faut des barreaux bien forts.

DONA MUSIQUE. — Que peut le monde contre vous?

DONA PROUHÈZE. — C'est moi sans doute qui peux beaucoup contre lui.

DONA MUSIQUE. — Je ne veux d'aucune prison !

DONA PROUHÈZE. — La prison pour quelqu'un, il dit qu'elle est là où je ne suis pas.

DONA MUSIQUE. — Il y a une prison pour moi et nul ne pourra m'en arracher.

DONA PROUHÈZE. — Quelle, Musique?

DONA MUSIQUE. — Les bras de celui que j'aime, elle est prise, la folle Musique !

DONA PROUHÈZE. — Elle échappe !

Elle n'est là que pour un moment, qui pourrait la retenir pour toujours avec son cœur?

DONA MUSIQUE. — Déjà je suis avec lui sans qu'il le sache. C'est à cause de moi avant qu'il m'ait connue

Qu'il affronte à la tête de ses soldats tant de fatigues, c'est pour moi qu'il nourrit les pauvres et pardonne à ses ennemis.

Ah, ce ne sera pas long à comprendre que je suis la joie et que c'est la joie seule et non

point l'acceptation de la tristesse qui apporte la paix!

Oui, je veux me mêler à chacun de ses sentiments comme un sel étincelant et délectable qui les transforme et les rince! Je veux savoir comment il s'y prendra désormais pour être triste et pour faire le mal quand il le voudrait!

Je veux être rare et commune pour lui comme l'eau, comme le soleil, l'eau pour la bouche altérée qui n'est jamais la même quand on y fait attention! Je veux le remplir tout à coup et le quitter instantanément, et je veux qu'il n'ait alors aucun moyen de me retrouver, et pas les yeux ni les mains,

Mais le centre seul et ce sens en nous de l'ouïe qui s'ouvre,

Rare et commune pour lui comme la rose qu'on respire tous les jours tant que dure l'été et une fois seulement!

Ce cœur qui m'attendait, ah, quelle joie pour moi de le remplir!

Et si parfois le matin le chant d'un seul oiseau suffit à éteindre en nous les feux de la vengeance et de la jalousie,

Que sera-ce de mon âme dans mon corps,
mon âme à ces cordes ineffables unie en
un concert que nul autre que lui n'a
respiré? Il lui suffit de se taire pour que je
chante!

Où il est je ne cesse pas d'être avec lui.
C'est moi pendant qu'il travaille, l'oraison
de cette pieuse fontaine,

C'est moi le paisible tumulte du grand
port dans la lumière de midi,

C'est moi mille villages de toutes parts
dans les fruits qui n'ont plus rien à redouter
du brigand et de l'exacteur,

C'est moi, petite, oui, cette joie stupide
sur son vilain visage,

La justice dans son cœur, ce réjouissement
sur sa face!

DONA PROUHÈZE. — Il n'y a rien pour quoi
l'homme soit moins fait que le bonheur et
dont il se lasse aussi vite.

DONA MUSIQUE. — Est-il fait pour la souffrance?

DONA PROUHÈZE. — S'il la demande, pourquoi la lui refuser?

DONA MUSIQUE. — Comment souffrir quand

vous êtes là? Qui vous regarde oublie de vivre et de mourir.

DONA PROUHÈZE. — Il n'est pas là.

DONA MUSIQUE. — Donc il y a quelqu'un, sœur chérie, dont l'absence ne cesse de vous accompagner?

DONA PROUHÈZE. — Petite sœur, vous êtes trop hardie, silence! Qui oserait lever les yeux sur Merveille?

DONA MUSIQUE. — Qui saurait les en arracher?

DONA PROUHÈZE. — Qui troublerait son cœur?

DONA MUSIQUE. — Une voix seule au monde, une voix seule et qui parle tout bas.

DONA PROUHÈZE, *comme se parlant à elle-même*. — ...intérieure à ce sacrement insoluble.

DONA MUSIQUE. — Voudriez-vous qu'elle se tût?

DONA PROUHÈZE. — Ah, je ne vis que par elle!

DONA MUSIQUE. — L'aimez-vous à ce point?

DONA PROUHÈZE. — Qu'oses-tu dire? non, je ne l'aime aucunement.

DONA MUSIQUE. — Regrettez-vous le temps où vous ne le connaissiez point?

DONA PROUHÈZE. — Maintenant je vis pour lui!

DONA MUSIQUE. — Comment, quand votre visage lui est pour toujours interdit?

DONA PROUHÈZE. — Ma souffrance ne l'est pas.

DONA MUSIQUE. — Ne voulez-vous pas son bonheur?

DONA PROUHÈZE. — Je veux qu'il souffre aussi.

DONA MUSIQUE. — Il souffre en effet.

DONA PROUHÈZE. — Jamais assez.

DONA MUSIQUE. — Il appelle, ne lui répondrez-vous pas?

DONA PROUHÈZE. — Je ne suis pas une voix pour lui.

DONA MUSIQUE. — Qu'êtes-vous donc?

DONA PROUHÈZE. — Une épée au travers de son cœur.

SCÈNE XI

Près de l'auberge. Une région de rochers fantastiques et de sable blanc. LA NÉGRESSE presque nue danse et tourne dans le clair de lune.

LA NÉGRESSE. — Vive Maman jolie qui m'a faite si noire et si polie !

C'est moi le petit poisson de la nuit, c'est moi le petit tonton qui tourne, c'est moi le chaudron qui ballotte et qui bondit dans l'eau froide qui bouge et qui bout !

(Se dressant violemment sur la pointe des pieds.)

Hi pour toi, papa maman'codile ! — hi pour toi papa cheval'potame.

Pendant que tout le fleuve tourne vers moi, pendant que la forêt tourne vers moi, pendant que tous les villages tournent vers moi, pendant que tous les bateaux tournent vers moi,

A cause du trou que je fais, à cause du bouillon que je fais,

A cause du nœud que je fais dans cette eau qui mousse et qui remoue !

J'ai de l'eau pour me rincer, j'ai de l'huile pour me graisser, j'ai de l'herbe pour me frotter !

Je ne suis pas noire, je brille comme un miroir, je bondis comme un cochon, je claque comme un poisson, je tourne comme un petit canon !

Hi ! hi ! hi ! hi ! Je suis ici ! je suis ici !

Viens ! viens ! viens ! viens ! mon petit Monsiou italien !

Oui, oui, oui, oui, mon petit canari jaune !

J'ai mis un sou dans ta poche.

Tout ce qui t'empêchait de m'aimer, je l'ai tué, je l'ai cassé avec le sang d'une poule coupée !

Je n'ai qu'à tourner, tourner ! viens vers moi, tu ne peux me résister !

(Entre le Chinois.)

Tous les fils qui me rattachent à toi, je les enroule en tournant sur moi comme sur

une bobine, tu viens, je te rapproche, je te raccourcis en tournant sur moi comme un petit canon, en tournant comme la corde sur le treuil qui arrache l'ancre d'entre les racines !

Hi ! hi ! hi ! hi ! ici ! ici ! ici ! ici !

Ah !

(Elle tombe pâmée entre les bras du Chinois qui l'a saisie par derrière. Elle le regarde d'un œil blanc, puis, poussant un cri, elle bondit et se roule dans ses vêtements.)

LE CHINOIS. — Imberbe créature, tu as beau rajouter à ta couenne noire ce tégument varié, je te perce jusqu'à l'âme.

LA NÉGRESSE. — Hi !

LE CHINOIS. — Je vois le cœur tout étouffé par le téton comme une pelote sombre, jetant un rayon maléfique.

LA NÉGRESSE. — Hou !

LE CHINOIS. — Je vois le foie comme une enclume où les démons viennent forger le mensonge et les deux poumons au-dessus comme d'affreux soufflets.

LA NÉGRESSE. — Ho !

LE CHINOIS. — Je vois les entrailles comme

un paquet de reptiles d'où s'échappe une vapeur infecte et balsamique.

LA NÉGRESSE. — Et que vois-tu encore?

LE CHINOIS, *grinçant des dents*. — Je vois mon argent tout empilé de chaque côté de ta colonne vertébrale, comme les grains dans un épi de maïs,

Je m'en vais le reprendre sur-le-champ.

(*Il tire son couteau.*) .

LA NÉGRESSE, *poussant un cri aigu*. — Arrête, mon amour chéri ! Si tu me veux tuer, je ne pourrai pas te faire voir le diable !

LE CHINOIS. — Tu me l'avais déjà promis et c'est ainsi que tu m'as extorqué cet argent.

LA NÉGRESSE. — Et jamais plus ton maître ne remettra les yeux sur Dona Merveille.

LE CHINOIS. — Impur alligator ! enfant musqué de la boue et gros ver de marée basse !

Nous reprendrons adultérieurement cette conversation, je te tiens !

LA NÉGRESSE. — Dona Merveille est dans

cette forteresse et Don Balthazar la défend et Don Pélage revient demain après-demain et il enlève Dona Merveille en Afrique et Don Rodrigue ne la reverra plus, tu tu tu ! Il ne la reverra pas, tralala !

LE CHINOIS. — Écoute ! le Seigneur Rodrigue a été navré et jeté par terre cependant que l'épée au poing il s'efforçait de défendre Jacques contre les brigands.

LA NÉGRESSE. — Quel Jacques ?

LE CHINOIS. — Saint Jacques en argent. Nous l'avons transporté ici (Rodrigue je dis) dans le château de sa mère qui est à quatre lieues de cette auberge.

LA NÉGRESSE. — Madone !

LE CHINOIS. — Dis-lui qu'il va crever, dis-lui qu'il veut la voir, dis-lui qu'elle aille le rejoindre aussitôt, foulant aux pieds le bon usage.

Quant à moi, puisque mes exhortations accompagnées de profonds soupirs n'ont pu le réincorporer,

Il ne me reste plus qu'à me retirer en silence, après l'avoir installé au sein de son vomissement, donnant libre cours à la pudeur.

Quant à toi je ne te lâcherai pas jusqu'à ce que tu m'aies montré le diable.

LA NÉGRESSE. — Et pourquoi tiens-tu tellement à voir le Maudit?

LE CHINOIS. — Plus j'aurai de belles relations de ce côté et plus mon âme aura de prix aux yeux de ceux qui veulent m'arroser.

LA NÉGRESSE. — Mais comment veux-tu que Dona Prouhèze quitte cette auberge qui est de toutes parts gardée?

LE CHINOIS. — Écoute, j'ai rencontré ce matin une bande de cavaliers. Ils cherchent une demoiselle appelée Musique qu'un certain sacripant de Naples a enlevée.

LA NÉGRESSE. — Musique, ciel!

LE CHINOIS. — Tu la connais?

LA NÉGRESSE. — Poursuis.

LE CHINOIS. — Aussitôt par force et par menace ils m'ont arraché l'aveu que ladite Musique se trouve dans cette auberge au bord de la mer qu'occupent d'affreux pirates.

LA NÉGRESSE. — Mais ce n'est pas vrai!

LE CHINOIS. — Je le sais, qu'importe!

Demain soir on attaque Balthazar et ses troupes.

LA NÉGRESSE. — Mais ils ne trouveront rien.

LE CHINOIS. — Ils trouveront du moins une certaine sorcière que j'ai dépeinte,

Qui est la plus dangereuse complice du voleur aux yeux de velours.

LA NÉGRESSE. — Je ne rentre pas à l'auberge !

LE CHINOIS. — Alors je te tue sur la place.

LA NÉGRESSE. — Dona Prouhèze est là qui saura tout arranger.

LE CHINOIS. — Dis-lui que, profitant du tumulte, elle fuie, avec toi.

LA NÉGRESSE. — Comment ?

LE CHINOIS. — A cent pas de l'auberge là-bas derrière les figuiers de Barbarie, je l'attends avec mon valet et des chevaux pour elle et pour toi.

SCÈNE XII

Le ravin profond qui entoure l'auberge, plein de ronces, de lianes et d'arbustes entremêlés. Sur le bord se tient l'Ange gardien en costume de l'époque avec la fraise et l'épée au côté.

L'ANGE GARDIEN, PROUHÈZE

L'ANGE GARDIEN. — Regardez-la qui se démène au milieu des épines et des lianes entremêlées, glissant, rampant, se rattrapant, des ongles et des genoux essayant de gravir cette pente abrupte ! et ce qu'il y a dans ce cœur désespéré !

Qui prétend que les Anges ne peuvent pas pleurer ?

Est-ce que je ne suis pas une créature comme elle ? est-ce que les créatures de Dieu ne sont rattachées par aucun lien ?

Ce qu'ils appellent la souffrance, est-ce que cela se passe dans un monde à part et de tout le reste exclu ? est-ce qu'elle échappe

à notre vision? est-ce qu'elle est une chose agréable à contenir pour cet être qui embrasse son objet?

Est-ce qu'elle est étrangère à cet amour et à cette justice dont nous sommes les ministres? A quoi servirait-il d'être un Ange Gardien si nous ne la comprenions pas?

Qui pleinement voit le bien, celui-là seul pleinement comprend ce qu'est le mal. Eux ne savent ce qu'ils font.

— Et moi, est-ce que j'aurais été choisi pour la garder sans une secrète parenté avec elle?

— Enfin elle est tout de même venue à bout de ces ronces et de ces épines charitables qui voulaient la retenir. La voici qui apparaît sur le rebord du fossé.

(Prouhèze sort du fossé. Elle est en vêtements d'homme, tout déchirés, les mains et la figure meurtries.)

Oui, tu es belle, ma pauvre enfant, avec ces cheveux défaits, dans ce costume indécent,

Ces joues couvertes de terre et de sang,

et ce regard dans tes yeux qui me fait mal de résolution et de folie.

Ah, tu me fais honneur et j'ai plaisir à montrer ainsi ma pauvre petite sœur. Si seulement il n'y avait personne pour nous voir !

PROUHÈZE, *regardant autour d'elle comme éperdue*. — Je suis seule !

L'ANGE GARDIEN. — Elle dit qu'elle est seule !

PROUHÈZE. — Je suis libre !

L'ANGE GARDIEN. — Hélas !

PROUHÈZE. — Rien ne m'a retenue.

L'ANGE GARDIEN. — Nous ne voulions d'autre prison pour toi que l'honneur.

PROUHÈZE. — Il fallait mieux me garder. J'ai été loyale. J'ai donné avertissement à Don Balthazar.

L'ANGE GARDIEN. — Il va payer ta fuite de sa vie.

PROUHÈZE. — Rodrigue va mourir !

L'ANGE GARDIEN. — Il est encore temps de perdre son âme.

PROUHÈZE. — Rodrigue va mourir !

L'ANGE GARDIEN. — Il vit.

PROUHÈZE. — Il vit ! quelqu'un me dit qu'il vit encore ! Il est encore temps que je l'empêche de mourir avec mon visage !

L'ANGE GARDIEN. — Ce n'est point l'amour de Prouhèze qui l'empêchera de mourir.

PROUHÈZE. — Du moins je puis mourir avec lui.

L'ANGE GARDIEN. — Écoutez avec quelle horrible facilité elle parle de déposer cette âme qui ne lui appartient pas et qu'il a coûté tant de peine à faire et à racheter.

PROUHÈZE. — Il n'y a que Rodrigue au monde !

L'ANGE GARDIEN. — Essaye donc de le rejoindre.

(Elle tombe sur le sol comme défaillante.)

PROUHÈZE, *haletante*. — Ah, l'effort a été trop grand ! Je meurs ! Ah, j'ai cru que je ne réussirais jamais à sortir de cet horrible fossé !

L'ANGE GARDIEN. *Il lui pose le pied sur le cœur*. — Il me serait facile de te maintenir ici si je le voulais.

PROUHÈZE, *à voix basse*. — Rodrigue m'appelle.

L'ANGE GARDIEN. — Porte-lui donc ce cœur où mon talon s'est posé.

PROUHÈZE, *de même*. — Il le faut !

L'ANGE GARDIEN. *Il ôte son pied*. — Vois où tu vas m'emmener.

PROUHÈZE, *à voix basse*. — Debout, Prouhèze !

(Elle se lève en chancelant.)

L'ANGE GARDIEN. — Je regarde Dieu.

PROUHÈZE. — Rodrigue !

L'ANGE GARDIEN. — Hélas ! j'entends une autre voix dans le feu qui dit : Prouhèze.

PROUHÈZE. — Ah, que le chemin est long jusqu'à ce buisson là-bas !

L'ANGE GARDIEN. — Il était plus long encore jusqu'au Calvaire !

PROUHÈZE. — Rodrigue, je suis à toi !

L'ANGE GARDIEN. — Tu es à lui ? C'est toi qui le rempliras avec ton corps d'excommuniée ?

PROUHÈZE. — Je sais que je suis un trésor pour lui !

L'ANGE GARDIEN. — On ne lui ôtera pas cette idée de sa petite tête stupide.

PROUHÈZE, *faisant un pas.* — En marche !

L'ANGE GARDIEN, *faisant un pas à son côté.* — En marche !

PROUHÈZE, *faisant quelques pas en chancelant.* — Rodrigue, je suis à toi ! Tu vois que j'ai rompu ce lien si dur !

Rodrigue, je suis à toi ! Rodrigue, je vais à toi !

L'ANGE GARDIEN. — Et moi, je t'accompagne.

(Ils sortent.)

SCENE XIII

L'auberge. Dans un coin le porche fortifié avec une lourde porte garnie de clous et de verrous et fermée de barres de fer. Au fond de la scène, encadrée par des pins, la ligne de la mer. Le soir.

DON BALTHAZAR, L'ALFÉRÈS

DON BALTHAZAR. — C'est entendu. Dès que ces canailles attaqueront ordre à tous de rallier aussitôt et de garnir les tambours et chemins couverts que j'ai fait préparer des deux côtés de la porte. Et défense absolue de tirer avant que j'aie levé mon chapeau.

L'ALFÉRÈS. — Laisserai-je pas quelques sentinelles du côté du ravin?

DON BALTHAZAR, *tirant sur sa barbe*. — Ne divisons pas nos forces. De ce côté l'auberge est défendue assez par ce fossé parfaitement impraticable.

Je m'en suis rendu compte moi-même.

L'ALFÉRÈS, *jaugeant de l'œil la corpulence de son chef.* — Hum !

DON BALTHAZAR. — Que dites-vous, Monsieur l'Alférerès ?

L'ALFÉRÈS. — Je dis : croyez-vous tout ce que raconte ce Chinois ?

DON BALTHAZAR. — Sa présence suffit. Je le connais.

Une chance que je faisais ma ronde cette nuit et que j'ai entendu les cris de notre pauvre Jobarbara.

Elle se cramponnait à lui des ongles et des dents, mais si je n'étais pas arrivé, je crois qu'il la fendait comme une figue.

L'ALFÉRÈS. — Comptez sur moi pour défendre l'argent du Roi contre ces brigands.

DON BALTHAZAR. — Nous avons plus que de l'argent à défendre.

L'ALFÉRÈS. — Dona Prouhèze...

DON BALTHAZAR. — Je n'ai rien dit. Mais le Chinois prétend que c'est le dieu des amours et non celui des voleurs que vous verrez voltiger tout à l'heure à travers la fumée de vos arquebuses.

L'ALFÉRÈS, *faisant le geste d'ajuster.* —

Que ce soit une plume ou l'autre, pan !

DON BALTHAZAR. — C'est cela, descendez-le, Seigneur Alférès, c'est un service que vous nous rendrez à nous tous.

Je ne parle pas pour moi, mais pourquoi faut-il toujours que je sois mêlé aux affaires d'amour des autres quand personne jamais ne s'intéresserait aux miennes ?

Supposons qu'on vous ait chargé de garder quelqu'un, oui, disons un grand criminel,

Et celui qu'elle aime, elle apprend qu'il se meurt et qu'il demande à la voir,

Est-ce que cela vous amuserait d'entendre ses larmes et ses supplications ? à quoi cela sert-il !

Est-ce que c'est honnête de me tourmenter ainsi ? comme si j'étais libre moi-même, de ne pas faire ce qui est écrit et que l'on m'a commandé ?

L'ALFÉRÈS. — Est-ce que vous parlez d'un homme ou d'une femme ?

DON BALTHAZAR. — Un homme naturellement. Qu'avez-vous en tête, je vous prie ? Un certain prisonnier, vous dis-je, qu'on m'avait remis en garde.

L'ALFÉRÈS. — Vous êtes rouge et troublé, comme si vous sortiez à l'instant d'une terrible dispute.

DON BALTHAZAR. — Il y a vingt ans de cela, Monsieur l'Alfèrès ! Il y a vingt ans de cela, c'est comme si c'était tout à l'heure !

Me baiser les mains, comme si cela pouvait servir à quelque chose.

— « Quel mal y a-t-il à ce que j'aie le voir », la voir, veux-je dire, — « maintenant qu'il va mourir ? » — « Pas un autre si ce n'est que c'est défendu, quoi ? »

— « Mais je vous dis qu'il m'appelle ! »

— « Je n'entends pas. »

— « Par la Madone, je jure de revenir ».

— « Non. »

Qu'auriez-vous fait à ma place ?

L'ALFÉRÈS. — Pas autre chose que Votre Seigneurie.

DON BALTHAZAR. — Je sais que vous êtes un homme discret et de bon jugement. Vous avez tort seulement de porter la moustache de cette façon qui n'est pas à l'ordonnance.

Celui qui à ma place aurait agi autrement, celui qui par une faiblesse de cœur idiote

se serait laissé fléchir, ou qui aurait rusé sournoisement avec le devoir,

Je dis que ce serait un homme sans honneur, il n'a plus qu'à se faire tuer, la vie n'est plus si agréable pour un vieil homme, quoi?

L'ALFÉRÈS. — Je dis que vous n'êtes pas un vieil homme.

DON BALTHAZAR. — Ce qui m'a fait mal surtout, ce ne sont pas ces plaintes et ces prières, il n'y avait pas de cris,

Mais ces mots qu'on vous dit d'une voix basse et mesurée et qui vous percent le cœur.

— Non, quand on vit que tout était inutile, ce fut ce silence ensuite et cette espèce de sourire.

Vous connaissez cette espèce d'allègement, quand nous savons qu'il n'y a plus rien à faire, il y a des mères alors qui se mettent à chanter près du corps de leur enfant.

Toutefois je ne me serais pas attendu à cette bouche sur ma main et cette voix qui me remerciait.

(Entre un soldat.)

LE SOLDAT. — Capitaine, il y a un groupe de cavaliers là-bas qui s'est arrêté près de la grosse pierre. L'un d'eux s'est détaché et se dirige vers nous, agitant un mouchoir.

DON BALTHAZAR. — Très bien, faites rallier tout le monde vers le pont.

L'ALFÉRÈS. — Même la sentinelle qui garde le ravin?

DON BALTHAZAR. — Aussi. Et qu'on aille me chercher le Chinois.

SCÈNE XIV

Le même lieu.

UN SOLDAT, *amenant le Chinois avec lui.*
— Voici l'homme.

DON BALTHAZAR. — Bonjour, Monsieur le Chinois, je suis fâché des nouvelles que vous nous apportez de Don Rodrigue.

LE CHINOIS. — Il n'y a rien à faire ici de Don Rodrigue.

DON BALTHAZAR. — N'étiez-vous pas Monsieur son serviteur?

LE CHINOIS. — Je suis l'homme que la Providence a placé près de lui pour lui donner l'occasion de faire son salut.

DON BALTHAZAR. — Comment?

LE CHINOIS. — S'il me procure le saint baptême, ne sera-ce pas une joie immense au ciel, à qui un Chinois catéchisé

Fait plus d'honneur que quatre-vingt-dix-neuf Espagnols qui persévèrent?

DON BALTHAZAR. — Sans doute.

LE CHINOIS. — Un tel mérite, qu'il ne dépend que de moi de lui accorder quand il me plaira,

Vaut beaucoup de soin et sédulosité de sa part, je ne lui céderai pas mon âme si facilement et pour une chanson.

De sorte qu'à proprement parler, c'est plutôt lui mon serviteur que moi le sien.

DON BALTHAZAR. — Il me semble cependant, mon fils, que vous lui rendez de fort bons services.

Mais il ne s'agit pas de cela pour le moment, et puisque vous parlez de chanson, précisément tout mon désir est de savoir si vous savez chanter.

LE CHINOIS, *éperdu*. — Chanter? comment, chanter?

DON BALTHAZAR. — Eh bien, oui. (*Il module d'un air engageant.*) Ah, ah, ah : chanter, quoi ! Je n'ai pas de guitare. Mais vous n'avez qu'à prendre cette assiette et à taper dessus en mesure avec un couteau, ce que vous voudrez. Quelque chose de joli !

LE CHINOIS, *tout tremblant*. — Et vous ne

voulez pas savoir ce que je faisais la nuit dernière à causer avec cette négresse du diable?

DON BALTHAZAR. — Je n'ai qu'un désir au monde qui est d'entendre ta jolie voix.

LE CHINOIS, *se jetant à genoux*. — Seigneur, épargnez-moi ! je vous dirai tout.

DON BALTHAZAR. *à l'Alférés*. — Il n'y a rien qui effraye plus les gens que les choses qu'ils ne comprennent pas. (*Au Chinois.*) Allons !

*Un chant qui monte à ta bouche
Est comme une goutte de miel
Qui déborde du cœur.*

LE CHINOIS. — La vérité est que, circonvolant autour de ce château dans l'intérêt de Don Rodrigue,

Je suis tombé sur un parti de cavaliers en armes qui m'ont demandé si j'avais entendu parler d'une certaine Dona Musique...

DON BALTHAZAR. — Musique, dis-tu ?

LE CHINOIS. — Ils m'ont dit que vous la connaissiez.

...D'une certaine Dona Musique qui se

serait enfuie avec un sergent italien et qu'ils recherchent,

C'est alors que j'ai eu l'idée de leur indiquer ce château rempli de pirates, pour, à la faveur de l'attaque et du bruit, moi-même, Enlever les personnes que vous gardez.

DON BALTHAZAR. — Tu ferais mieux de ne pas parler de Musique et de chanter comme je te le demande.

(Il tire son épée.)

LE CHINOIS. — Pitié, Seigneur !

(Entre un sergent.)

LE SERGENT. — Seigneur, il y a à la porte un homme qui sans ôter son chapeau et en termes fort courts demande que nous lui laissions chercher incontinent Dona Musique que nous gardons en ces lieux.

DON BALTHAZAR. — Dis-lui sans ôter ton chapeau et en termes fort courts que nous gardons notre musique pour nous.

LE CHINOIS. — Vous voyez que je n'ai pas menti.

DON BALTHAZAR. — Dona Musique n'aura

jamais été si bien gardée, où elle est, que Dona Prouhèze le sera par moi aujourd'hui.

LE CHINOIS. — Je le vois ! vous croyez que nous sommes tous d'accord et que c'est à Dona Prouhèze que nous en voulons. Oh ! oh !

DON BALTHAZAR, *chantant*. — Oh ! oh !

*J'ai rêvé que j'étais au ciel,
Et en m'éveillant dans tes bras...*

*(Il pique avec son épée le Chinois
qui se lève en criant.)*

Allons, je t'en prie, continue !

*(Entrent les serviteurs qui apportent des
plateaux couverts de tout ce qu'il faut
pour la collation.)*

DON BALTHAZAR. — Qu'est-ce que cela ?

LES SERVITEURS. — C'est votre collation que nous vous apportons ici comme vous l'avez commandé.

DON BALTHAZAR. — Fort bien, nous allons être fort bien ici pour goûter à l'ombre, tandis que ces Messieurs pourvoient à nous fournir spectacle.

L'ALFÉRÈS. — Vous serez fort mal. Tous les coups de feu qu'on tirera à travers cette porte seront pour vous.

DON BALTHAZAR. — Point, c'est le Chinois qui les empochera. Regarde, Chinois, si tes amis tirent, c'est toi qui seras tué.

LE CHINOIS. — Je ne crains rien du tout. Tant que je ne suis pas baptisé, une balle ne peut pas me faire de mal.

DON BALTHAZAR. — En attendant regarde cette table qu'on a recouverte pour nous des plus beaux fruits de la terre et des flots,

Le doux et le salé, ces coquillages bleus comme la nuit, cette belle truite rose sous sa peau d'argent comme une nymphe comestible, cette langouste écarlate,

Ce rayon de miel, ces grappes translucides, ces figues trop sucrées qui s'entr'ouvrent, ces pêches comme des globes de nectar...

(Entre un soldat.)

LE SOLDAT. — Capitaine, il y a un groupe d'hommes armés qui se dirige vers la porte avec une échelle et des haches. Que faut-il faire?

DON BALTHAZAR. — Eh bien, laissez-les s'approcher. J'ai donné mes ordres.

(Le soldat sort.)

Où en étais-je?... ces pêches comme des globes de nectar...

(Apparaît au-dessus de la porte un homme en cape noire et grand chapeau de feutre à plume qui couche en joue Don Balthazar avec une escopette. Don Balthazar lui lance une pêche qui l'atteint en pleine figure. Il dégringole.)

...ce jambon tout coupé, ce vin à l'arome délicieux dans une étincelante carafe, ce pâté comme un sépulcre de chairs embaumées sous de puissantes épices pour ressusciter dans l'estomac avec une chaleur bien-faisante !

La terre sur cette nappe ne pouvait réunir pour nous rien de plus agréable.

Promenons-y une dernière fois les yeux, car nous ne goûterons plus jamais à tout cela, mon camarade !

(On frappe violemment à la porte.)

DON BALTHAZAR. — Que voulez-vous ?

VOIX AU DEHORS. — Nous demandons Dona Musique !

DON BALTHAZAR. — Vous voulez de la musique? Chante, Chinois !

LE CHINOIS. — Je ne sais pas chanter.

DON BALTHAZAR, *le menaçant*. — Chante, te dis-je !

LE CHINOIS, *chantant*.

*Celui qui m'entendrait chanter
Penserait que je suis joyeux.
Je suis comme le petit oiseau
Qui chante lorsqu'il se meurt.*

VOIX AU DEHORS. — Nous demandons Dona Musique.

DON BALTHAZAR. — Pas moyen ! elle vient de s'embarquer pour la Barbarie. Chante, Chinois, cela les consolera !

LE CHINOIS, *chantant*.

*J'ai monté dans une noisette
Pour aller en Barbarie-i-i
Chercher du poil de grenouille
Parce qu'il n'y en a pas en Espagne.*

VOIX AU DEHORS. — Si vous ne nous ouvrez pas, nous allons tirer.

DON BALTHAZAR. — Chante, Chinois !

LE CHINOIS, *chantant*.

*Je suis allé aux champs
Demander à la violette
Si pour le mal d'amour
Il y avait un remède
Elle m'a répondu...*

*(Par une fissure de la porte, on voit passer
un canon de mousquet qui se promène à
droite et à gauche.)*

LE CHINOIS, *sautant à droite et à gauche
pour éviter le mousquet.*

*Elle m'a répondu...
Elle m'a répondu...*

DON BALTHAZAR. — Eh bien, qu'est-ce
qu'elle a répondu ?

*(Apparaît en mer sur le derrière de la scène
une barque à voile rouge où se trouvent
Musique, la Négresse et le Sergent Napolitain;
le mousquet s'est retiré.)*

LA NÉGRESSE, *chantant d'une voix aiguë.*

*...Que pour le mal d'amour
N'y en a jamais eu.*

LE CHINOIS, *regardant vers la mer.* — Ciel !
que vois-je ?

DON BALTHAZAR. — Que vois-tu ?

LE CHINOIS. — Regardez vous-même.

DON BALTHAZAR, *chantant.*

*Ne me regarde pas ! On regarde
Que nous nous regardons !*

(Coups de hache sur la porte.)

L'ALFÉRÈS. — Capitaine ! Capitaine ! faut-il tirer ?

DON BALTHAZAR. — Pas avant que je l'aie commandé ! Que vois-tu, Chinois ?

LE CHINOIS. — Je vois un bateau qui prend la mer.

Et dedans il y a cette négresse de malheur avec son diable jaune ! Mais regardez vous-même !

DON BALTHAZAR. — C'est trop fatigant de se retourner.

L'ALFÉRÈS. — Seigneur, retirez-vous ! ces gens se préparent à tirer.

DON BALTHAZAR. — Non !

(Le canon d'un mousquet passe par le trou de la porte dirigé vers Don Balthazar. La barque a disparu.)

VOIX DE MUSIQUE, *au dehors.*

*Une larme de tes yeux,
Une larme de tes yeux...*

DON BALTHAZAR. — Ah ! quelle voix charmante ! Je n'en ai jamais entendu de plus belle.

LA VOIX, *soutenue par celles de la Nègresse et du Sergent en parties,*

*...Et courir sur ton visage
Et tomber au fond de ton cœur !
Et tomber au fond de ton cœur !*

*(Coups de feu. Don Balthazar tombe mort,
la face au milieu des fruits, tenant la
table dans ses bras.)*

LA VOIX, *de plus en plus lointaine.*

*Une larme de tes yeux !
Une larme de tes yeux !*

PAUL CLAUDEL.

LE FEU DU FEU

Vos péchés, bonnes-sœurs, j'en ferais bien ma neige.
Alors le cri du Christ comment le mangerai-je ?
Car vos soldats, Seigneur, le mangent votre cri
Plutôt que de livrer sa preuve par écrit.

Ginifert aux yeux bleus porte longue tunique,
L'ange n'est pas ainsi, jurant comme un bouvier ;
Domrémy ta fontaine a son parler rustique
Mais point Jeannette-George on ne doit envier.
Le Diable lui criait : « Monte ! monte à l'échelle ! »
Il ne faut la confondre, debout, décoiffée,
Se jetant de la tour et se croyant des ailes
Avec Jeanne écoutant rire les saintes fées.

Brûlez-moi tribunal, Dieu me parle souvent.
Je ne le puis prouver par des expériences,

Trop indocte je suis et de cœur peu savant ;
Les anges pour paraître ont une autre science.

Jadis, jeune poète, à Rome, sur le Tibre,
Naïf, très ridicule et bavard comme pie,
Je regardais le pont Saint-Ange aux anges tigrés
Anges zèbres, anges tachés du Pape Pie.

Que me fait maintenant la grâce italienne !
Des anges, ces Romains sales et soucieux ?
Entre la Vierge et moi les anges vont et viennent
Je ne leur fais pas peur et ne m'effraye d'eux.
Vous me dites : Le diable en anges se déguise,
Qu'il est anges menteurs, anges magiciens,
Ces rameurs remuant l'eau pure de l'Église
Pour qu'on ne puisse voir où le mal et le bien.

Dieu vous étonnera, princes de la Sorbonne,
Et les anges surtout, mon extrême souci ;
Car, sachez-le : chose qu'un ange trouve bonne
N'est jamais celle-là qu'on trouve bonne ici.

Les vrais anges du ciel ont des amis au bain
Et pour sauver Jeannette ils la laissent tuer ;
Ils survolent sans choix la France, l'Allemagne ;
A leur langage dur je suis habitué.

Inculpez-moi de présomption, de malice ;
Les anges que je sers sont ma seule police.

JEAN COCTEAU.

GRANDEUR ET MISÈRE DE LA MÉTAPHYSIQUE

1. On pourrait croire que la métaphysique, aux époques d'impuissance spéculative, brille au moins par la modestie. Mais le même temps qui en ignore la grandeur en ignore aussi la misère. Sa grandeur : elle est sagesse. Sa misère : elle est science humaine.

Elle nomme Dieu, oui. Mais pas par Son Nom. Car on ne décrit pas Dieu comme un arbre ou comme une section conique. Vous êtes vraiment un Dieu caché, vous le vrai Dieu, Sauveur d'Israël. Comme Jacob au matin interrogeait l'ange : Dis-moi quel est ton nom? il lui fut répondu : Pourquoi demandes-tu Mon Nom?¹ « Il est impossible à prononcer, ce nom vraiment admirable, qui est placé au-dessus de tout nom

¹ Gen., xxxii, 29.

nommé tant au siècle présent que dans le siècle à venir¹ ».

2. Qu'ils soient néo-kantiens, néo-positivistes, idéalistes, bergsoniens, logisticiens, pragmatistes, néo-spinozistes, néo-mysticistes, un vice profond travaille tous les philosophes de ce temps, — la vieille erreur des *nominaux*. Sous des formes variées, avec une conscience plus ou moins différenciée, ils reprochent tous à la connaissance par concepts de n'être pas une intuition suprasensible du singulier existant, telle la *scientia intuitiva* de Spinoza, ou la vision théosophique d'un Bœhme ou d'un Swedenborg dénoncée par Kant — avec tant de regret — comme illusoire. Ils ne lui pardonnent pas de ne pas déboucher directement, comme le sens, sur l'existence : mais seulement sur des essences, purs objets de pensée. Ils méconnaissent à fond la valeur de l'abstrait, de cette immatérialité plus dure que les choses, bien qu'impalpable et inimaginable, que l'esprit va chercher au cœur des choses. Et pourquoi cet incurable nominalisme? Parce qu'ayant le goût du réel ils n'ont pas

¹ DENYS, *De Divinis Nominibus*, I, 6 (leçon 3 de saint Thomas. Cf. S. PAUL, *Ephes.*, I, 21).

le sens de l'être. L'être comme tel, délié de la matière où il prend corps, l'être avec ses pures nécessités objectives, ses lois qui ne pèsent rien, ses contraintes qui ne se touchent pas, ses évidences invisibles, n'est pour eux qu'un mot.

Comment spéculer sur la géométrie dans l'espace si l'on ne *voit* pas les figures dans l'espace? Comment dissenter de métaphysique si l'on ne *voit* pas les quiddités dans l'intelligible? Sans doute une cruelle gymnastique est-elle nécessaire au poète; et de même au métaphysicien. Dans l'un et l'autre cas pourtant, rien à tenter sans un don premier. Un jésuite de mes amis prétend que l'homme est devenu, depuis le péché d'Adam, si inapte à l'intelligence, qu'il faut regarder la perception intellectuelle de l'être comme un don mystique et surnaturel accordé à quelques privilégiés. Pieuse exagération. Il reste néanmoins que cette intuition est pour nous un éveil d'entre les songes, un pas fait brusquement hors du sommeil et de ses fleuves étoilés. Car il est pour l'homme plusieurs dormir. Il sort tous les matins du sommeil animal; de son sommeil d'homme quand l'intelligence se délie, (et d'un sommeil de dieu à l'attouchement de Dieu.) A la naissance du métaphysicien comme à

celle du poète, il y a comme une grâce d'ordre naturel. L'un, qui jette son cœur dans les choses comme un dard ou une fusée, voit par divination, — dans le sensible même, impossible à en séparer, — l'éclat d'une lumière spirituelle où un regard de Dieu brille pour lui. L'autre, se détournant du sensible, voit par science, dans l'intelligible et détachée des choses périssables, cette lumière spirituelle elle-même captée en quelque idée. L'abstraction, qui est la mort de l'un, l'autre y respire ; l'imagination, le discontinu, l'invérifiable, où l'autre périt, fait la vie de l'un. Aspirant tous deux les rayons descendus de la Nuit créatrice, celui-ci se nourrit d'une intelligibilité liée, et aussi multiforme que les reflets de Dieu sur le monde, celui-là d'une intelligibilité désinvestie, et aussi déterminée que l'être propre des choses. Ils jouent à la bascule, s'élevant dans le ciel tour à tour. Les spectateurs se moquent du jeu ; ils sont assis par terre.

3. Vous êtes, m'a-t-on dit, comme un déchiffreur de magie noire qui nous commanderait de voler avec nos bras. — Non, je vous demande de voler avec vos ailes. — Mais nous n'avons que des bras. — Des bras ? Des ailes atrophiées, ce qui est tout autre

chose. Elles repousseraient si vous aviez du courage, si vous compreniez qu'on ne s'appuie pas seulement sur la terre, et que l'air n'est pas le vide.

Invoquer contre un philosophe une simple impossibilité de fait, un certain état historique de l'intelligence, lui dire : ce que vous offrez sur notre marché est peut-être la vérité, mais notre structure mentale est devenue telle que nous ne pouvons plus penser votre vérité, car notre esprit « a chang^é comme notre corps¹ », est un argument strictement nul. C'est cependant le meilleur qu'on puisse opposer à l'actuelle renaissance de la métaphysique. Il est trop vrai que la métaphysique éternelle ne cadre plus avec l'intelligence moderne, ou plus exactement que celle-ci ne cadre plus avec celle-là. Trois siècles d'empirio-mathématisation l'ont pliée à ne plus s'intéresser qu'à l'invention d'engins à capter les phénomènes, — réseaux conceptuels qui procurent à l'esprit une certaine domination pratique, et une intellection illusoire de la nature, parce que la pensée s'y résout, non pas dans l'être, mais dans le sensible lui-même. Progressant

¹ Ramon FERNANDEZ, « L'Intelligence et M. Maritain », *Nouv. Revue Française*, 1^{er} juin 1925.

ainsi non par adjonction de vérités nouvelles à vérités acquises, mais par substitution d'engins nouveaux à engins périmés ; maniant les choses sans les entendre ; gagnant sur le réel petitement, patiemment, par conquêtes toujours partielles et toujours provisoires ; prenant le goût secret de la matière avec laquelle elle ruse, l'intelligence moderne a développé en soi, dans cet ordre inférieur de la démiurgie scientifique, une sorte de toucher multiple merveilleusement spécialisé, et d'admirables instincts de chasse. Mais en même temps elle s'est misérablement affaiblie et désarmée à l'égard des objets propres de l'intelligence, auxquels elle renonce avec bassesse, et elle est devenue incapable d'apprécier l'univers des évidences rationnelles autrement que comme un système d'engrenages bien huilés. Dès lors, il lui faut prendre parti contre toute métaphysique, — positivisme vieux jeu, — ou pour une pseudo-métaphysique, — positivisme nouveau jeu, — pour une de ces contrefaçons de métaphysique où l'on voit le procédé expérimental, sous sa forme la plus grossière comme chez les pragmatistes et les pluralistes, ou la plus subtile comme avec l'intuition bergsonienne, ou la plus religieuse comme avec l'action intégrale de M. Blondel et son effort pour

pâtir mystiquement toutes choses ¹, envahir les domaines de l'intellection pure.

Tout cela est vrai. La pente de l'intelligence moderne est contre nous. Eh bien, les pentes sont faites pour qu'on les remonte. L'intelligence n'a pas changé de nature, elle a pris des habitudes. Les habitudes se corrigent. Seconde nature? Mais la première

¹ J'ai lu avec soin l'article de M. Maurice Blondel sur *le Problème de la Mystique* (Cahiers de la Nouvelle Journée, n° 3) et les paragraphes où il veut bien répondre à mon étude sur *le Procès de l'Intelligence (Réflexions sur l'Intelligence, chap. III.)* Je dois avouer que cette réponse me paraît simplement inopérante, et que je n'ai presque rien pu trouver en elle qui ne repose sur une foncière méconnaissance de ma pensée. Il est admirable d'autre part que M. Blondel, me reprochant de « frapper le Christ au cœur » parce que je soutiens la thèse : *malum ut pluribus in specie humana*, et croyant n'accuser que moi, accuse en réalité de ce crime le Docteur commun de l'Église, car cette thèse n'est nullement de mon invention, c'est saint Thomas qui l'enseigne constamment. « De ce « salubre pessimisme », écrit M. Blondel, on tire des conséquences pratiques que le lecteur devine (?) et qui sont en effet les suites logiques, à moins qu'elles ne soient les causes secrètes de telles conceptions. » (C'est moi qui souligne.) Autrement dit, c'est l'attachement aveugle de saint Thomas d'Aquin à *l'Action Française* qui l'a conduit à sa conception de la nature humaine. Quand cessera-t-on de brouiller métaphysique et politique, quand comprendra-t-on que la sagesse métaphysique se tient dans un ordre intellectuel supérieur à toutes nos querelles d'opinion (et même à une prudence politique authentique), et qu'un philosophe est impardonnable d'introduire celles-ci dans celles-là? C'est la condition préalable de toute controverse métaphysique *intellectuellement pure*.

est toujours là ; et le syllogisme durera aussi longtemps que l'homme.

C'est une moindre gêne pour le philosophe que pour l'artiste d'être désaccordé du rythme intellectuel de son temps. Les choses d'ailleurs se passent tout autrement dans le cas de l'un et de l'autre. Celui-ci épanche dans une œuvre l'esprit créateur, celui-là mesure sur le réel l'esprit connaissant. C'est en se fiant d'abord à l'intelligence de son temps et la poussant à bout, en concentrant d'abord toutes ses langueurs comme tous ses feux, que l'artiste aura chance de redresser toute la masse. Mais pour le philosophe il s'agit de s'accrocher d'abord à l'objet, de s'y tenir éperdument, avec tant de ténacité que dans la masse qui lui va contre une rupture enfin se produise, déterminant un regroupement de forces et une orientation nouvelle.

4. Il est très vrai aussi que la métaphysique n'est d'aucun usage pour le rendement de la science expérimentale. Découvertes et inventions dans le pays des phénomènes ? D'aucune elle ne peut se vanter, sa valeur heuristique, comme on dit, est là tout à fait nulle. Rien à attendre d'elle à ce point de vue. On ne laboure pas dans le ciel.

Et c'est là sa grandeur, nous le savons

depuis quelques milliers d'ans. Inutile, disait le vieil Aristote, elle ne sert à rien parce qu'elle est au-dessus de toute servitude ; inutile parce que *supra-utile*, bonne en soi et pour soi. Comprenez donc que si elle était pour servir la science des phénomènes, pour aider à son rendement, elle serait vaine par définition, voulant aller au delà de cette science et n'étant pas meilleure qu'elle. Fausse dès le principe, qu'elle soit de Descartes, de Spinoza, ou de Kant, toute métaphysique qui se mesure non sur le mystère de ce qui est, mais sur l'état de la science positive à tel ou tel moment. La vraie métaphysique, à sa manière et proportions gardées, peut dire aussi : mon royaume n'est pas de ce monde. Ses axiomes, elle s'en empare malgré ce monde, qui s'efforce de les lui masquer : qu'est-ce que disent les phénomènes, le flot menteur de l'empirique brut, sinon que ce qui est n'est pas, et qu'il y a plus dans l'effet que dans la cause ? Ses conclusions, elle les contemple en remontant du visible à l'invisible, elle les suspend à un régime de causations intelligibles qui se trouve impliqué dans ce monde et qui le transcende néanmoins, qui ne contrarie en rien le système des consécutions sensibles étudiées par la science expérimentale, mais

qui lui reste strictement étranger : mouvement de ma plume sur le papier, — main, — imagination et sens internes, — volonté, — intelligence, — et le premier Agent, sans la motion duquel nul créé n'agirait ; une telle série ne s'oppose en rien, mais n'aide en rien à la détermination des modifications vasomotrices ou des associations d'images en jeu pendant que j'écris. La métaphysique exige une certaine purification de l'intelligence ; elle suppose aussi une certaine purification du vouloir, et qu'on a la force de s'attacher à ce qui ne sert pas, à la Vérité *inutile*.

Rien cependant n'est plus nécessaire à l'homme que cette inutilité. Ce dont nous avons besoin, ce n'est pas de vérités qui nous servent, c'est d'une vérité que nous servions. Car c'est la nourriture de l'esprit, et nous sommes esprit par la meilleure partie de nous-mêmes. L'inutile métaphysique met l'ordre, — non un quelconque arrangement de police, mais l'ordre jailli de l'éternité, — dans l'intelligence spéculative et pratique. Elle rend à l'homme son équilibre et son mouvement, qui est, comme on sait, de graviter par la tête au milieu des étoiles, suspendu à la terre par les deux jambes. Elle lui découvre en toute l'étendue de l'être les valeurs authen-

tiques et leur hiérarchie. Elle centre son éthique. Elle tient dans la justice l'univers de sa connaissance, assurant les limites naturelles, l'harmonie et la subordination des diverses sciences : et cela importe plus à l'être humain que la plus luxuriante prolifération de la mathématique des phénomènes, car à quoi bon gagner le monde et perdre la droiture de la raison ; nous sommes d'ailleurs tellement infirmes qu'il se peut bien que la limpide paix dispensée par une saine métaphysique soit moins favorable à la découverte expérimentale que les rêveries ou l'âpreté d'un esprit immergé dans le sensible ; il se peut que les sciences de la nature aiment à pêcher en eau trouble ; mais peut-être aussi avons-nous le droit de nous estimer suffisamment comblés des bienfaits homicides d'une dérisoire souveraineté sur la matière.

La métaphysique nous installe dans l'éternel et l'absolu, nous fait passer du spectacle des choses à la connaissance de raison, — plus ferme en elle-même et plus assurée que les certitudes mathématiques, quoique moins à notre portée, — à la science de l'invisible monde des perfections divines déchiffrées dans leurs reflets créés.

La métaphysique n'est pas un moyen, c'est

une fin, un fruit, un bien honnête et délectable, un savoir d'homme libre, le savoir le plus libre et naturellement royal, l'entrée dans les loisirs de la grande activité spéculative où l'intelligence seule respire, posée sur la cime des causes.



5. Pourtant ce n'est pas encore l'ébauche, même la plus lointaine, de la joie de la patrie. Cette sagesse est acquise par mode de science : et voilà grand poids de labeur et d'affliction d'esprit. Car l'antique malédiction, *maledicta terra in opere tuo*, pèse plus tragiquement sur notre raison que sur nos mains. Allez, sauf un privilège de cette bonne Fortune sur laquelle les païens n'avaient pas tort de méditer, l'exploration des suprêmes intelligibles nous promet surtout peine inutile, et l'affreuse tristesse des vérités gâchées.

Les dieux nous jalourent la sagesse métaphysique, — l'héritage doctrinal qui nous permet seul d'y atteindre sans y trop mêler d'erreur est lui-même constamment méconnu, — l'homme ne la tient jamais qu'à titre précaire, et comment en serait-il autrement? Quel plus beau paradoxe qu'une

science des choses divines conquise par des moyens humains, une jouissance de liberté, propre aux esprits, cueillie par une nature « serve à tant d'égards »? La sagesse métaphysique est au plus pur degré d'abstraction, parce qu'elle est le plus éloignée des sens; elle débouche sur l'immatériel, sur un monde de réalités qui existent ou peuvent exister séparément de la matière. Mais notre moyen d'ascension marque aussi nos limites. Par nécessité de nature l'abstraction, condition de toute science humaine, entraîne, avec la multiplicité des vues partielles et complémentaires, la dure loi du mouvement logique, la lente élaboration des concepts, la complication et l'immense machinerie, plus lourde que l'air, de l'appareil ailé du discours. La métaphysique voudrait contempler purement, dépasser le raisonnement pour entrer dans la pure intellection, elle aspire à l'unité du simple regard. Elle s'en rapproche comme d'une asymptote, elle n'y parvient pas. Quel métaphysicien, pour ne pas parler des vieux Brahmanes, a senti mieux que Plotin ce désir brûlant de la sublime unité? Mais l'extase de Plotin n'est pas l'exercice suprême, elle est plutôt le point d'évanouissement de la métaphysique, et la métaphysique à elle seule ne suffit pas à la procurer. Cette chance

heureuse, que Plotin a connue quatre fois durant les six ans que Porphyre vécut avec lui, apparaît comme un bref contact avec une lumière intellectuelle naturellement plus puissante, le spasme d'un esprit d'homme frôlé par un pur esprit. Si nous croyons Porphyre quand il nous dit que son maître est né la treizième année du règne de Sévère, qu'il écouta Ammonius à Alexandrie, qu'il vint à Rome à quarante ans, qu'il mourut en Campanie, quand il nous instruit de son hygiène et de son genre de vie, de sa bonté pour les orphelins confiés à sa garde, de sa manière d'enseigner, de composer ses ouvrages, de prononcer le grec, de mettre l'orthographe, etc., pourquoi ne le croirions-nous pas quand il nous dit que le philosophe était inspiré par un démon supérieur qui habitait en lui, et qui, sous une forme sensible, se montra à sa mort? « A ce moment un serpent passa sous le lit dans lequel il était couché et se glissa dans un trou de la muraille ; et Plotin rendit l'âme ¹. » Ce qui serait

¹ PORPHYRE, *Vie de Plotin*, 2, 25. Plus loin (c. 10), Porphyre nous raconte comment un prêtre égyptien venu à Rome avait proposé à Plotin de lui faire voir l'esprit qui l'habitait, et avait évoqué ce démon, qui se trouva être un dieu. « On ne put, ajoute-t-il, interroger le démon ni le garder longtemps présent à la vue, parce qu'un de ses amis, spectateur de la scène, à qui on avait confié les

étonnant, c'est que l'érôs métaphysique, là où le Christ n'habite pas, n'appelât pas une sorte de collusion avec les natures intellectuelles supra-humaines, *rectores hujus mundi*.

Mais reprenons notre propos. Je dis que la métaphysique ne pâtit pas seulement de la nécessité commune de l'abstraction et du discours. Elle souffre une infirmité qui lui est propre. Elle est une théologie naturelle, son objet par excellence est la Cause des causes. Le Principe de tout ce qui est, voilà Celui qu'elle veut connaître. Et comment ne voudrait-elle pas le connaître d'une science parfaite et achevée, la seule pleinement rassasiant, le connaître en lui-même, dans son essence, dans ce qui le constitue en propre? Le désir de voir la Cause première, s'il est naturel à l'homme, — tout en étant « conditionnel » et « inefficace », car précisément il ne provient pas en nous d'une proportion naturelle à son objet, — est naturel à un titre spécial au métaphysicien, qui ne peut pas, s'il mérite son nom, ne pas en éprouver

oiseaux et qui les tenait dans sa main, les étouffa de jalousie ou peut-être de terreur. Plotin était donc assisté par un des démons les plus divins ; constamment il dirigeait vers lui l'œil divin de son esprit. C'est le motif pour lequel il écrivit son traité *Sur le démon que nous avons reçu en partage*, où il s'efforce de rendre raison des différences entre les êtres qui assistent l'homme. »

l'aiguillon. Or la métaphysique ne nous fait connaître Dieu que par analogie, dans ce qu'il n'a pas en propre, dans la communauté de ces perfections transcendantes qui se retrouvent à la fois, — sous des modes infiniment différents, — en lui et dans les choses. Connaissance vraie, certaine, absolue, la plus haute volupté de la raison, et qui vaut la peine d'être homme, mais qui reste infiniment loin de la vision, et qui fait ressentir avec plus d'accablement le mystère. *Per speculum in ænigmate*. On comprend trop bien que le fruit le plus parfait de la vie intellectuelle laisse encore l'homme insatisfait.

C'est qu'à vrai dire, en thèse générale, la vie intellectuelle ne se suffit pas chez nous. Il lui faut un complément. Toutes les formes et tous les biens, la connaissance les attire en notre âme, mais dépouillés de leur existence propre et réduits à la condition d'objets de pensée. Présents, comme greffés en nous, mais sous un mode d'être essentiellement incomplet, ils demandent à se compléter, ils engendrent en nous des forces de pesanteur, le désir de les rejoindre en leur existence propre et réelle, de les posséder non plus en idée mais en réalité. L'amour donc surgissant jette l'âme à une union d'ordre réel, que

l'intelligence à elle seule, sauf dans le cas extrême de la vision de Dieu ¹, ne peut pas procurer. Il est fatal, ainsi, — à moins de quelque inhumaine déviation, — que la vie intellectuelle chez nous finisse par s'avouer indigente, et verse un jour dans le désir. C'est le problème de Faust. Si la sagesse humaine ne chavire pas en haut dans l'amour de Dieu, elle déclinera vers Marguerite. La conduite de M. Teste, au témoignage de son épouse ², illustre cette loi à sa manière. Possession mystique du Dieu très-saint dans l'éternelle charité, ou possession physique d'une pauvre chair, dans la fugacité du temps, il faut bien finir par là, si sorcier qu'on soit, c'est un choix qu'on n'évite pas.

6. Voilà donc la misère de la métaphysique (et encore pourtant sa grandeur). Elle éveille le désir de l'union suprême, d'une pos-

¹ Par la vision l'âme devient Dieu « intentionnellement » (*secundum esse intelligibile*), non substantiellement, mais elle lui est unie d'une union réelle (*unio secundum rem*), puisque c'est par l'essence infinie de Dieu elle-même agissant immédiatement l'intelligence dans l'ordre intelligible, qu'elle le tient et le voit. L'intelligence surnaturalisée par la lumière de gloire est ainsi comme la main par laquelle les bienheureux tiennent Dieu.

² Cf. Paul VALÉRY, « Lettre de Madame Émilie Teste », *Commerce*, Cahier II, Automne 1924.

session spirituelle consommée dans l'ordre même de la réalité, et non plus seulement de l'idée. Elle ne peut pas le satisfaire.

C'est une autre sagesse que nous prêchons, scandale pour les Juifs et démence pour les Grecs. Excédant tout humain effort, don de la grâce déifiante et des libres largesses de la Sagesse incréée, à son principe il y a l'*amour fou* de cette Sagesse pour chacun de nous, à son terme l'unité d'esprit avec elle. Seule y donne accès Jésus crucifié, le Médiateur élevé entre ciel et terre. Amputé des mains et des pieds, et crucifié au gibet, lui aussi, comme on lui demandait : « Qu'est-ce que la mystique? — Son moindre degré, tu le vois ici, répondait al Hallâj. — Et son degré suprême? — Tu ne peux y avoir accès; et pourtant tu verras demain ce qu'il adviendra. Car c'est dans le mystère divin, où il existe, que je le témoigne, et qu'il te reste caché ¹. » La sagesse mystique n'est pas

¹ Louis MASSIGNON, *Al Hallâj martyr mystique de l'Islam, exécuté à Bagdad, le 26 mars 922*. Paris, Geuthner, 1922, t. I, p. 9 et 306. — Nous citons ici al Hallâj parce que, pour autant que l'on peut risquer une conjecture sur le secret des cœurs, tout porte à penser que ce grand mystique musulman, condamné parce qu'il enseignait l'union d'amour avec Dieu, et qui témoigna jusqu'au bout de son désir de suivre Jésus, avait la grâce et les dons infus (appartenait à l'« âme » de l'Église) et a pu être élevé par conséquent à la

la béatitude, la parfaite possession spirituelle de la réalité divine. Mais elle en est le commencement. C'est une entrée dès ici-bas dans l'incompréhensible lumière, un goût, un toucher, une douceur de Dieu qui ne passera pas, car les sept dons continueront dans la vision ce qu'ils inaugurent dans la foi.

Nous ne pouvons pardonner ni à ceux qui la nient ni à ceux qui la corrompent, égarés par une présomption métaphysique inexcusable, puisque connaissant la transcendance divine ils ne veulent pas l'adorer.

La métaphysique que certains Occidentaux, en Allemagne et en France, — je ne parle même pas, naturellement, de la honteuse contrefaçon théosophiste, — nous proposent au nom de la sagesse de l'Orient, est-elle une image authentique de celle-ci? J'en doute fort, j'inclinerais plutôt à penser que dans les cas les plus favorables il s'agit d'une interprétation particulière admise en quelque école fermée de là-bas. Quoi qu'il en soit, ces doctrines enflées sont une négation radicale de la sagesse des saints. Prétendant parvenir

contemplation mystique authentique. C'est à cette conclusion que se range le R. P. Maréchal, dans sa recension de l'admirable travail de M. Louis Massignon (*J. MARÉCHAL, Recherches de science religieuse*, mai-août 1923).

par la métaphysique seule à la contemplation suprême, cherchant la perfection de l'âme hors de la charité, dont le mystère leur reste totalement impénétrable, et nous comprenons bien pourquoi, substituant à la foi surnaturelle, et à la révélation de Dieu par le Verbe incarné, — *unigenitus Filius, qui est in sinu Patris, ipse enarravit*, — une soi-disant tradition secrète héritée des maîtres inconnus de la Connaissance; elles mentent, parce qu'elles disent à l'homme qu'il peut ajouter à sa taille, et entrer par lui-même dans le surhumain. Le chrétien les juge, elles ne peuvent pas le juger. Leur hyperintellectualisme ésotérique, fait pour donner le change sur la véritable métaphysique, n'est qu'un spécieux mirage, et pernicieux. Il mène la raison à l'absurde, l'âme à la seconde mort.

D'une autre manière encore la vaine philosophie peut être l'ennemie de la sagesse : non plus en supprimant la sagesse des saints devant la métaphysique, mais en l'emmêlant plus ou moins, et, dans les cas les plus graves, en la confondant carrément avec la métaphysique, ce qui est corrompre à fond sa nature. C'est ainsi qu'un esprit attentif et pénétrant, après quinze ans de recherches ferventes, et tout l'effort de la plus minutieuse et passionnée érudition, a pu être conduit à défi-

gurer tragiquement le héros mystique dont il avait entrepris de retracer le drame intérieur. Hélas ! Comme si un philosophe, aidé d'une information historique supposée même exhaustive, et de la plus intuitive sympathie bergsonienne, pouvait pénétrer l'intérieur d'un saint ! revivre en soi Jean de la Croix ? Toutes les fausses clefs de la philosophie se brisent, pour la bonne raison qu'il n'y a pas de serrure ; on n'entre là qu'à travers le mur. Quelle que soit mon amitié pour vous, mon cher Baruzi, il me faut bien avouer qu'en éclairant saint Jean de la Croix à une lumière leibnizienne, en arrachant sa contemplation à ce qui fut la vie de sa vie : la grâce infuse et l'opération de Dieu en lui, en faisant de lui je ne sais quel géant manqué de la métaphysique à venir, retenu encore dans les superstitions « extrinsécistes », mais visant avant tout à se procurer, par un procédé de dépouillement où l'esprit de l'homme fait tout le travail, une compréhension intellectuelle de Dieu de moins en moins grossière, et y réussissant si bien qu'il nous conduit « en quelque sorte au delà du christianisme », vous avez tracé une image du saint que celui-ci aurait tenue en abomination, et dont la criante fausseté, jointe à tant de zèle, est pour nous un sujet d'étonnement et de dou-

leur ¹. Votre juste *ne vit pas* de la foi. Ce *théopathe* ne souffre pas les choses divines, mais un mal de Sorbonne. Choisissez donc entre Jean de la Croix et Henri Delacroix ! et laissez le diable et son train. Le jeu de ce brouilleur de cartes est actuellement d'attirer les âmes aux prestiges d'une mystique qui procéderait toute de la nature et non de la grâce, singerie de la vraie spiritualité. Il n'y a pas lieu de s'effrayer de ses simagrées, qu'il renouvelle à toutes les époques où l'action de Dieu presse plus vivement le cœur des hommes. Nous devons tout faire cependant pour éviter que la fausse monnaie chasse la bonne.

La contemplation des saints n'est pas dans la ligne de la métaphysique, elle est dans la ligne de la religion. Cette suprême sagesse ne dépend pas de l'effort de l'intellect en quête de la perfection du savoir, mais du don de l'homme tout entier en quête d'une droiture parfaite à l'égard de sa Fin. Ce savoir le plus haut suppose qu'on a renoncé au savoir.

Ce n'est pas pour connaître que les saints contemplent. C'est pour aimer. Et ils

¹ Cf. Dom Ph. CHEVALIER, « Saint Jean de la Croix en Sorbonne », *Vie spirituelle*, mai 1925, et R. GARRIGOU-LAGRANGE, *Vie spirituelle*, juillet-août 1925.

n'aiment pas pour aimer, mais pour l'amour de Celui qu'ils aiment. L'union même à Dieu que l'amour demande, c'est pour Dieu premier aimé qu'ils y aspirent, ne s'aimant eux-mêmes que pour lui. La fin des fins pour eux n'est pas faire exulter leur intelligence et leur nature, et donc s'arrêter à soi. C'est faire la volonté d'un Autre, contribuer au bien du Bien ¹. Ils ne cherchent pas leur âme. Ils la perdent, ils ne l'ont plus. Si en entrant dans le mystère de la filiation divine, et en devenant *quelque chose de Dieu*, ils gagnent une personnalité transcendante, une indépendance et une liberté dont rien n'approche au monde, c'est en oubliant tout cela pour que non pas eux mais le Bien-Aimé vive en eux.

Les antinomies que les « nouveaux mystiques ² » découvrent dans le mysticisme traditionnel, — parce qu'il s'en font une

¹ Cf. Saint THOMAS D'AQUIN, *Sum. theol.*, II-II, 26, 3, ad 3 : « Hoc quod aliquis velit frui Deo, pertinet ad amorem, quo Deus amatur amore concupiscentiae ; magis autem amamus Deum amore amicitiae, quam amore concupiscentiae ; quia majus est in se bonum Dei, quam bonum, quod participare possumus fruendo ipso ; et ideo simpliciter homo magis diligit Deum ex charitate, quam seipsum. » Cf. encore CAJETAN, *in* II-II, 17, 5.

² Cf. Henri LEFEBVRE, « Positions d'attaque et de défense du nouveau mysticisme », *Philosophies*, mars 1925.

idée artificielle, viciée par les solennels préjugés modernes sur la vie de l'esprit, — j'accorderais volontiers qu'elles caractérisent en effet bien des pseudo-mysticismes philosophiques. (Et le *nouveau mysticisme* lui-même aura de la peine à y échapper.) Rapportées à une vie mystique authentique elles perdent toute signification. Ici ni « vouloir créateur » cherchant l'exaltation directe dans la pure aventure et un dépassement sans fin, ni « vouloir magique » cherchant l'exaltation de soi dans la maîtrise du monde et une possession achevée. Ici l'amour, (nos philosophes n'oublient que lui, et c'est lui qui fait tout), ici la charité, qui use de la connaissance, — qu'elle-même, sous l'action de l'Esprit de Dieu, procure savoureuse et présente, — pour adhérer plus pleinement à l'Aimé. Ici l'âme ne veut pas s'exalter, et elle ne veut pas s'abolir : elle veut s'unir à Celui qui l'a aimée le premier. Car ici il y a un Dieu qui n'est pas un nom mais une réalité, il y a un Réel et même un Sur-réel qui existe d'abord, avant nous, sans nous ; ni humainement ni angéliquement saisissable, mais divinement, et qui nous divinise pour cela ; un Sur-esprit dont la saisie ne limite pas mais illimite l'esprit fini, vous le Dieu vivant, notre Créateur. Avant de discuter

sur le mysticisme, il est une question, John Brown, qu'il vous faut d'abord résoudre : M. Pierre Morhange est-il créé?

La contemplation des saints ne procède pas de l'esprit de l'homme. Elle procède de la grâce infuse. (Parlons théologie, puisqu'on ne peut répondre aux questions qui tourmentent notre époque qu'en recourant aux notions de la science sacrée.) Je dis que la contemplation est bien notre fruit parfait, mais selon que nous sommes nés de l'Eau et de l'Esprit. Œuvre surnaturelle par essence, qui émane certes de notre fond substantiel et de nos pouvoirs naturels d'activité, mais en tant que notre substance et notre activité mêmes, passives devant le Dieu tout-puissant, sont par lui, et par les dons qu'il greffe en elles, surélevées à l'égard d'un objet divin, absolument inaccessible comme tel aux seules énergies de la nature ¹. Œuvre supérieurement personnelle, et libre et active, vie qui jaillit pour l'éternité, mais qui est pour nous comme un non-agir et une mort, parce que, surnaturelle non pas seulement

¹ Les philosophes qui, à propos de la doctrine de la « puissance obédientielle », parlent de *surnaturel plaqué*, n'ont jamais lu les théologiens thomistes, ou, s'ils les ont lus, ne les ont pas compris. Cf. JEAN DE SAINT-THOMAS, *Curs. heol.*, t. II, disp. XIV, a. 2.

de par son objet mais aussi de par son mode même de procéder, elle émane de notre esprit mû par Dieu seul, et relève de cette *grâce opérante* où toute l'initiative est à Dieu. Et parce que la foi est la racine et le fondement de toute la vie surnaturelle, une telle œuvre n'est pas concevable sans la foi, « en dehors de laquelle il n'est pas de moyen prochain et proportionné » de la contemplation¹.

Enfin la contemplation des saints n'est pas seulement *pour* le divin amour, elle est aussi *par* lui. Elle ne suppose pas seulement la vertu théologale de Foi, mais aussi la vertu théologale de Charité, et les dons infus d'Intelligence et de Sagesse, qui n'existent pas dans l'âme sans la charité. Ce même Dieu atteint par la foi dans l'obscurité, et comme à distance, puisque pour l'intelligence il y a distance quand il n'y a pas vision, l'amour comme tel l'atteint immédiatement en lui-même, nous unissant de cœur à cela même qui est caché dans la foi ; et ce sont les choses divines ainsi inviscérées en nous par la charité, c'est Dieu devenu nôtre par la charité, que la sagesse mystique, sous une motion et une régulation actuelle de l'Esprit-

¹ Cf. Saint JEAN DE LA CROIX, *Montée du Carmel*, II, VIII.

Saint, expérimente par et dans l'amour comme se donnant à nous en nous, et connaît affectivement, « en vertu d'une incompréhensible union ¹ », dans une nuit supérieure à toute connaissance distincte, à toute image et à toute idée, comme transcendant à l'infini tout ce que toutes les créatures en pourront jamais penser. *Vere tu es Deus absconditus, Deus Israel Salvator*. Elle atteint Dieu comme Dieu caché, comme Dieu sauveur, et d'autant plus sauveur qu'il est plus caché, cette sagesse secrète qui purifie l'âme en secret. Tout en restant contrôlable par la théologie, tout en dépendant, comme de ses conditions et de ses bases en terre humaine, des multiples notions et signes conceptuels où la divine Vérité se manifeste à notre intelligence ; sans rien abandonner des dogmes révélés, tout au contraire ! connaissant mieux que par les concepts cela même dont les formules conceptuelles du dogme donnent seules communication à l'intelligence humaine, comment ne dépasserait-elle pas toute notion distincte et tout signe exprimable pour adhérer ainsi, dans l'expérience de l'amour, à la réalité même qui est l'objet premier de la foi ? Nous voilà aux antipodes de Plotin.

¹ DENYS, *Noms divins*, VII, 3.

Il ne s'agit pas ici de s'élever intellectuellement au delà de l'intelligible, de monter par la métaphysique et son échelle dialectique savamment réglée jusqu'à l'abolition — encore naturelle — de l'intellection naturelle dans un surintelligible où s'extasier angéliquement. Il s'agit de s'élever amoureusement au delà du créé, de renoncer à soi-même et à tout pour être emporté par la charité, dans la nuit translumineuse de la foi, sous l'opération divine, jusqu'à une souveraine connaissance surnaturelle du surnaturel illimité, où nous transformer en Dieu par l'amour. Car « en définitive nous n'avons été créés que pour cet amour » ¹.

Non, la métaphysique n'est pas la porte de la contemplation mystique. Cette porte est l'humanité du Christ, par qui grâce et vérité nous ont été données. *Je suis la porte*, a-t-il dit lui-même, *si par moi quelqu'un entre, il sera sauvé, et il passera dedans, et il passera dehors, et il trouvera des pâturages*. Entrée par lui l'âme monte et pénètre dans l'obscur et nue contemplation de la Divinité pure, et elle redescend au dehors dans la contemplation de la Sainte humanité. Et ici comme là elle

¹ Saint JEAN DE LA CROIX, *Cantique spirituel*, str. 29.

trouve des pâturages, et se nourrit de son Dieu¹.

7. Dans tout signe, concept ou nom, il y a deux choses à considérer : l'objet lui-même qu'il fait connaître, et la manière dont il fait connaître. Dans tous les signes dont notre intelligence use pour connaître Dieu, la *manière* de signifier est déficiente et indigne de Dieu, étant proportionnée, non à Dieu, mais à ce qui n'est pas Dieu, à la façon dont existent dans les choses les perfections qui à l'état pur préexistent en Dieu. De la même manière imparfaite dont les choses créées représentent Dieu, d'où elles procèdent, de la même manière nos idées, qui atteignent d'abord et directement le créé, font connaître Dieu. La perfection qu'elles signifient, et qui peut, — si elle est d'ordre transcendantal, — exister à l'état increé comme à l'état créé, il leur est essentiel de la signifier comme elle existe à l'état créé, limité, imparfait. Aussi bien tous les noms par lesquels nous nommons Dieu, tout en signifiant une seule et même réalité indiciblement une et simple, ne

¹ Cf. Saint THOMAS D'AQUIN, *Quodlib.*, VIII, a. 20 ; JOSEPHUS A SPIRITU-SANCTO, *Cursus theologiae mystico-scholasticae*, Disp. prima prooemialis, q. 2, § 1 (édit. 1924, Beyaert, Bruges, t. I, p. 117).

sont-ils pas cependant synonymes, parce qu'ils signifient à la manière dont elles sont participées et divisées dans les créatures les perfections qui préexistent en Dieu à l'état de souveraine simplicité. Dieu est la Bonté subsistante comme la Vérité subsistante et l'Être même subsistant, mais l'Idée de la Bonté, de la Vérité, de l'Être, si elle subsistait à l'état pur, ne serait pas Dieu.

Il suit de là que les noms et les concepts qui conviennent en propre à Dieu gardent en passant à lui toute leur valeur intelligible et toute leur signification : le signifié est en Dieu *tout entier* et avec tout ce qui le constitue pour l'intelligence (« formellement » disent les philosophes); en disant Dieu est bon nous qualifions intrinsèquement la nature divine, et nous savons qu'il y a en elle tout ce qu'implique nécessairement la bonté. Mais dans cette perfection en acte pur, — qui est Dieu même, — il y a encore infiniment *plus* qu'il n'est signifié par son concept et par son nom. C'est sous un mode qui déborde à l'infini notre manière de concevoir qu'elle existe en Dieu, (« éminemment » disent les philosophes). En sachant que Dieu est bon nous ignorons encore ce qu'est la Bonté divine, car il est bon comme rien d'autre n'est bon, vrai comme

rien d'autre n'est vrai, il est comme n'est rien de ce que nous connaissons. « Ainsi, dit saint Thomas, le nom de sage, quand il est dit de l'homme, *décrit* et enveloppe en quelque sorte la chose signifiée : mais non pas quand il est dit de Dieu ; il laisse alors la chose signifiée comme incontentue et incirconscrite, et excédant la signification du nom » ¹.

Toute connaissance de Dieu par idées ou concepts, idées acquises comme dans la métaphysique et la théologie spéculative, ou infuses comme dans la prophétie, — toute connaissance purement intellectuelle de Dieu en deçà de la Vision béatifique, bien qu'elle puisse être absolument vraie, absolument certaine, et constituer un savoir authentique, et désirable entre tous, reste donc irrémédiablement déficiente, disproportionnée par son mode de saisir et de signifier à l'objet connu et signifié.

Il est clair que s'il nous peut être donné de connaître Dieu non pas encore *sicuti est*, par son essence et dans la vision, mais du moins dans la transcendence elle-même de sa déité, en usant d'une manière de connaître qui convienne à l'objet connu, une telle con-

¹ SAINT THOMAS D'AQUIN, *Sum. theol.*, I, 13, 5.

naissance ne pourra pas être obtenue par voie purement intellectuelle. Transcender toute manière de concevoir en restant dans la ligne de l'intelligence, donc du concept, est une contradiction dans les termes. Il faut passer par l'amour. L'amour seul, je dis l'amour surnaturel, peut opérer ce dépassement. L'intelligence ici-bas ne peut entrer au delà de tout mode que dans une renonciation-au-savoir où l'Esprit de Dieu, usant de la connaturalité de la charité, et des effets produits dans l'affection par l'union divine, donne à l'âme une expérience amoureuse de cela même dont aucune notion n'approche et ne peut approcher. « Alors, délivrée du monde sensible et du monde intellectuel, l'âme entre dans la mystérieuse obscurité d'une sainte ignorance, et renonçant à toute donnée scientifique, elle se perd en Celui qui ne peut être vu ni saisi ; tout entière à ce souverain objet, sans appartenir à elle-même ni à d'autres ; unie à l'inconnu par la plus noble portion d'elle-même, et en raison de son renoncement à la science ; enfin puisant dans cette ignorance absolue une connaissance que l'entendement ne saurait conquérir¹ ».

¹ DENYS, *Théologie mystique*, ch. I, 3.



8. Il semble que le cours des temps modernes soit placé sous le signe de la disjonction de la chair et de l'esprit, ou de la dislocation progressive de la figure humaine. Il est trop clair que le passage de l'humanité sous le régime de l'Argent et de la Science (j'entends de l'usinage mathématique de la nature) marque une matérialisation progressive de l'intelligence et du monde. D'autre part, et comme en compensation de ce phénomène, l'esprit, dont notre activité discursive et sociale se passe de plus en plus, et qui se voit ainsi dispensé d'assurer bien des fonctions organiques de la vie humaine, subit une sorte de délivrance, — virtuelle du moins. « La photographie a délivré la peinture », ce mot de Jean Cocteau peut s'appliquer en tout domaine. L'imprimerie avait délivré les arts plastiques eux-mêmes de la fonction pédagogique qui leur incombait au temps des cathédrales. Les sciences des phénomènes ont délivré la métaphysique du souci d'expliquer les choses de la nature sensible, et de tant d'illusions qui s'en étaient suivies pour l'optimisme grec. De cette

purification de la métaphysique il faut certes se féliciter. Il est moins réjouissant de constater que d'une façon générale la démocratie a délivré l'intelligence des soucis du gouvernement, comme le machinisme a délivré l'art des soins de notre vie quotidienne. La terre n'a plus besoin d'ange moteur, elle s'arrange pour marcher toute seule. L'esprit monte au ciel.

L'homme cependant est chair et esprit non pas liés par un fil, mais unis en substance. Que les choses humaines cessent d'être à la mesure du composé humain, les unes demandant leur nombre aux énergies de la matière, les autres aux exigences d'une spiritualité désincarnée, c'est pour l'homme un écartèlement métaphysique épouvantable. On peut croire que la figure de ce monde passera le jour où cette élongation sera devenue telle que notre cœur éclatera.

Quant aux choses mêmes de l'esprit, leur « délivrance » risque de rester illusoire, — bien pire que la servitude. Les contraintes imposées par le service de l'homme leur étaient bonnes, elles les gênaient mais leur donnaient leur poids naturel. Angélisation de l'art et de la connaissance? Toute cette pureté possible va-t-elle se perdre dans une brutale frénésie? Elle ne se trouvera, elle

ne sera vraiment que dans le bercail de l'Esprit. Là où sera le Corps, les aigles s'assembleront. Tandis que le monde descendait, l'Église du Christ s'élevait à travers lui, peu à peu délivrée elle aussi, délivrée du soin des cités qui la rejettent, de la providence temporelle qu'elle exerçait selon ses droits, pour la guérison de nos blessures. Dépouillée, dénuée de tout, quand elle fuira dans la solitude elle emmènera avec elle tout ce qui restera au monde non seulement de foi et de charité, et de contemplation véritable, mais de philosophie, de poésie et de vertu, et qui sera plus beau que jamais.

9. L'intérêt puissant de la crise actuelle vient de ce que, plus universelle qu'aucune autre, elle nous oblige tous à des choix décisifs. Nous voilà arrivés à la ligne de partage des eaux. A cause des prévarications de l'Occident, qui a abusé des grâces divines et laissé se perdre les dons qu'il fallait faire fructifier pour Dieu, il se trouve que n'étant plus maintenu sous l'ordre de la charité l'ordre de la raison s'est corrompu partout, et ne suffit plus à rien. Le mal rationaliste a mis une discorde entre la nature et la *forme de la raison*. Il est devenu désormais très difficile de se tenir dans l'humain. Il faut

mettre son enjeu ou au-dessus de la raison, et pour elle encore, ou au-dessous de la raison, et contre elle. Or il n'y a que les vertus théologiques et les dons surnaturels qui soient au-dessus de la raison. Esprit ! Mais quel esprit invoquez-vous ? Si ce n'est l'Esprit-Saint, autant invoquer l'esprit de bois ou l'esprit de vin. Tout le soi-disant spirituel, tout le soi-disant supra-rationnel qui n'est pas dans la charité ne sert en fin de compte que l'animalité. La haine de la raison ne sera jamais que l'insurrection du genre contre la différence spécifique. Le rêve est tout le contraire de la contemplation. Si la pureté consiste dans un déliement parfait de la vie selon le sens et de ses mécanismes, elle est plus dans la bête que dans le saint.

Le monde, celui pour qui le Christ n'a pas prié, son choix est fait d'avance. Se délivrer de la *forma rationis*, fuir loin de Dieu, dans un impossible suicide métaphysique, l'ordre cruel et sauveur assigné par la Loi éternelle, c'est le vœu dont tressaille la chair du vieil homme, c'était celui du Vieux des vieux, quand il tombait du ciel comme la foudre. Pour l'exprimer dans l'absolu, aussi plénièrement qu'il est possible à un être qui, la plupart du temps, ne sait pas ce qu'il fait, il faut une sorte d'héroïsme. (Le diable a ses

martyrs). Témoignage sans promesse, rendu à ce qui est plus que mort... Quant à la grande masse des hommes, à en juger d'après les conditions ordinaires de la nature humaine, on croirait volontiers qu'elle suivra la même pente, mais sans volonté ni courage, anesthésiée par l'idéal. Cette pente est tellement facile !

Erreur toutefois de juger seulement d'après la nature. La grâce est là, qui réserve des surprises. Pendant que ce vieux monde continue sa glissade, voici le vrai nouveau, la secrète poussée invincible de sève divine dans le Corps mystique qui dure et ne vieillit pas, l'éveil béni des âmes sous le signe de la Vierge et de l'Esprit. O Sagesse qui atteint avec force d'un bout du monde à l'autre, et qui rend un les extrêmes ! O promesse qui fait la beauté de ces temps de misère, et met en nous la joie ! Infidèles à leur vocation, que les nations baptisées se séparent de l'Église, qu'elles fassent blasphémer partout le nom du Christ, en donnant pour civilisation chrétienne ce qui n'en est que le cadavre : l'Église aime les nations mais n'a pas besoin d'elles, c'est elles qui ont besoin de l'Église. C'est pour leur bien qu'usant de la seule culture où la raison humaine ait à peu près réussi, l'Église a essayé si longtemps d'im-

poser à la matière terrestre une forme divine, et de relever et de maintenir ainsi en perfection, sous l'ordre très doux de la grâce, la vie de l'homme et de la raison. Si la culture européenne craque, elle en sauvera l'essentiel, et saura bien faire monter jusqu'au Christ tout ce qui peut être sauvé des autres cultures. Entend-il signifier que l'Europe ne serait rien sans la foi, et que sa raison d'être a été, et demeure, de dispenser la foi au monde, Hilaire Belloc a raison de dire que l'Europe c'est la foi. Mais absolument parlant, non ! L'Europe n'est pas la foi, et la foi n'est pas l'Europe ; l'Europe n'est pas l'Église, et l'Église n'est pas l'Europe. Rome n'est pas la capitale du monde latin, Rome est la capitale du monde. *Urbs caput orbis*. L'Église est universelle parce qu'elle est née de Dieu, toutes les nations s'y trouvent chez elles, les bras en croix de son Maître sont étendus par-dessus toutes les races et toutes les civilisations. Elles n'apporte pas aux peuples *les bienfaits de la civilisation*, mais le Sang du Christ et la Béatitude surnaturelle. Il semble que se prépare de nos jours une sorte d'épiphanie admirable de sa catholicité, dont le développement progressif, dans les pays de mission, d'un clergé indigène, et déjà d'un épiscopat indigène,

peut être regardé comme un signe précurseur.

Installé en d'antiques erreurs, et touché maintenant par nos folies, l'Orient est aussi malade que l'Occident égaré, et que le monde slave pris de vertige. Mais ici comme là, on verra, partout où la foi vivante prendra racine, l'adhésion à ce qui est vraiment au-dessus de la raison, à la Vérité incréée, à la sagesse des saints, emporter en même temps (non sans quelque labeur à coup sûr), la restauration de l'ordre même de la raison, impliqué à titre de condition par la vie surnaturelle. Ainsi vont de concert Évangile et philosophie, mystique et métaphysique, divin et humain. Il n'est pas d'un Européen, il est d'un Bengali, le grand projet de Brahmanandav, repris actuellement par son disciple Animananda : fondation au Bengale d'une congrégation contemplative, dont les membres, religieux mendiants à l'instar des sannyasis hindous, porteront par toute l'Inde un exemple indien de la sainteté catholique, et, sans ignorer le védânta, appuieront leur vie intellectuelle sur la doctrine de Thomas d'Aquin ¹. Je retiens cet hommage à la vertu

¹ Michel LEDRUS, S. J. *L'Apostolat bengali*, Louvain, 1924.

du thomisme. Don fait au monde entier par la Grèce et par le temps de saint Louis, il n'est ni d'un continent ni d'un siècle, universel comme l'Église et la vérité.

10. Les esprits qui sentent que tout est perdu, et qui attendent l'inattendu, je ne mépriserai jamais leur détresse ni leur attente. Mais qu'attendent-ils en réalité, voilà ce qui importe : l'Antéchrist ou la parousie? Nous, nous attendons la résurrection des morts, et la vie du siècle à venir. Nous savons ce que nous attendons, et que cela passe toute intelligence. Il y a une différence entre ne pas savoir ce qu'on espère, et savoir que ce qu'on espère ne peut pas être conçu.

« Adrien encore païen demandant aux martyrs : quelle récompense espérez-vous? — Notre bouche, répondirent-ils, ne peut pas le dire, ni l'oreille le percevoir. — Vous n'en avez donc rien appris? Ni par la loi, ni par les prophètes? Ni par quelque autre écriture? — Les prophètes eux-mêmes ne l'ont pas connu comme il fallait; car ce n'étaient que des hommes qui adoraient Dieu, et ce qu'ils avaient reçu par l'Esprit-Saint, ils le disaient en paroles. Mais de cette gloire-là il est écrit : L'œil n'a pas vu, et l'oreille n'a pas entendu, et dans le cœur de

l'homme n'est pas monté, ce que le Seigneur a préparé à ceux qui l'aiment.

« Entendant cela Adrien aussitôt sauta au milieu d'eux, et dit : Comptez-moi parmi ceux qui confessent la foi avec ces saints, voilà que moi aussi je suis chrétien ¹. »

BONINUS MOMBRIUS, *Sanctuarium seu vitae sanctorum*, nouv. édition par les moines de Solesmes, Paris, Fontemoing, 1910 : *Passio sancti Adriani M. cum aliis 33 MM.*

JACQUES MARITAIN.

CHANT DES PAYS DU RHONE

Dans les vignes au-dessus de moi ils sont occupés à cueillir ; ils pendent au-dessus de moi parmi les murs ; ils pendent à mi-hauteur des escaliers avec leurs hottes.

Quand elles sont pleines, le poids est grand ; ils penchent sous ce poids et pendent sous ce poids en pleine hauteur du ciel, debout contre le mont ; et moi je suis au-dessous d'eux.

Sur cette rive qui est la mienne, je me suis mis tout contre l'eau.

Je me tiens tout à fait au pied du mont, là où la petite vague vient en rampant comme le chat, tandis que la grande se lève en l'air sur ses pieds de derrière comme le cheval qui se cabre.

Heures du temps, heures marquées, une grande horloge est là, qui bat.

Miroir de la vie et du ciel, un grand miroir est là, où je me mire.

Et le mont aussi s'y mire, et moi, mis à côté, je tâche de saisir cette double image, l'utilisant ensuite comme le lac lui-même fait par l'expression de sa voix, les phrases dites, les mots prononcés ; qui bat le temps, qui marque l'heure, qui règle le ciel, qui décide de l'air ; maître à chanter et maître à dire, et en tout genre de choses à dire.

Une grandeur s'exprime devant moi : si seulement je pouvais l'exprimer.

Aujourd'hui qu'on fait la vendange et tout le mont bouge de gens occupés à cueillir, à entasser et à fouler, c'est-à-dire récolter, c'est-à-dire se payer de leur travail et de leurs peines, c'est-à-dire se résumer dans le vin qui les contient, contient leur vie et le meilleur de leurs actions, en même temps qu'il contient le soleil et le sol d'où il est sorti, — s'il y avait pourtant un autre vin,

né aussi de ce pays, né d'un homme de ce pays.

Midi vient, je regarde, la journée s'avance.

Quelles richesses, je me dis, autres que d'abord ce poisson pris aux mailles chaque jour devant chez moi par les hommes dans un bateau vert sous une voile, mais autres encore que ce poisson?

Cueilli abondamment, et pièce à pièce, aux mailles, jeté dans le fond du bateau, — mais l'autre poisson, celui des images, celui des idées, celui des mots, tout remuants aussi de vie; quelle richesse de pêcheur d'idées et de vigneron de grappes de mots, oh! encore due quand même à ce lieu, qui m'a été choisi pour être le mien.

Travailler en plaisir, comme on dit en musique, et comme ils font ou vont faire dans les pressoirs, en musique : la musique des pressoirs.

Quand la vendange grince et craque, coulant à petit fil et puis à gouttes dans la tine, les hommes se tenant assis sur un banc pendant ce temps; ces minuit, deux heures du matin; est-ce qu'on va refaire une pres-

surée, ou redonner un tour? mais rien ne presse, et en attendant ils mangent un morceau.

Une chandelle est dans le chandelier de fer forgé, la main qui porte le morceau à la bouche est au plafond une grosse main noire : pêcheurs, vigneron, pressureurs; cueilleurs de poisson, récolteurs de grappes, encaveurs de jus; et moi cueilleur de quoi jusqu'ici? récolteur de quoi jusqu'ici?

Midi, je regarde, la journée s'avance.

L'heure est venue qu'il faut maintenant connaître la courbe de l'astre (et en général toute courbe); et, ayant vu d'où l'astre sort et par quel chemin il est venu jusqu'ici, voir également quel chemin il va suivre jusqu'à l'endroit de son coucher.

Connaître, savoir, déduire; rapprocher selon les similitudes et les parentés; mettre ensemble ce qui va ensemble; se mettre d'abord à sa place, mettre autour de soi les choses à leur place; savoir qui on est, savoir d'où on vient, savoir où on va; chanter ensemble une origine, le point atteint, le point à atteindre; le berceau, le cours,

l'élargissement, l'embouchure ; le retentissement dernier parmi toute la mer.

Là-bas, le Rhône est né du glacier : voilà d'abord son origine.

C'est cette grande vallée pierreuse, avec un versant privé de sa chair sous une peau peinte et repeinte, cuite et recuite par le soleil, où si souvent on s'est tenu, à l'ombre de l'un ou l'autre de ces pins qu'il y a, l'ombrelle des branches mal ouverte et un peu de travers sur le ciel bleu foncé ; et on l'a contemplé de là, dans le fond de cette vallée, quand il coulait encore blanc, le Rhône, comme sont les eaux du glacier qui sont des eaux comme du lait.

Sur ce fond plat était la route, sur ce fond plat était la véritable route, sur ce fond plat était la voie ferrée ; sur ce fond plat était aussi cette autre fausse route, la sienne : plus large, plus tortueuse, avec ses volontés, beaucoup plus large, avec ses fantaisies, prenant en travers de la plaine, puis faisant un contour, puis allant tout contre la montagne,

comme si elle cherchait l'ombre, puis de nouveau droit devant soi.

Les villages étaient posés à plat tout auprès de rochers pointus.

Des épines de roc perçaient partout cette croûte de sable.

Une ville vient, deux grandes épines de roc sont à côté; déjà elles portaient, déjà elles avaient chacune sa couronne de pierres bâties, l'une le château-fort du seigneur, l'autre la maison de Dieu.

Et voilà, dès ici, partout autour de moi les vignes; ils labourent dedans pour les irrigations, ils creusent des fossés où ils couchent les ceps afin de rajeunir la sève, travaillant avec peine contre la pente d'ardoises culbutées, et ces carrés de vigne également sont culbutés.

Ils tombent, ces carrés, les uns par-dessus les autres, penchant dans des sens différents, des petits hommes noirs dedans, avec une langue qu'on ne comprend pas, bien qu'elle soit la nôtre.

Quand les carillons me venaient, ces soirs et ces matins et ces midis de cloches, ces

dimanches tout du long, en cloches ; le pays entier pour des fêtes et des dimanches se mettant à parler en cloches, et elles aussi parlaient et parlent la langue d'oc, qui est la langue que parlent les hommes ; premier patois de langue d'oc, à ta source même, dès ta source, ô Rhône.

Pourquoi d'abord tu es ici, mais tu es ici pour beaucoup de choses.

J'écris d'abord le lieu de ta naissance, cherchant à le marquer aux yeux ; c'est ce pays pierreux et tout peint d'un côté, quand l'autre projette son ombre.

Églises, vieilles et neuves, petites et grandes, églises de pierre, la pierre partout, la vigne partout, ici déjà les étages de vignes, les vieilles vignes, les vieux plants : muscat, fendant, umagne, rèze, amigne, l'une sur l'autre par étages et marches du côté du nord (là le roc, là la nudité) ; dès le début de toi, s'affirme une nature, laquelle se retrouve dans les mots dits, les gestes faits, la couleur de la peau des femmes, leurs tresses tellement serrées qu'elles font penser à une grappe de raisins.

Premier cours, et droit devant toi.

Un peigne de cuivre est dedans. Elles ont les pieds tout petits.

Mains pour des gros ouvrages et durs, et des gros souliers à ces petits pieds et le caraco gris sans forme ; — baisse la tête, est-ce pour pouvoir mieux rire, est-ce parce que tu es honteuse ? — elle met la tête dans ses mains et puis tout à coup se détourne, puis se sauve en se moquant de vous, ô toi qui avais les cheveux comme une grappe de raisins noirs et, ces peignes de cuivre, tu te les fabriquais toi-même ; — les jours de messe, les dimanches à orguettes, les danses défendues dans les fenils de la montagne ; — souvenirs, premier cours du Rhône, et droit devant lui, tout d'abord ; puis tout à coup il tourne à angle droit entre deux rochers, là où saint Maurice, le 22 septembre 286, est mort pour sa foi avec les dix mille Martyrs de la Légion thébaine ; et dès ce temps une basilique a été là, qui y est encore, qu'on va voir, qu'on peut visiter ; toutes les très vieilles reliques, les bouteilles de vrai sang cachetées avec de la cire qui date du temps des Ro-

mains, ce chef d'argent avec une fenêtre pour laisser voir le crâne, qui fait penser à une tête de momie, — tellement tout est vieux ici, et pourtant tout est neuf, parce que pas encore dit.

D'où je suis à présent, je regarde tout le temps le Rhône.

Ici est le berceau ; je regarde bouger le berceau entre ses rives.

La savoyarde, la vaudoise.

Je regarde bouger le berceau entre les deux rives rejointes du bout qui donnent au berceau sa forme, et inégalement elles sont mises en vis-à-vis.

L'ouvrage n'est pas tellement égal qu'il ennuie, le bon ouvrier n'ennuie pas, le bon ouvrier ne fait pas trop égal, le bon ouvrier s'amuse à des différences.

La savoyarde, la vaudoise.

Tu ne peux pas te plaindre de l'ouvrier, ni te plaindre de son ouvrage, n'est-ce pas ? ô toi qui es là, et déjà tu remplis la couche que l'ouvrier t'a préparée, cette Savoie au

sud et ce Pays de Vaud au nord, maintenant que tu es couché pour un moment dans le repos, la Savoie à ta gauche, le Pays de Vaud à ta droite, celle-là poussant du pied le berceau qui penche vers nous, et nous du pied le repoussant, qui penche à nouveau de l'autre côté.

La Savoie à ta gauche, le Pays de Vaud à ta droite, tu as un temps à tes côtés quelque chose comme tes parrain et marraine, et soucieux de toi ils te bercent en mesure quand, en effet, par les beaux jours, on voit la surface du lac s'incliner toute dans un sens, puis s'incliner dans l'autre sens.

Pays doux et grands, pays bien de toi, et dignes de toi.

Là-bas, sous la montagne, ils ont la châtaine et les treilles ; on les voit qui jouent aux boules devant des petits cafés. Ils ont des pantalons de velours, ils ont des ceintures rouges, ils portent des bérêts de feutre. Ils ont des carrières de marbre noir qu'ils font sauter à la cheddite (alors vite ils vont se cacher, il n'y a plus rien, pendant un moment, il y a un temps où tout est désert, où tout

fait silence, c'est quand la mèche est en train de brûler) ; ils ont des bateaux de pêcheurs, ils ont des filets fins comme s'ils étaient faits avec des cheveux de femme, ils ont de grands filets moins fins ; ils ont leurs grandes barques à pierres, ils ont leurs belles grandes barques noires à pierres et l'œil qui est devant, une fois qu'elles sont chargées, se tourne tout à coup vers nous sous les voiles qui retentissent, puis se gonflent en s'entre-croisant ; — la Savoie là-bas, leurs treilles, leurs carrières, leurs forêts de châtaigniers, leurs villages à noms de Saints : Saint-Gingolph, Meillerie, Saint-Paul, Thonon, Nernier, Yvoire ; mais à présent faisons le tour, et c'est nos villages à nous, avec des noms de Saints aussi : Rolle, Saint-Prex, Morges, Saint-Sulpice, Cully (ma ville, et ici je me tiens, étant au centre pour mieux voir), Saint-Saphorin, Vevey, Clarens, Villeneuve.

Cette double rive par les bouts se joint, formant l'ovale du berceau, et c'est une seule rive.

Le parrain et la marraine aux deux bouts du berceau se tiennent par la main.

Ils se servent de la même langue pour les choses qu'ils ont à dire ; et moi de même, où je me tiens, je dis ces choses dans leur langue et presque avec l'accent qu'ils ont.

Langue d'oc, langue d'oc, tu restes fidèle à ce cours, et un chapelet de patois est le long de ce cours égrené, avec des grains de même bois, quoique de nuances un peu différentes, et ici est notre nuance.

Ici, où la côte se dresse d'un coup, dans les vignes au-dessus de moi ils sont occupés à cueillir ; ils pendent au-dessus de moi parmi les murs avec leurs hottes ; et je tâche à cueillir aussi.

Ils penchent sous le poids des hottes en pleine hauteur du ciel, le mont debout dedans, et eux pendus au mont et moi au-dessous d'eux ; et ici je me tiens dans ce Lavaux à moi, et près de ce Cully, ma ville, sous cette construction de pierre qu'est le mont, sous ces étages sculptés en murs, et je parle aussi cette langue pour des choses que je voudrais dire. Parlant ta langue, ô Rhône, pour chercher à te dire, disant les hommes, disant les choses, disant les pro-

ductions ; et voilà à présent les hommes forts de chez nous, avec leurs moustaches humides.

Ils montent leurs escaliers : « Salut, ça va-t-il? » « Ça ne va pas trop mal, et toi? » ils se parlent de mur à mur, d'en haut d'un mur au mur d'en bas, ils portent le fumier sur leur dos, ils portent la terre sur leur dos ; ils viennent, ils peignent avec un pinceau, et c'est tout leur pays qu'ils peignent, quand ils s'avancent entre les ceps avec le pulvérisateur : les feuilles et le bois, les échalas, les murs, eux-mêmes pour finir, faisant changer tout le pays et se faisant changer eux-mêmes.

Vignerons de chez nous, vigneron rive-rains du Rhône, qui est-ce qui vous envoie cette lumière à la figure, et il vous faut baisser les yeux? Qui est-ce qui vous envoie cette chaleur à la figure, et elle vous cuit la figure?

On a quand même de la chance : sans le lac, on ne serait rien, rien de rien. Où le Dézaley, où l'Epesses, où le Calamin? C'est à l'eau qu'on doit le vin.

C'est quand même à l'eau, voyez-vous, et

est-ce vrai ou non? qu'ils disent ; alors ils se tournent vers les Savoyards.

N'est-ce pas que c'est vrai pour vous aussi, les Savoyards, et c'est pourquoi on vous fait signe ; et eux : « Bien sûr, pour nous aussi. »

Alors c'est ça, on est du Rhône, on est amis. Est-ce que vous ne viendrez pas une fois chez nous? on vous recevra bien, on a tout ce qu'il faut pour ça.

Et chante cette langue encore, dans cette causerie qu'on fait par-dessus l'eau, chante la chère langue à nous, la langue des pays du Rhône, qui chantera encore quand le Savoyard sera venu, et on lui dira : « Asseyez-vous. »

C'est qu'on a creusé dans le mont.

Chez nous, ce qui se voit des maisons n'est pas tout, et le mont qu'on voit n'est pas tout ; il y a encore ce qui est sous les maisons, il y a ce qui est sous la terre : ces dix et douze grands tonneaux, dix et douze mètres de tour, dix et douze mille litres l'un.

On vient, on s'assied ; on ne s'assied pas

toujours, on reste quelquefois debout ; trois verres à l'un des tonneaux pour commencer, trois verres au suivant, et trois verres et trois verres encore, et lentement vidés parce qu'on ne boit pas pour boire.

On tient le petit verre, on élève le petit verre devant la flamme de la bougie, on regarde au travers ; c'est tout le pays qu'on voit, tout le pays qu'on boit ensuite, avec sa terre, son sucre, son odeur, sa sève, un goût comme quand on bat le briquet et comme quand on a soufré et un goût aussi de sulfate ; toutes les choses du pays et du sol, considérées, goûtées ensuite dans la substance de son vin.

Dans le verre se tient le ciel, se tient le climat, se tient le pays ; on se tait devant le pays quand on l'élève dans le verre.

La belle saison dure ici (sous terre) toute l'année ; ici on vient pour être au chaud ; pas seulement le corps, le cœur qui est au chaud, dans ces cavernes de dessous la terre, qu'on ouvre avec la grosse clef ; et à la voûte ronde, tachée de moisi blanc, une

grosse main noire va prendre le cigare, redescend avec le cigare.

Alors regarde, regarde tant que tu peux.

Un bateau à vapeur fait une grosse fumée, le canot à rames est au milieu d'une espèce de tache d'huile.

Au milieu d'une tache d'un gris luisant est le tout petit canot noir, les peupliers au bord de l'eau penchent par un effet de perspective.

Le lac monte devant vous comme la pente d'un pâturage, les alignements des murs basculent, cette barque à voile est en haut d'un toit, cet autre toit pend dans rien du tout.

Ici est notre Méditerranée à nous ; ici est une toute petite mer intérieure avant la grande.

D'en haut et du point de cet arc qui est le point de sa courbure la plus marquée, les lieues vous viennent contre dans les trois dimensions ; on peut dresser le mètre après l'avoir posé à plat, ce n'est pas la place qui manque.

L'immense ciel, qui se creuse au-dessus de vous, il se creuse aussi au-dessous de vous. Œil, trou percé, œil qui regarde et dans lequel on regarde, et on cherche dedans un regard en réponse au sien sans point en trouver dans sa profondeur.

Il semble qu'on voie l'autre côté de la terre, il semble qu'on aille à travers la terre jusqu'au ciel qui est à son opposé.

Je viens aujourd'hui sous la pluie, comme je suis venu sous le soleil ; ils ont changé toute couleur sous un ciel également tout changé, mais les mesures sont restées.

Par des chemins jetés en travers de la côte et qu'on suit, le cyprès vous est présenté. Les morts dorment sur le promontoire. Ils sont couchés en dedans de cet éperon de terrain sous des croix de marbre ou sous des colonnes, sous de l'herbe, des rosiers sauvages, et, une fois qu'on a poussé la grille, on les voit comme dans ces chambres où la place manque et les lits ont été poussés l'un contre l'autre, si étroitement qu'on a pu. Le seul petit espace plat qu'on a trouvé leur a été réservé de façon qu'ils dorment ce

nouveau sommeil honnêtement, couchés à plat dans le cercueil comme ils l'ont été dans leur lit. Les morts dorment ici sous les cyprès : c'est l'arbre. Dans l'angle d'une cour plus loin, ces feuilles à trois doigts cachent la figue noire, ou l'autre espèce qui est verte, ou encore la blanche. Il y a déjà ces murs passés à la chaux et ces autres murs faits de galets ronds ; les vraies maisons d'ici ont déjà le toit coupé à ras la façade comme sont les tiennes, Provence. Les maisons de pêcheurs au bord de l'eau et quelques-unes de vigneron sous des treilles, avec la peinture bleue du sulfate qui a rejailli, ont toutes les mêmes tuiles en terre jaune, qui sont comme des moitiés de tuyaux. Ce pays n'a point d'arbres, ce pays est en pierre ; rien que le pêcher de plein vent qui est un peu de brume rose, et puis un peu de brume grise. C'est ici un pays déjà d'architecture et seulement d'architecture, c'est-à-dire d'unité, non de diversité, un pays sans variété, un pays sans pluriel, imposant aux yeux son ensemble, et s'imposant aux yeux par son ensemble. Je vais comme je peux, et les

images viennent ; je laisse flotter au vent ces fils, sans penser encore à les nouer ; ici, quand l'automne est venu, c'est comme un grand rayon de miel. Voilà le soleil qui rebrille, et, posé tout contre l'eau bleue, seule la forme du rayon est affirmée, qui suinte mieux sa couleur dorée par cette présence de bleu couchée à plat dans sa proximité. On se laisse tomber à un chemin qui descend droit en bas et qui est comme un lit de torrent entre ses deux digues. Par place, il y a des marches pour qu'on puisse s'y raccrocher. Les cailloux qu'on heurte du pied dégringolent longtemps devant vous : il semble qu'ils vont d'un bond atteindre ce fond d'eau, parce que quelques pas plus loin la pente tout à coup se dérobe. Nudité, rien n'est là que la pente même et à nu, et, dessous, à nu, l'étendue. L'œil suit si loin qu'il veut le déroulement de ces rives et comment par endroit elles projettent brusquement tel promontoire pointu encore prolongé par un débarcadère, et puis tout là-bas le pays appuie la tête contre le coussin du Jura, mais c'est déjà un autre pays. Je

tâche à montrer, n'est-ce pas? un pays et puis un régime. Je tâche à montrer une nature, une manière d'être, une manière de parler, une manière de bâtir, une manière de se tenir, une manière de marcher. Et je montre le roc, la vigne, le cyprès, le figuier, le pêcher; je dis ces murs, je dis ces toits, je dis l'architecture, l'architecture des maisons, l'architecture du terrain; je dis langue d'oc, hommes de chez nous, Valaisans, Savoyards, Vaudois; et, cherchant à connaître enfin la cause de ces ressemblances, je vois l'eau, je trouve de l'eau, je trouve le Rhône et le lac; je vois les espaces du lac être pères de tout le reste, puis que ce lac est né d'ailleurs et que ce lac se porte ailleurs, que ce lac est un fleuve, que ce lac a un cours; — alors je me rassieds à ma parenté de famille et, réinvoquant ces lieux, de nouveau ces villages sont nommés un à un, cette Savoie d'en face et les montagnes de Savoie, notre Lavaux, notre Jura, notre La-Côte; tout ce cercle habité, cette circonférence d'hommes, ces petits toits partout mirés dans l'eau, ces villages entiers mirés, quand

ils pendent dans le néant comme à un fil les jours de brume, ces taches jaunes, ces taches brunes, ces taches rouges ; ceux d'autour du miroir nommés d'abord et désignés ; et puis ceux d'en aval (et alors viennent les grandes villes, viennent Genève, puis Lyon) ; puis de nouveau des villages et des bourgs comme ceux d'ici, par une étrange ressemblance et une étrange symétrie, ces rochers roux du Villeneuve de là-bas (non plus le nôtre) et leurs ruines, Orange, Avignon, Arles, les vignes de là-bas (toujours ce torrent de montagne, toujours le galop du taureau), et enfin, près de l'embouchure, cette Crau qui répète les déserts rocheux de la source, parce que le vieillard revient à son enfance et il faut que le cercle soit complètement refermé.

O Méditerranée d'alors, n'est-ce pas qu'il convient que tu ressembles au berceau même ?

Le berceau seulement plus petit, le tombeau plus grand.

Et même est-ce bien un tombeau ? Voilà déjà qu'incessamment et chaque jour un peu tu nous reviens, ô Rhône, parce que

chaque jour le soleil te dit : lève-toi, et t'attire à lui par une vapeur qu'il fait monter de la mer. Nous aussi, nous saluons une âme, et au-dessus de ce cours, en sens inverse, connaissons qu'il y a une autre espèce de cours. Et des sagesse l'ayant suivi en même temps que les vapeurs, des sagesse nous sont venues, des images nous sont venues, une religion nous est venue, en même temps que l'objet Rhône nous revient et il nous revient chaque jour, comme s'il s'agissait d'un corps, avec une circulation de sang, comme s'il s'agissait d'un royaume, un royaume non politique, mais où il y aurait tout de même un roi, c'est-à-dire un législateur, un enregistreur des mœurs et des coutumes, une autorité qui décide des actions, qui décide des paroles, qui décide des gestes.

O grande Méditerranée de là-bas, comme tu nous es étroitement jointe, quand même tes bateaux ne nous arrivent pas encore, mais il y a une autre navigation.

Voilà ici cette ébauche de toi, qui est faite parmi nos terres ; mais tu es du milieu des terres, Méditerranée, toi aussi.

Au milieu de nos terres toutes petites, tu existes déjà en tout petit ; que je refasse alors briller nos eaux, pour que tu brilles mieux toi-même.

J'ai connu ici tes orages, tes pâleurs, tes noircissements.

Souvent tes vagues m'ont empêché de dormir quand elles venaient, trois et puis trois, et, se tenant debout un instant, ensuite se laissaient tomber de tout leur poids ; ces nuits d'équinoxe où soufflaient des vents qui viennent d'Afrique ; alors les portes sont ébranlées, les fondations bougent sous terre, comme dans la gencive la racine de la dent.

Ces grands coups de pied sont donnés ; ils ont avancé le bélier, ils balancent le bélier d'arrière en avant contre les murailles, ils attaquent le mont lui-même, le mont lui-même bouge, le mont lui-même est ébranlé.

Nuits où les vagues sont venues, nuits d'étoiles aussi, nuits de calme complet (ô diversité de ces eaux !) et est-ce qu'en toi aussi on voit, mer de là-bas, et dans tes eaux salées, les étoiles de nos eaux douces, si grosses, si rondes, si blanches, plus grosses

et blanches que les vraies, quand une imperceptible ride les déforme et le quartier de lune monte et descend doucement comme le bouchon du pêcheur.

Nuits de vagues, nuits de calme, jours d'eau bleue, jours d'eau verte; jours de bise qu'elle est toute noire, toute noire et tachée de blanc à cause des moutons qu'il y a (comme on dit), c'est-à-dire ces crêtes défaites en écume; alors le rivage d'ici est silencieux, les vagues sont pour les Savoyards.

Toutes les humeurs dans ce cœur, toutes les douceurs, toutes les colères. Sauvage, sauvage, ou si caressant, ça dépend des jours et du temps, si bleu des fois, si éclatant, d'autres fois comme de l'ardoise; comme la fleur du trèfle, comme une joue de jeune fille, comme ces visages de vieillards cousus et recousus de rides, couleur de terre; — blanc, gris, couleur de terre, uni, taché, lisse, creusé, toutes les couleurs, toutes les allures; tous les silences aussi, toutes les espèces de silence et toutes les voix; quand il est comme l'amoureux qui chuchote des choses à l'oreille

de sa bonne amie, quand il est comme l'écolier qui épelle sa leçon, quand il danse en chantant sur un rythme toujours le même, quand il brise au contraire le rythme, quand il se met à être rauque, quand il se remplit de tonnerres.

Je le peins encore une fois, je dis : « Voyez, la forme de ses rives est d'un berceau ; sa forme intérieure est celle qu'il lui plaît d'avoir. »

Voilà que sa surface à présent se construit, parce qu'on la voit à distance et d'en haut ; voyez qu'il est à lui seul un paysage.

A lui seul il est un pays et à lui seul une contrée, bien qu'enchâssé dans une autre contrée.

Il est enchâssé dans l'orbite, mais il existe pour lui-même, ayant sa construction, ses pentes, ses coteaux, ses dépressions, son bombement.

Une barque qui vient encore, vous diriez qu'elle nous arrive par-dessus un grand monticule, ayant une côte à monter, puis une côte à descendre.

Grâce à ces dégradés, ces lumières, ces

ombres qu'on lui voit quand on se tient, par exemple, sur la route de la Corniche, où un petit café rose est suspendu dans le vide, et le cheval attaché par la bride au tronc d'un platane regarde vers en bas, puis hennit, parce qu'il a peur.

C'est ici que la bise (le mistral de plus loin), ayant longtemps attendu, couchée sur le bord du mont à plat ventre, se laisse tomber tout à coup ; et le faite des toits plie dans son milieu, comme l'échine de la bête quand le cavalier saute en selle.

Gare à ceux qui sont dans le golfe, s'ils ne connaissent pas les habitudes de l'endroit !

Là où un récif perce l'eau et où sévissent ces coups de bise qui ne sont annoncés par rien, des fois, se promenant dans des bateaux à voile, les ignorants ont été pris.

On réfléchit à toi de là-haut (encore) te considérant ; tu es apparemment dans un état de subordination à tes rives ; n'est-ce pas bien plutôt qu'elles te sont subordonnées ?

Tu es de partout dominé par elles et néanmoins tu les domines, dominé par elle ma-

tériellement, les dominant d'autre façon.

Parce que tu es le grand calorifère, le grand régulateur, le grand réflecteur (et rappelez-vous, quand on demande à la grappe du Dézaley : « Qui t'a dorée? » ce qu'elle dit, et ces coteaux, rappelez-vous, si on leur demandait : « Où est votre soleil?) »

Il y a ici deux soleils et le vrai est celui d'en bas.

Et les saisons qui ailleurs descendent du ciel, c'est ici du lac qu'elles montent.

L'hiver se réchauffe à ces eaux qui fument ; quand on y trempe la main, elles sont tièdes pour la main.

Les petites poules d'eau qui plongent.

Sur la voie du chemin de fer noire et blanche, le corbeau prétentieux suit le rail en équilibriste, — une mouette sur l'enrochement est immobile à côté du corbeau.

Elle semble écrire des choses sur l'eau avec son bec rouge, parce qu'elle bouge un petit peu la tête de gauche à droite, tandis que cent autres dans l'air tissent et détissent

sans fin comme les mailles d'un grand filet.

Des canards viennent. Les cygnes semblent des blocs de neige tombés à l'eau (parce qu'il a un peu neigé).

Sur la voie du chemin de fer, le noir est le noir du charbon, le blanc est le blanc de la neige ; une goutte tombe de temps en temps dans la gouttière...

Temps où il fait bon boire au chaud, temps où il fait bon être à la cave ; alors si on faisait la grande invitation.

Si on disait à tous ceux qui sont les nôtres de venir, même de loin, parce que le voyage en vaut la peine.

Aux Valaisans d'en amont, aux Savoyards d'en face, aux gens de Lausanne, aux gens de Genève.

Aux messieurs de Lyon même, et à ceux d'encore plus en aval, à ceux de tout là-bas, ceux d'Orange, ceux d'Avignon.

Si on allait inviter jusqu'à ceux de Marseille, parce qu'ils reconnaîtraient vite quand même dans nos verres, et déjà rien qu'à sa couleur, le vin de Cassis qu'ils boivent chez eux.

Et ils reconnaîtraient le coteau sûrement, ils reconnaîtraient sûrement la côte, ils reconnaîtraient cette eau sûrement, et ils reconnaîtraient les mots et leur allure, s'étant assis entre les grands tonneaux, à la table qu'il y a.

Quand la bougie dans son bougeoir de fer battu, une fois de plus, après avoir été éteinte, aurait été allumée (mais elle en a l'habitude), et de nouveau il y aurait les grandes ombres noires contre la voûte tachée de blanc.

Et il y aurait cette bonne tiédeur d'air, mais pas seulement cette tiédeur d'air, parce que les cœurs bientôt, eux aussi, seraient attiédís, et puis réchauffés.

Dans le vin, des choses sont dites, qui ne le sont pas à jeun.

Les natures se reconnaissent, parce qu'elles se laissent aller.

On va à la rencontre les uns des autres dans le vin : « Ah ! ça m'a fait plaisir de vous entendre ! »

On n'ose pas dans la vie ordinaire. On a un mur autour de ses pensées. Il faut le vin pour qu'on saute par-dessus le mur.

Et on a un mur encore plus haut autour du cœur, qui ne peut pas s'abandonner, à cause des pudeurs qu'il a et non pas seulement à cause de ce qu'il a de mauvais, mais bien plutôt à cause de ce qu'il a de bon ; alors il est seul et cet autre cœur est seul ; les cœurs sont côte à côte dans l'ignorance de ce qu'ils sont, sans conversation, sans échange, sans dons mutuels (de quoi ils peuvent pourtant seulement vivre), alors peu à peu ils meurent ; heureusement que le vin est là, heureusement que nos caves sont là ; — alors si on faisait la grande invitation, un jour qu'il fera mauvais temps, un jour qu'il fera du brouillard, quand la neige menace, quand on se souffle dans les doigts ; tous nos parents, venez, attention ! il y a trois marches.

Et alors trois verres de 19 pour commencer, trois de 17, trois de 14 : « Ah ! si c'est comme ça, je crois bien qu'on pourrait s'entendre. »

Et trois de 11, c'est le meilleur : « Comment dites-vous ? Mais moi aussi !... » encore trois verres de 11.

« Dites donc, vous n'avez pas faim? » si on mangeait un morceau? »

« Femme (j'ouvre la porte), femme, as-tu encore des noix fraîches? »

C'est quand la flamme de la bougie tremblote, éclairant mal, mais le cœur est éclairé.

N'est-ce pas l'important que le cœur soit éclairé, que le cœur soit réchauffé?

N'est-ce pas l'important que les cœurs communiquent et voient qu'ils vivent mieux, n'étant plus qu'un seul cœur?

Parce qu'à présent on a été chercher les vieilles bouteilles, et on s'assure d'abord prudemment dans le fond du verre qu'elles n'ont pas passé et qu'elles n'ont pas pris le goût de bouchon; mais : « Rien du tout... C'est que c'est du bon, du tout bon... »

On trinquera pour l'amitié.

Nous aussi on est des bons, des tout bons. Pas vieillis, pas piqués. On trinquera pour l'amitié.

L'affaire est de se réchauffer, l'affaire est de se déboucher, l'affaire est de se retrouver.

Pas vieillis, pas piqués, décantés seulement et parfaitement dépouillés; le meilleur seu-

lement qui reste ; et alors : « Santé ! »
« Santé ! »

Quand on trinquera à la ronde (quand est-ce que ce sera ?) avec ceux de notre parenté, enfin connus de nous et enfin nous connaissant ; et on boira à leur santé et à la santé du pays commun, on boira au lac et au Rhône, aux enfants du lac, aux enfants du Rhône...

(Si on faisait quand même, un jour, la grande invitation...)

Avec leur Pieta, avec leur Saint-Trophime, comment ils ont couché le corps du Christ, percé de trous ; comment ils ont sculpté dans la pierre, peint sur le bois, écrit sur le papier ; au nom de cette parenté encore, au nom de toute parenté.

Celle de parler, celle de peindre, celle d'écrire ; celle de bâtir, planter, se vêtir, prier Dieu, faire des lois, avoir des habitudes ; celle des plaisirs, celle des amusements : les musiques, les instruments de musique, les danses, les espèces de danse, comment on se

réunit pour danser, comment on fait la cour aux filles, les coutumes de chaque jour et les coutumes du dimanche, les habitudes de la table, les habitudes de l'auberge, les habitudes du travail à la maison et dans les champs, vendre, acheter, aimer, mourir ; non seulement ce qu'on écrit sur le papier et dans la pierre, mais encore et surtout ce qu'on écrit d'abord avec des gestes dans l'espace, avec le mouvement de tout son corps dans l'air.

Et aussitôt cette écriture est défaite ; l'air glisse autour de vous et déjà il ne vous connaît plus ; le bras cesse de se mouvoir, l'espace a cédé à de nouvelles venues, les mots jetés ont fait leur bruit, puis se sont tus dans leur bruit ; — seulement d'autres autour de vous se sont déjà remis à écrire de façon pareille, la phrase interrompue est immédiatement reprise, le geste fait est refait, le mouvement est recommencé : alors durent quand même par continuité intérieure ces ressemblances de dehors.

O livre des parentés de sang, grand livre de la chair vivante, il faut te lire jusqu'au bout.

Je me suis laissé descendre à ce fleuve, de même qu'on raconte que dans les anciens temps la dépouille des morts lui était confiée ; moi aussi, confié à son cours, porté par lui de phrase en phrase jusqu'à ce que la dernière fût venue, par quoi le livre prend seulement son sens, et seulement on touche à la totalité.

Celle où chante la langue d'oc, celle des vignes en étages ; celle du roc perçant partout, la région des eaux rapides, ces régions du sud où les fleuves sont des torrents et se souviennent de la montagne jusqu'au terme de leur cours.

Langue d'oc des maisons, langue d'oc des cultures, langue d'oc des habillements ; langue d'oc à muettes non muettes en oïl, langue d'oc de ce ciel et de la couleur de ces eaux ; langue d'oc du parler des monts, de la forme des rocs, des murs accrochés à la pente, de quand les hommes mettent de la terre entre ces murs, montant ensemble, de quand ils sulfatent, de quand ils ésherbent.

Et puis, sans le savoir, ayant accumulé lentement en eux cette substance, ayant

recueilli goutte à goutte longuement au fond d'eux ce suc, ils ont eu besoin d'y faire goûter.

Un jour, ils se sont exprimés ; ils ont assemblé des pierres, ils ont taillé dedans. Ils ont confectionné des panneaux de bois, ils ont peint dessus. Ils ont sculpté le bois. Ils ont pris la plume.

Ils ont fait prier leurs personnages dans la pierre comme eux-mêmes priaient, ils les ont fait pleurer et se réjouir, comme eux-mêmes pleuraient et se réjouissaient.

Il faut que l'édifice ait son couronnement, et tout en haut se tient l'expression désintéressée, ce qui n'a d'autre utilité que de faire sentir, faire connaître, faire aimer.

Ce qui ne sert à rien quand il s'agit de nourrir le corps, ou de le tenir au chaud ; à rien quand il s'agit de devenir plus riche, à rien quant aux commodités, quant aux aises, quant au bien-être : les mots pour la beauté du mot, l'image pour la beauté de l'image, c'est-à-dire pour la beauté qu'on tire de l'image ; le Fils de Dieu mis devant nous en figure à seule fin qu'il soit plus vénéré.

Pour le prosternement des hommes, pour l'attendrissement des femmes, le signe de croix du simple passant ; pour l'affirmation enfin de nous aux autres, l'affirmation d'une croyance, la proclamation d'une foi.

La proclamation de nous au total et de qui nous sommes, la proclamation d'une parenté.

Par le moyen de Ceux qui sont représentés, la représentation de nous, parmi ceux qui ne sont pas nous, en ce sens que nous sommes une région dans le monde, et une partie de ce monde, étant quelques-uns qui se tiennent ensemble grâce à une façon pareille d'aimer.

Une façon pareille de mettre certaines choses avant, certaines autres choses après : ainsi une construction et une hiérarchie de choses s'est faite ici en nous, et préalablement aux constructions visibles, comme nos églises, nos châteaux, nos tours, la maison du bourgeois, la ferme du paysan.

Et alors, moi aussi, tâcherai de coucher ce Corps percé de trous, parce que c'est un besoin, et même c'est le grand besoin.

Je ferai joindre les mains à mes Saints dans leurs niches, parce que c'est un besoin et même c'est le grand besoin.

Je louerai ce qui est à louer avec des mots assemblés avec soin dans mon cœur, puis jetés sur le papier tout fumants encore de ce cœur, — avec le plus de soin, le plus d'amour possible ; moi aussi, comme le peintre, de mon mieux, avec telles couleurs de mots et tels contours de phrases, figurerai l'objet de ma vénération.

Avec des mots sur du papier, avec des couleurs sur de la toile, j'entends partout, j'entends de toutes les façons ; et les pentes des montagnes ainsi se couvriront à nouveau de choses exprimées comme pour une seconde expression, les églises se peupleront de personnages parlant à nouveau pour elles, des livres seront lus, des musiques jouées ; et toutes ces choses ensemble, milliers de choses peintes, bâties, sculptées, écrites, diront au cœur du monde qui je suis et nous sommes, qui sont tous ces hommes assemblés, — et que ce n'est pas par hasard qu'ils sont assemblés, mais qu'ayant d'abord été réunis par

des occasions de nature, une expression commune les a ensuite réunis à nouveau, et si étroitement qu'ils ne sont plus qu'une seule personne.

Et par-dessous, quand même, quoi qu'il advienne, la vieille vie continuera.

Le soleil de Dieu luira sur nous et la terre de Dieu sous le soleil est cultivée.

Avec les mêmes végétaux. Avec les mêmes espèces de cultures disposées de façon que chacune soit où elle doit, selon les convenances du climat et du lieu. Avec les mêmes sortes de blé, là où il vient bien, avec les mêmes plants de vigne, là où la vigne est à sa place. Avec les mêmes cultivateurs reprenant chaque année le cercle des saisons, parce qu'il y a des saisons pour eux, et ils sont des hommes de calendrier, penchés sous les Solstices, respectueux des signes du Zodiaque imprimés en rouge, quand paraît le Bélier, puis c'est le Taureau.

Eux qui se continuent et ne changent pas, parmi ce qui change, à cause qu'il y a tou-

jours pour eux dans le ciel comme sur la terre les mêmes nécessités.

Ceux que j'aime, ceux de chez nous, ceux de la vigne revenus, ceux des coteaux où croît la vigne, et le premier printemps leur dit : « Plante les échalas », l'été leur dit : « Effeuille », puis leur dit : « Sulfate », l'automne : « Récolte et pressure » ; l'hiver : « Maintenant va refaire tes murs. »

Et toute saison leur dit : « Travaille ! » Et, comme les saisons reviennent régulièrement, ainsi ils travaillent régulièrement, n'ayant qu'à leur obéir.

Ce lac peut-être ne sera bientôt plus pour d'autres qu'une espèce de grand réservoir de forces dont le cubage aura été jaugé : empêchera-t-on pourtant qu'il ne projette vers où il faut la lumière qu'il faut et la chaleur qu'il faut ?

Ils élèveront son niveau, s'ils veulent, ils feront monter son niveau jusqu'aux troncs des vieux saules creux, que les enfants remplissent de cailloux : entameront-ils en rien sa couleur ?

Feront-ils que le vent ne se lève pas, que

les vagues ne viennent pas, que le vieux vigneron n'allume pas sa pipe de terre, du temps qu'il monte aux escaliers et s'arrête un petit moment pour souffler entre ses murs?

Là où sont seulement quelques éléments toujours pareils, les combinaisons d'en bas sont simples.

Et alors plus haut combinez, combinez tant que vous voudrez ; dessous demeure cette base de fidélité aux choses premières qui autorise par ailleurs tous les risques de la recherche.

Ce qui change, ce qui ne change pas, fusion et union et entr'aide, toutes les espèces d'utilité pour toutes les espèces de beauté ; rien n'est beau qui ne soit habité d'abord par la vie, et la vie librement circule se créant sans cesse de nouveaux séjours et lieux de séjour.

Et quand même autour du berceau les deux anciens personnages se tiendront.

L'enfant qu'on aime vraiment, on l'aime pour ce qu'il est, non pour ce qu'on voudrait qu'il soit.

Quoi qu'il arrive, l'amour demeure, cette base d'amour demeure.

L'homme continuera d'aller à la femme ; la fille rit tournée vers le garçon.

Ils vont changer autour de nous jusqu'aux notions d'espace et aux notions de temps : qu'importe si vit ce cœur qui fait de tout sa nourriture ?

Voilà leurs fils et leurs tuyaux, leurs transformateurs, leurs barrages ; une énorme conduite de fonte est maintenant fixée au flanc de la montagne à l'intention de quoi ils ont fait sauter le rocher : — écoute quand même sous les pins trembloter la petite musique des orguettes.

Parce que c'est dimanche, alors ils sont montés. La fille se tient contre le garçon et le garçon joue des orguettes.

Six ou sept filles et autant de garçons, et ils tournent ensemble, comme avant, se tenant serrés, tandis que brille ce soleil jaune sur où c'est vert, et où c'est gris et où c'est rose.

Ces troncs de pins, le sol, de l'herbe, et il y a entre les branches ces morceaux de ciel comme des drapeaux.

Elle regarde quelquefois par-dessus son épaule et rit ; puis, sérieuse de nouveau, s'applique seulement à bien régler sous sa jupe à gros plis le balancement de ses jambes.

Puis elle penche un peu de côté, ploie dans le milieu de son corps, se laisse aller, devient un poids ; alors il faut qu'on la soutienne, mais il est doux de la soutenir.

Celle qui a les cheveux comme une grappe de raisins noirs et un peigne de cuivre est enfoncé dedans.

Quand s'élève cette petite musique qui vient en tremblotant vers vous d'entre les pins, là-bas dans ce pays pierreux, où commence à luire le fleuve, et on le voit fuir vers l'ouest.

Et plus loin vers l'ouest, au-dessus des montagnes, une lumière est dans le ciel ; — alors tournez-vous vers le sud et devinez plus loin encore, au bas de cette autre vallée, par delà tant de lieues (mais l'esprit les contient sans peine) la lumière définitive qui règne sur la grande mer...

Elle a penché encore plus, donnant l'exemple, encore plus, et toujours plus,

mais je saurai bien l'empêcher de tomber.

Je la serrerai dans mes bras ; je la coucherai à côté de moi, je lui tiendrai la main, elle se laissera faire.

Ils jouent encore leur petite musique ; on entend l'explosion d'un coup de mine ; toute chose premièrement est amour.

Rien ne naît que d'amour, et rien ne se fait que d'amour ; seulement il faut tâcher de connaître tous les étages de l'amour.

C.-F. RAMUZ.

LE DÉSIR ET LA JOIE

Emporté par un mouvement qui m'a d'abord surpris moi-même, je voudrais adresser ces lignes beaucoup moins aux amateurs de littérature qu'aux hommes désireux de vivre. Ils sont nombreux, si j'en crois les aspirations que j'admire chez une foule de jeunes êtres ; et pour moi, qui ai leur âge, il est très doux de songer que leurs yeux, pesant des troubles que j'ai éprouvés, pourront voir à leur tour briller le salut, comme une voile blanche sur la mer. Qu'on sache, si l'on veut se faire une image assez vraie des choses d'aujourd'hui, ces angoisses, ces découvertes heureuses, ce bonheur.

Tu ne demandes qu'à vivre, mon frère, mais tu ne sais comment, plongé que tu es dans ces expériences enfantines qui

nous cachent la vie ; tu es exigeant, affamé, prêt à lancer comme une flèche luisante ton désir sur tout ce que tu pourras croire neuf et frais ; mais, dès que tu soupèses tes richesses humaines, tu fais une moue de mépris ou de désespoir : tu vois les mots se vider comme des coquilles de noix, les couleurs pendre comme des drapeaux fanés et les philtres les plus doux s'évaporer avant que tes lèvres les atteignent.

Ici je m'arrête et ne puis m'empêcher de ressentir, je te l'avoue, un lâche tremblement : car à la fin de mon enfance, semblable à toi, malade de cette ironie qu'entraîne un cœur insatisfait, je croyais me guérir en me torturant ; comme mes désirs ne me menaient pas sur-le-champ à la joie, je les couvrais en moi-même de ridicule, et je me précipitais dans l'impuissance, par scrupule et par bonne volonté.

Vais-je oser maintenant te dire que je crois avoir trouvé la certitude aux rayons de laquelle nous pouvons nous épanouir

et nous sauver ; voilà qui passe les bornes. Eh bien, passons les bornes ; les êtres généreux ne vivent qu'au delà des bornes ; et les hommes d'aujourd'hui entendent des choses si extraordinaires dans l'absurdité qu'ils peuvent bien pour une fois en entendre dans la grandeur.

Ivre mort de nuances, de sophismes et de modes, tu désires dans ton cœur le permanent plutôt que l'original ; te voici disposé pour être la proie de la puissante lame de fond qui projette dans l'absolu. Tu as vu dans ton cœur, tu as vu sur la terre la vie s'éparpiller en gouttes légères au creux de tes mains impatientes, tu as senti le vertige te troubler, et tu ne t'es plus aperçu, étonné par cet émiettement tournoyant de tes univers, que dans l'ombre le monde gardait une charpente. Si tu délivres tes yeux de ton mortel bandeau, tu vas voir à quel point la foi catholique, ce jour d'automne de la dix-neuf cent vingt-cinquième année, est faite pour toi qui te ronges le cœur sous un ciel européen, autant qu'elle était faite

pour les éclairés du premier jour, et qu'elle demeurera faite pour nos neveux, quand les siècles auront étouffé notre voix et dévoré notre souvenir.

Ayant découvert cet accord et goûté cette joie, ne t'étonne pas que nous sortions de notre chambre pour causer avec toi de ces choses heureuses ; les joies de cette nature ne se savourent pas jalousement dans l'ombre ; c'est s'enrichir que de les partager et c'est à notre libéralité que tu mesureras notre certitude. Et partout où vous manifestez votre présence, Seigneur, c'est une âme, puis d'autres, puis toutes les âmes qui viennent se fondre dans la lumière et se noyer dans la vie. Et lorsque nous avons senti que nous pouvons nous-mêmes, si impurs, si petits que nous soyons sans Vous, devenir une de ces torches que vous agitez dans les ténèbres, afin que le vol des âmes incertaines y vienne s'embraser, notre vie est vécue, nous rompons nos liens de chair et de mort, avec un immense amour pour ceux qu'ils

gênent encore, avec d'immenses forces pour les délivrer ; car les mêmes cordes étaient entrées dans nos membres, et nous savons la manière dont on dénoue et dont on tranche.

Si ton regard a consenti une seule fois à se diriger vers ces lumières glorieuses, tu ne respireras plus en paix avant de t'y être baigné tout entier ; tu n'auras pas la paix, pas plus que nous ne l'avons eue avant de nous sentir embrasés par l'étreinte du Dieu vivant ; ces paroles mêmes que je dois prononcer sont autant de flèches qui s'enfonceront dans ton cœur ; tu auras beau les enlever et affirmer que tu ne saignes pas, il en reste au moins une à la base de laquelle le sang perle et par cette blessure la souffrance salutaire fera son invasion. Mais ne crains rien, car Jésus, qui meurt d'envie que tu le lui demandes, au premier cri remplacera ta vie par son éternité.

Te rappellerai-je ton horreur de te mutiler ; te rappellerai-je à quel point aussi, à l'approche des grands boulever-

sements qui se lèvent sur le monde, tu te sens affamé du stable et du solide ? Descends en toi-même. Vois les états osciller sans que tu saches dans ton cœur de quel côté précipiter leur chute ; vois prêcher le nouvel empire fraternel sous le signe du feu et du sang ; vois aussi se tresser les égoïsmes en une pesante couronne qui voile le beau front des nations et néanmoins observe dans tous ces tristes camps où l'on ne voudrait pas être le sourire touchant de la bonne volonté, c'est alors que tu te retourneras avec ivresse vers les seuls sillons qui peuvent recevoir une semence éternelle.

Voilà les premiers échos d'une vérité que deux, que trois bouches jeunes et inattendues osent proposer à leur siècle ; puissent-ils résonner toujours dans les oreilles qui les auront une fois perçus.

ROBERT HONNERT.

LA JEUNE FILLE QUI DORT

**Rendez-vous derrière l'arbre à songes.
(Encore faut-il savoir auquel aller)
Souvent on embrouille les anges,
Victimes du mancenillier.**

**Nous qui savons ce que ce geste attire :
Quitter le bal et les buveurs de vin,
A bonne distance des tirs,
Nous ne dormirons pas en vain.**

**Dormons sous un prétexte quelconque,
Par exemple : voler en rêve
Et mettons-nous en forme de quinconce
Pour surprendre les rendez-vous.**

C'est le sommeil qui fait ta poésie,
Jeune fille avec trois bras paresseux.
Déjà le rêve à grand spectacle t'a saisie
Et plus rien d'autre ne t'intéresse.

JEAN COCTEAU.

PÈLERINAGES, NAGE!

Le 37, le 38, le 39, linea della 4 Basilice!
ou bien prendre d'abord le 40 jusqu'à Saint-Jean de Latran ou jusqu'à Santa-Maria Maggiore!

Il peut arriver que vous vous trompiez de direction, car vous ne parlez pas l'italien! Dans ce cas reprenez le 37, ou le 38, ou le 39 dans le sens inverse et convenable. Reprenez même le 40! Mon Dieu, ces tracas sont un mérite de plus, n'est-ce pas, cher monsieur Henri Clet? La chaleur est un mérite, un grand mérite, et la transpiration. Pensez au calvaire, au chemin du Golgotha et ne vous plaignez pas tant. Est-ce que c'est un mérite aussi la froideur (je me place au point de vue esthétique) de ces églises grandes comme le Champ de Mars de Rostrenen, patrie de M. Henri Clet?

Des colonnes? non
des canons

des dalles où l'on voudrait valser

valser sur patins à roulettes
et du bronze qui fait songer
à la Gare du quai d'Orsay
C'est à ces galeries Lafayette
c'est donc là qu'aboutissaient
tant de trains ! tant de tramways
et ce besoin du Jubilé

Pourtant ! pourtant ayant trouvé entre l'ambo (chaire byzantine) et la table de Communion un prie-Dieu échappé au zèle des sacristains, M. Henri Clet s'essaie à la méditation :

« Mon Dieu ! dit-il, je viens du noir : ma
« chair y retourne : je suis sur un gué : il y
« avait là une lumière ! vous m'avez mis
« dans cette lumière en me disant de me
« préparer à mieux. Vous pouvez m'en retirer
« tout de suite : je suis donc en votre pou-
« voir. Je ne suis que cette pauvre petite
« chose vivante en votre pouvoir. Je n'ai
« rien d'autre à dire de moi-même, car je
« n'ai d'autres moyens de durer que ceux
« que vous m'avez donnés. Mais j'ai ceux-là
« et, comme vous me les avez donnés, je
« vous dois à vous seul une affection d'except-
« tion. Vous m'avez fait ce petit homme.
« Vous auriez pu me donner une autre vie,

« vous m'avez fait cadeau de la vôtre : cette
« vie qui me permet de ne pas retourner
« au noir, au contraire ! d'aller à mieux.

« Eh bien, moi, je tourne le dos à ces dons,
« à cette promesse, à ces remerciements : ce que
« je rencontre sur ce gué me plaît plus que vous
« qui en êtes le créateur. Au lieu de me lier
« avec le propriétaire, je m'amuse avec ses
« ennemis qui sont là : au lieu de me conduire
« décemment dans Sa Propriété, je me conduis
« comme un homme ivre : au point que
« j'excite la risée de nos ennemis les démons :
« les démons sont enchantés. »

*I am a Christian
Thats' my glory*

chante un troupeau d'Anglais luisants, reluisants ; le troupeau est un défilé, le défilé est un bataillon, le bataillon est une armée. M. Henri Clet n'a jamais vu d'Anglais de cette espèce, des Anglais arrachés à leurs champs, à leurs boutiques, à leurs cuisines. M. Henri Clet les regarde au lieu de contempler Dieu en lui-même, il est de très mauvaise humeur ; il reprend *le 37, le 38, le 39, linea della 4 Basilice ou le 40*, se trompe encore de direction, appelle une voiture, regrette de l'avoir appelée, ne le regrette plus, essaie de trouver la paix intérieure, ne

la trouve pas, ouvre Bædeker, le ferme, le voici dans la deuxième Basilique où il doit prier. Quatre Basiliques ! pour mériter le pardon de ses fautes, il faut visiter quatre Basiliques, dont l'une est à Hue, l'autre à Dia ! Jamais M. Henri Clet n'y parviendra. Quatre Basiliques par jour ! Celle-ci est vraiment barricadée à l'intérieur comme un champ de courses, pleine de gens affairés : les tapissiers ! les assemblées de touristes autour d'un cicerone ! les dames qui cherchent un confesseur ! les statues ! les tableaux ! les pensionnats ! et d'autres troupes non point d'Anglais mais de Tchéco-Slovaks, des paysans à paniers, des prêtres à sacoches, et M. Henri Clet repêche sa méditation.

« Si Dieu ne nous a pas créés, comment
« expliquer la marge du libre arbitre ? Si
« Dieu nous a créés, il s'intéresse à sa création. S'il s'intéresse à sa création, il la mène
« vers un but digne d'elle ou de Lui. Or, quel
« but peut être aussi important et digne de
« Lui et de nous que la Survie ! La Survie
« est notre but. Pourquoi regarder ailleurs ?
« Toute démarche contre elle est ennemie
« des projets de Dieu. Remplissons le but
« de notre être. Je vis au milieu des détritiques,
« des fleurs salies d'après le bal. Vais-je
« donc m'intéresser à des bouts de cigares

« quand j'ai Dieu ! D'ailleurs le monde visible
« est... »

Là-dessus la Basilique se vide : on ferme !
on ferme ! et M. Henri Clet n'augure pas
très bien des résultats de son Jubilé.



M. Henri Clet était né à Rostrenen (Finistère). Son oncle Alfred, ennemi du génie musical, ne lui avait pas dissimulé qu'il ne tenait pas à voir du haut du ciel la statue de son neveu sur la place de Rostrenen :

— Nous n'aimons pas ce qui dépasse !
avait-il dit. Pourtant un jour :

— Je t'ai fait cadeau d'un saxophone !
est-ce que ça ne suffit pas pour le génie musical !

— J'ai besoin de me faire une métaphysique par les voyages, avait répondu Henri Clet.

— Eh bien ! ta tante et ta cousine vont faire une tournée de pèlerinages : Lourdes, Lisieux, La Salette, Paray-le-Monial, la Baume et les Quatre Basiliques de Rome. Tu les suivras.

Henri Clet ne suivit pas ces dames, il les précéda. C'est ce qui explique sa présence

à la canonisation de saint... sous le dôme de Saint-Pierre.

Il est évident que le jeune Henri Clet a des dons littéraires plus que des dons musicaux : ce qui l'a frappé lors de la canonisation de saint... à Saint-Pierre, c'est moins la perfection du chant grégorien ou le son des trompettes d'argent que ce qu'il a pu apercevoir de la procession : le reflet des cierges sur l'or et la soie des costumes, un moine à couronne royale, un autre en mauve avec une calotte rose et sa figure mongole. Les dons littéraires se reconnaissent à la méchanceté. M. Henri Clet a remarqué la foule, la mauvaise tenue de la foule, les saucissons et les chocolats de la foule et cette bouteille brisée sur l'onix des dalles de Saint-Pierre, une foule de feu d'artifice, une foule de courses de taureaux : « Mon enfant ! mon enfant ! criait en italien une femme italienne, on me sépare de mon enfant ! » La foule s'écarte : la femme italienne saute par-dessus les bancs de bois... et ne s'occupe pas de l'enfant : elle guignait seulement une bonne place. Foule de corridas ! Le pape apparaît sur la sedia au bruit des trompettes d'argent : on dirait qu'il vole sur les têtes : il est pâle dans sa robe blanche ; sa main pâle bénit, l'autre main essuie son auguste

visage. Le pape, c'est Dieu sur la terre ! M. Henri Clet pense à l'entrée de Jésus, Notre Seigneur, à Jérusalem. Le pape dégage les grâces comme le tombeau de saint François à Assise. Le pape est un foyer de céleste électricité et les mots d'amour, les cris d'amour sortent de vingt mille faces. Le pape est adorable ! il est plus que beau ; il est adorable. Pape ! trente mille Européens, dix mille Américains vous aiment. M. Henri Clet oublie qu'il a des dons littéraires ou musicaux, il aime le pape : il oublie qu'on lui marche sur le pied, qu'on lui enfonce un coude dans les côtes, qu'on l'étouffe, que la houle, la foule le porte, le noie, il aime le pape. Il n'a pas vu la procession, il n'a pu suivre la messe, il n'a pas prié, il aime le pape : « Ce qu'il est jeune ! ce qu'il est gentil ! » dit-il à un évêque dans un tramway et l'évêque lui répond : « L'ennui aura vite raison de tout cela ! » Alors M. Henri Clet à cause de ses dons littéraires se représente la vie du pape qui mange tout seul comme un enfant puni, la vie d'audiences du pape qui toute la journée reçoit des prêtres mécontents et solliciteurs, des missionnaires qui lui font lire des statistiques, des supérieurs de monastères qui l'entretiennent de l'état de leurs ordres, des statuts de leurs ordres. M. Henri

Clet, étant seulement un génie musical ou littéraire, manque de connaissances techniques pour imaginer la vie du Saint-Père, mais il ne voudrait pas être pape. Seulement, comme il aime le Saint-Père, il le plaint. Après tout, cet acte d'amour et de pitié est une belle prière.

Maintenant ! si vous ne voulez pas croire aux dons littéraires de M. Henri Clet, c'est-à-dire à sa méchanceté plus ou moins tendre, je vais essayer de vous en convaincre en publiant ce morceau posthume. Posthume ! car le pauvre Henri Clet est mort. « Nous apprenons au moment de mettre sous presse la mort de M. Henri Eugène Clet, décédé dans sa vingt-huitième année, alors qu'il donnait les plus belles espérances. De la part de M. et Mme Jules Clet, ses oncle et tante, de Mme Edmée Lin, de Mlle Mireille Lin, de M. et de Mme Arthur Lin, etc., etc... Priez pour Lui. » Voici le morceau posthume, qui s'intitule ambitieusement : *Poème en Prose*.

TORTICOLITALIE

« Tu veux faire une promenade en voiture
« dans de la vraie campagne ? »

« Tu veux t'asseoir à la terrasse du Borgo
« pour prendre un gelati ! »

« Tu veux te faire photographe devant le
« Coleone en costume de touriste ? »

« Tu veux que je t'achète un service de table
« complet en terre de Sienne ? »

« Tu veux monter encore au Duomo pour
« crier « Bella vista ! bella vista ! » afin de
« faire plaisir au cicerone ? »

« Tu veux serrer l'univers entier sur la
« poitrine pour lui embrasser le cou ? »

« Je ne veux rien ! oh ! rien ! seulement des
« fresques au plafond, des fresques fraîche-
« ment décorées, entièrement remises à neuf
« et bien repeintes. »

Il y a une quantité de ces petits morceaux dans les papiers posthumes de M. Henri Clet. Il y a aussi des notes évidemment prises en chemin de fer.

« — Je mange, madame, tous les jours à midi une soupe, une soupe aux haricots rouges.

« — C'est bien joli, les haricots rouges ! Monsieur, nous, nous n'avons encore que de rares choux-fleurs et des pommes de terre. »

Allez donc prier et méditer quand vous avez des voisins aussi intéressants.

« — Récite les stations entre Pise et Sienne, dit une petite fille.

« — Oh ! que tu es bête, Marianina, dit le petit garçon.

« — Bête mais non point sotté, Domenico.

« — Mi do ré mi, mi sol fa mi... et après? compte sur tes doigts.

« — Fa, fa mi ré mi do. Non ! je veux de la lumière ! pas de store.

« — C'est bien simple ! dit une dame, je n'ai dépensé que quinze cents francs en un mois ! il n'y a qu'à ne pas prendre de voitures ! on descend à Santa-Marta, vingt francs par jour ! quand on a la « tessera », on rentre dans les musées gratis. Et voilà.

« — Pour un rendez-vous, monsieur ! Je suis surveillé, je suis traqué. Sa famille à elle me surveille, ma famille à moi la surveille. On ne veut pas que nous nous mariions : un avocat, n'est-ce pas, qu'est-ce que ça gagne ? et elle, elle a trois enfants. Alors je lui ai donné rendez-vous à Assise. Comme c'est une ville de sainteté, on ne pensera jamais... Écoutez, monsieur, vous n'avez pas l'air méchant... elle sera sur le quai. Jurez-moi de ne pas regarder de son côté. »

Assise ! M. Henri Clet ne regarde pas du côté de la dame. Deux anges en casquettes vernies se précipitent sur ses valises et, comme il résiste, elles servent de chaînes pour le tirer dans une auto très confortable qui part avec la vitesse de quarante chevaux. Les deux anges sur les marchepieds comme

d'un tableau rient au soleil de dépasser les autobus des hôtels concurrents. On s'arrête dans un jardinet, devant la grille blanche d'un jardinet. Il y a là un monsieur à chaîne d'or et à pantoufles et M. Henri Clet s'informe du prix de la chambre, des repas. « C'est vingt-cinq francs, je crois ! demandez à quelqu'un, je ne suis pas le patron ! » Les anges à casquettes vernies se poursuivent comme des hirondelles dans l'escalier blanc ; M. Henri Clet a peur pour les valises avec lesquelles ils jonglent. Il aperçoit dans un autobus une tête de femme qui l'examine, et la tête de l'amoureux, soupçonneux, inquiet, traqué, malheureux, malheureux, malheureux. Henri Clet est dans une chambre blanche, sur un balcon blanc, il est accroché aux flancs d'une immense vallée inondée de lumière et de verdure. Il pense à Dieu, à saint François d'Assise, le voilà dans l'église Saint-François. Il n'y a pas de visiteurs, il n'y a pas de troupeaux dévots ; il y a des Giotto sur les voûtes et, comme les voûtes sont obscures, M. Henri Clet a beaucoup de mal à les admirer : il y donne son attention. Tout de même, Henri Clet, est-ce pour voir Giotto que vous êtes ici ou pour prier le Seigneur et le grand saint François ? Alors M. Henri Clet s'agenouille, il s'agenouille

devant un Cimabue. Hélas ! mon Dieu, les artistes iront difficilement au Paradis. Qu'y a-t-il de plus distrayant au monde qu'un Cimabue ?

— Pardon ! monsieur ! savez-vous si nous trouverons quelqu'un pour nous confesser ?

M. Henri Clet quitte la place. Assise est un vaste couvent à mi-côte d'une montagne. Les rues sont des murs percés de fenêtres sous les toits qui sont plats : il y a sur une place dallée un beau temple romain. Il n'y a pas de boutiques, pas de cafés, pas d'étrangers. Quel bonheur ! M. Henri Clet va trouver Dieu en lui-même et dans ces rues parcourues jadis par saint François. Tout à coup éclate une musique infernale, un chœur d'accents anglais.

I love my Chili Bom Bom

M. Henri Clet ne sera bien que dans un cloître, un vrai cloître. Oui ! il est recommandé au révérendissime Père Abbé del Monte-Cassino ; il partira ; il retournera à Rome, puis à Monte-Cassino ; il prendra une voiture à la gare, il grimpera les chemins en lacets au milieu des rochers, il roulera autant d'heures qu'il faudra ; il arrivera dans un palais à cloîtres, à cours, à balustrades, très inattendu au milieu d'une solitude ; il aura

chaud, il aura soif, il aura faim ; il trouvera un portier qui ne comprendra ni ce qu'il est, ni ce qu'il veut, ni ce qu'est cette lettre de recommandation. Une dame interviendra, expliquera ; le portier partira, reviendra, mènera M. Henri Clet dans une église d'agate et d'or et jamais plus ! ah ! jamais plus ! M. Henri Clet ne reverra le portier. Comme la faim fait sortir le loup du bois, M. Henri Clet sortira de l'église, parlera à un prêtre qui surveille des enfants en soutane. Ce prêtre le conduira dans un réfectoire : « Presto ! presto ! » diront deux vieux frères convers qui jetteront quatre assiettes pleines devant M. Henri Clet et lui montreront une caisse de bois sur laquelle est peint ce mot « OFFERTE ». C'est tout ce que M. Henri Clet aura vu du Monte-Cassino. Tout y dormait ! c'était l'heure de la sieste ! Ah ! pardon ! M. Henri Clet a vu le tombeau de saint Benoît dans une crypte de bronze et de marbre. Or, il sait que les os de saint Benoît sont à Saint-Benoît-sur-Loire avec toutes les preuves de l'authenticité : bulles des papes, certificats des évêques et l'immobilité des reliques qui n'ont pas bougé depuis l'an 666. « Quel toupet ! » dit M. Henri Clet.

MAX JACOB.

UNE AUTRE IDÉE

DE L'ORDRE

Pourquoi cherches-tu à connaître
mon nom? Il est ADMIRABLE.

JUGES, XIII, 18.

Cette manie que nous a léguée le dix-neuvième siècle de partager les hommes caractéristiques et les œuvres en deux groupes, dont l'un est appelé classique et l'autre romantique, a désaxé un problème que nous voudrions essayer de *resituer*. Non pas qu'il n'y ait entre le fond d'une telle distinction et le plan où elle se présente un élément de sagacité, un instant de réalité que tout le monde connaît, mais on a le tort d'isoler cet élément, d'isoler cet instant, pour ne voir que lui. L'origine de cette passion est claire : elle vient de la facilité qu'une telle généralisation procure. X... est un classique par le fait qu'il n'est pas romantique et Y..., même s'il s'en défend avec ardeur, ne saurait

être qu'un romantique à vos yeux, puisqu'il répugne au genre classique. Je pense à la définition inoubliable de ce dentiste : « Le monde se divise en deux catégories : les dentistes — et ceux qui ne le sont pas. » La définition la plus humaine, que je sache, de nos positions respectives. Elle trace un méridien, pour couper à notre intention la terre en deux, qui aura la complaisance de toujours passer à deux pas de notre porte. Sur ce méridien s'élève la cloison universelle qui détermine béatement la suffisance de chacun et de tous, mais que les littérateurs et les artistes ont aggravée, pour leur compte, assez effroyablement en y accrochant toute une imitation de ciel.

Oh ! nous ne nous plaindrions pas d'une simple distinction qui attribuerait à l'école de ce trottoir ou à l'école d'en face la paternité de quelque écrivain ou de quelque artiste. Le problème qui nous sollicite est plus vaste. Il ne s'agit pas seulement des hommes adonnés à la culture d'un art, et de leurs tendances ou des préférences qu'ils manifestent — en invoquant des raisons objectives — et qui ne recouvrent le plus souvent que les exigences spontanées de leur tempérament. Il y a plus. La distinction entre classiques et romantiques déborde aujourd'hui sur le

champ de la création spirituelle tout entière et l'on trouve, dans la nuit enseignante, des éclaireurs de voie dont la lanterne précaire, ne sachant être que rouge et verte, a bientôt tranché de la couleur que doit prendre toute forme d'inspiration, fût-elle absolument lavée de ses acides littéraires, fût-elle, par exemple, comme chez les saints, le produit d'un état mystique. Cette bizarre coutume de ramener les qualités de l'âme ou les vérités d'une sphère supérieure à des valeurs exclusivement de littérature et dans une intention que je sens plus ou moins perfide, outre qu'elle comporte quelque chose d'irrévérencieux et d'impie — ce qui motiverait déjà qu'on la repoussât, — nous induit en erreur et altère dangereusement notre jugement, en l'asservissant au gré d'une fantaisie d'hommes de goût. J'entends que l'appréhension de manquer de respect à cette Chose de Dieu que les Juifs appelleraient la Schekhina et que nous pouvons considérer comme sa Présence ou sa Volonté dans l'ordre de ce qui est, de ce qu'Il a fait et ne cesse de faire, éveillerait en nous des sentiments beaucoup moins pédagogiques si nous étions des hommes, si nous avions conscience de notre rôle de créature posée entre le ciel et la terre pour reconnaître le Seigneur qui nous insuffle l'âme et

nous maintient en vie. Cette seule idée que nous proposons un baccalauréat à l'Amour devrait déjà nous donner à réfléchir. Dieu est-il *classique*? Tout cela dépend de ce que vous appelez les classes, de votre manière de procéder au classement. Et Dieu a-t-il besoin d'être romantique pour vous tambouriner sur le cœur et se révéler à votre Pascal? Or, si Dieu n'est ni classique ni romantique, sa création ne sera pas plus classique que romantique — et le montrera, — parce que ce serait pour elle dépendre de notre assentiment que de paraître enveloppée dans les formules de notre goût. Et les Évangélistes ou Isaïe, Ezéchiel et Moïse sont-ils de l'un ou de l'autre clan? Et Salomon, qui écrivit en collaboration si étroite avec le Saint-Esprit le Cantique des Cantiques, aurait-il mérité la poignée de main de Boileau, le coup de chapeau de Goethe ou les applaudissements du beau Théo et de quelques périssables hugo-lâtres? Il y a dans cette confusion des domaines, il y a dans cette confusion qui n'a point l'excuse de l'éblouissement, l'excuse de l'ivresse, l'excuse de l'amour, dans cette confusion professorale, tracée à la règle, froidement, sommairement, dans cette confusion qui a l'odeur de l'encre, autant d'inaptitude à la connaissance que de misérable duperie.

Lorsqu'on a déclaré que la royauté est classique et la république romantique, le vers majestueux et la ligne frigide classiques, le vers bouillonnant et la ligne chaleureuse romantiques, l'intelligence et la raison classiques, le sentiment et la volonté romantiques, il reste néanmoins que le paganisme est indifféremment à l'aise dans les deux camps. Il reste que l'erreur est aussi bien installée chez les classiques que chez les romantiques. Et l'erreur sur les mêmes points. Il reste que la Vérité, par conséquent, sera foncièrement étrangère aux mesures des tailleurs comme aux indications des bibliothécaires et ne rentrera pas dans ces compartiments qui, pour aussi grands et généreux qu'ils se veulent, demeurent toujours trop exigus. La vérité ne souffre pas d'être coupée en rien d'avec le tout. Elle ne supporte pas qu'il y ait à côté d'elle une chose qui ne soit pas le néant. J'en conclus que, loin d'être la fille légitime de la sagesse, la division que l'on établit entre le romantisme et le classicisme, à supposer qu'elle fût justifiée, ne serait que la condamnation de l'un et l'autre genre.

Mais, grâce à Dieu, il est des esprits créateurs qui se détournent ou, plutôt, que la force irrésistible qui les possède et les anime détourne malgré eux des deux cadres insuffi-

sants ; la grande horreur qu'ils ont de la leçon des hommes les engage à écouter une autre leçon, non plus partielle mais totale, non plus partielle mais désintéressée, non plus agressive mais amoureuse, une leçon qui trouve l'accord parce qu'elle fait la croix.

Cette leçon double et une, *inclassique, irromantique* et c'est pourquoi double et une — et chacun sait bien les noms de ceux qui l'ont entendue, ils affluent à la mémoire, je ne les citerai pas, — est professée par un seul maître, le Maître des réalités, sous deux modes : la nature et la surnature.



La nature.

Ce qui nous trompe, c'est de ne regarder la nature qu'en surface. Je veux dire de ne nous attacher qu'au décor. Ainsi l'œil du peintre est le plus souvent frivole, parce qu'il ne songe qu'à associer des tons, à les opposer, ou bien à enchaîner habilement des lignes extérieures. C'est qu'il considère la nature comme un tableau, ne voulant retenir d'elle que la peinture qu'elle revêt. L'œil exercé du peintre ou de l'amateur d'art ne sait plus ce qu'est au juste la nature. Il en

vient à croire que Dieu l'a conçue positivement en peintre. Il songe à une palette idéale, il voit un immense carton recouvert de tout ce qui éclate au regard. Mais il perd la notion essentielle de la nature, qui est une raison éternelle de fournir à chaque individualité une vocation propre dans l'ensemble, une vocation que seule cette individualité peut accomplir. Il s'agit bien d'être bleu ! Il s'agit de *signifier*, de coopérer à l'ordre universel et d'être, sous un angle accidentel, *par surcroît*, d'un certain bleu. Le peintre qui ne connaît que le bleu n'est pas autorisé à me renseigner sur le ciel et sur l'eau. Le peintre pour qui l'arbre n'est qu'une masse de vert a peut-être l'œil d'un peintre ; ce n'est pas lui que j'irai questionner sur les beautés de la nature. A propos d'un arbre, je demande le secret de tout l'ordre. Et je sais bien qui j'interrogerai pour cette fin : j'interrogerai le symbole direct, qui ne me répondra pas au nom d'une opinion d'artiste ou de savant, mais au nom du réel, — le symbole étant comme l'*art du réel*, un art qui ne nous exclut pas et cependant ne vient pas de nous mais des choses que nous abordons, une lecture du silence à haute voix, l'écriture de l'invisible se traduisant en caractères visibles. Il est le milieu d'un ordre complet.

L'ordre tel que nous le définissent les systèmes humains, aussi éclairés que soient ces derniers, n'est qu'un ordre de commodité et de convention. L'autre régit les arts par le dedans, sans que l'on puisse jamais l'emprisonner dans une formule. Il est l'ordre de création, simplement, l'ordre opératif. On pourrait le représenter comme un geste intérieur allant d'un centre à une circonférence et établissant sur son chemin des points de repère externes où et quand l'esprit créateur veut se reposer. Un acte spirituel, donc, agissant sur le temps et l'espace en créant du mouvement et s'arrêtant çà et là dans sa course pour faire jouir de ses pauses, de ses stations. Mais les raisons de notre ordre ne sauraient être apparentes. Les fruits seuls en viennent à la surface pour proclamer la véracité de ce que l'on doit éprouver par les sens et l'intellect accordés. C'est à la gloire de l'ordre, non point à la génération de ses causes que nous assistons devant le spectacle du beau. L'art est rempli de connaissance, mais il n'est pas la connaissance elle-même, il est la démonstration de l'acte, il est l'impulsion de Diogène devant Zénon se mettant en marche pour prouver le mouvement.

Aussi, comme elle était excellente, la

réponse de Jacques Maritain au sculpteur Henri Charlier qui, ayant confiance dans un système visant, selon lui, au plus grand bien de l'art catholique, s'étonnait de ce que Maritain ne convînt pas qu'en art il dût y avoir, comme en philosophie, une méthode préférable à toutes autres : « — Nous, philosophes, nous analysons le réel, et vous, artistes, vous *faites* quelque chose. »

L'art ne représente pas seulement le réel. Il le restitue sensiblement à l'intellect ; en un mot, il le *révèle* par rapport à quelque objet, il entreprend une de ses innombrables glorifications possibles. La réalité de l'artiste est la réalité dans laquelle est inclus un geste éternel ; c'est-à-dire qu'elle doit, cette réalité, évoquer la surnature dans la nature (1) et trouver un certain joint par où les deux entrent en contact. Ici réside le mystère de l'émotion qui se dégage d'une œuvre d'art. Ce mystère provient toujours d'un rayonnement, on l'a remarqué (2) et l'on peut en deviner le pourquoi : le rayonnement, c'est le signe de la volupté spirituelle, de la caresse transcendante que la matière reçoit de l'esprit. Si la beauté rayonne, si elle émeut, c'est

(1) « En art, je suis *surnaturaliste*, » disait Henri Heine, qui se vantait.

(2) Jacques MARITAIN, *Art et Scolastique*.

qu'il y a une réflexion à la base de cette irradiance, une réflexion qui atteste la rencontre heureuse, sur un terrain donné, de deux plans adjacents. Il ne faut pas chercher ailleurs la clef de la beauté qui charme. Elle est inséparable de l'idée de lumière. Le peintre Marcel-Lenoir, qui est homme d'expérience, me disait un jour : « On ne fait pas un bon ou un mauvais dessin, mais un dessin rayonne ou il ne rayonne pas. »

Toutefois le plan actif, le plan fécondant, le plan rattaché à l'esprit — qui a un nom : la forme — étant essentiellement de l'intérieur, il subsistera toujours dans la beauté, même triomphale, quelque regret de ce paradis originel dont le fruit sensible, dont le fruit pour être visible a dû sortir. La matière épousée lègue à l'enfant de joie une ceinture d'étroitesse et lui a imprimé au visage les rides inaltérables de la mélancolie ou d'une première amertume génésique. Et c'est dans ce rappel plus ou moins fidèle de l'intérieur, en cette obsession de remémorer le point irrévélable des noces de la forme et de la matière, en ce soin amoureux de ne pas se distraire du centre, que je découvre, quant à moi, des éléments de beauté incomparablement précieux. On se souvient qu'il est écrit de la jeune Reine, au livre des Psaumes :

« *Omnis gloria ejus filiæ Regis AB INTUS, in fimbriis aureis circumamicta varietatibus.* »

Un art qui répond dans quelque mesure à ces conditions merveilleuses me sera plus cher que tous les autres, un art dont la variété qui l'environne n'empêche pas que toute sa gloire soit de l'intérieur, un art qui se complaît à évoquer l'intériorité de la beauté. D'où cette dilection que j'ose déclarer pour ces formes d'art, si réservées, où *l'extérieur commence à peine à se séparer de l'intérieur*. Faut-il dire, pour ne pas prendre d'exemple trop loin et parce qu'il est plus courageux de regarder à côté de soi, que je pense notamment à des lignes, à des volumes de Joseph Bernard, à des phrases musicales de Dynam-Victor Fumet? Et je m'arrête à ces deux modalités de l'art, la sculpture et la musique, parce qu'elles nécessitent le plus d'abstraction et me paraissent les plus mal comprises; en outre, bien différentes quant à la matière, il est de fait que la musique et la sculpture se ressemblent énormément en ce qu'elles montrent une soumission plus franche à la forme pure que la peinture et même que les diverses sortes de poésie, où tant de reproductions sensibles et de combinaisons imaginatives ont le droit de jouer. La musique et la sculpture sont des arts plus

nus, plus métaphysiques, si l'on veut, et, certainement, plus intérieurs, plus indispensablement mystiques, enfin, que les autres. Si ces arts ne suggèrent pas l'ordre du beau, ne révèlent rien de toute la gloire de la Reine, qui est *ab intus*, ils tombent promptement dans la grossièreté ou la niaiserie, dont raffolent nos contemporains.

Évidemment, lorsque je parle de cette qualité exceptionnelle de l'art, qui consiste à frôler l'intériorité spirituelle en faisant rayonner la matière extérieure, je ne veux nullement affirmer que cela englobe tout l'art. Je soutiens même que c'est l'exception. La beauté qui se présente ainsi est une beauté *stigmatisée*. Elle ne m'est tellement chère que parce qu'elle m'indique les sources et les sentiers de l'esprit et que, personnellement, je ne désire pas demander à l'art autre chose. Mais je conviens qu'il est un art plus commun et bon, apparemment indépendant de ces mystères, qui touche une grande majorité d'hommes et n'en touche pas quelques-uns. De même il est un ordre public où le monde trouve son compte et qu'il serait assurément impie d'attaquer et insensé de vouloir prématurément détruire, au nom des hiérarchies célestes. Mais il y a l'homme qui prend plus de joie dans la solitude avec Dieu que dans

la compagnie d'un grand nombre, et cette singularité ne sera jamais un argument contre les saines liesses du grand nombre.

Maintenant, si l'on m'interroge sur la beauté, je crois pouvoir avancer qu'elle est, près du centre, plus intime et plus sacrée en même temps. A mesure qu'elle s'éloigne du point nuptial qui est l'origine du rayonnement, elle perd en forme et en lumière ce qu'elle gagne en accessibilité, car elle se fait peuple. C'est une beauté que le nombre séduit et à qui le nombre progressivement fait oublier son unité. L'ordre du beau, qui est le rapport de l'invisible et du visible, est délaissé pour quelque plus commode convention. Le rythme devient la cadence, la figure devient la personne liée à l'anecdote, le sentiment devient la sensation. Et les éléments, privés d'intelligence, pour ne pas se confondre, ont besoin de rentrer dans des moules numérotés. L'original fait place à la série.

Un art est vulgaire lorsqu'il tend à se rendre assimilable à tout le monde, comme sa qualification l'indique. Cet art, à force de se rouler dans le visible, de couler dans la mémoire, prend des contours plus faciles, bouche ses angles subtils et, finalement, s'émousse à tel point qu'il se réduit à une

espèce de chaos matériel où la convention, cette « fantaisie de plusieurs » (1), découpe les idées, les images et les mélodies qui satisferont les sens bien épaissis de la foule. Généralement, cette convention emprunte à la mode ses parures ; pour les uns, elle corrompt volontiers son œuvre, la compliquant jusqu'à donner à des clients raffinés l'illusion de l'esthétique (2) ; pour les autres, moins endurcis, elle s'apitoie en se mirant dans les ruisseaux, mais, qu'on ne se leurre pas, le lavabo ne vaut pas mieux.

Un art déchu, prétentieux ou poisseux, — cocktail ou rogomme, — un art qui descend la pente, un art de glissade, ne nous rappelle presque plus rien de l'ordre du beau. Il est horriblement explicite et explicable. Les rouages en sont à la portée de toutes les mains adroites et le mécanisme s'en dénonce aux cerveaux médiocres, aux cœurs lâches. Il est le dernier reflet de l'ordre, son accent le plus détendu et sa honte. Il est sous-humain, sous-naturel et il plaît à la chair de l'homme, dont il flatte le néant.

(1) Ernest HELLO.

(2) Un certain style *Exposition des Arts Décoratifs de 1925* serait un témoignage assez éloquent de ce que je me permets d'insinuer. Ou encore le style *Valse* de Ravel, qui lui est adéquat.

L'ordre de la beauté est trop pudique pour se livrer à tous les yeux, à toutes les oreilles, à tous les entendements. Il est avant les explications et les prostitutions. L'ordre de la beauté est ineffable.



S'il est un autre ordre pour le beau que l'ordre des écoles, cet ordre-là oppose au classicisme volontaire un esprit de liberté absolue dont le classicisme est bien forcé d'adopter les conséquences, le jour où la tradition le somme de s'enrichir d'une réussite nouvelle. Et l'ordre en question oppose par la même occasion à toute espèce de romantisme, à toute espèce de subjectivisme, à toute espèce de « modernisme », la vérité impartiale et la notion du réel qu'elle puise dans l'objet, en bas et en haut, nature et surnature, — cet objet fût-il ce qui nous est plus propre à nous-même que nous-même. Donc, un tel ordre ne laisse rien à l'adversaire. Il ne tolère quant à soi aucune diminution, ne supporte pas qu'une qualité dans le plan ou dans les plans du créé lui puisse être défendue. Je l'entends affirmer : — Cet équilibre dont, classiques, vous vous tar-

guez, il est ma loi ; et cependant je n'ai pas besoin d'être l'esclave de ces limites arbitraires qui codifient vos mouvements ; l'ordre que je suis fait les limites, il ne les reçoit pas. Il les fait du dedans, il ne les subit pas du dehors ; l'ordre que je suis fait les limites au lieu d'être fait par elles. Et, quant à cette soif de l'au-delà qui consume vos antagonistes, les poussant à la révolte et à la divagation, à l'exaspération de leur moi, n'ai-je pas bien le droit d'en rire ? Ne suis-je point l'assistance de Celui qui est plus *proche* à la créature qu'elle-même et ne demande, avec le désir de l'infini, qu'à étancher les soifs les plus singulières ? L'ordre que je suis possède l'en-deçà des uns et l'au-delà des autres. Il n'est pas jusqu'à l'absurde, à condition qu'il se réclame ouvertement de l'absurde, qui ne soit une de mes parties intégrantes, un élément d'harmonie dans le concert vivant que j'organise.

C'est Hello qui remarquait combien la discussion de Boileau et de Racine pour savoir si le chien est un animal noble ou ignoble et si, à ce titre, on peut lui donner un nom dans la tragédie classique, était non seulement grotesque mais avilissante pour l'esprit humain. Le chien, qu'il soit noble ou ignoble, qu'il soit « dévorant » ou pas, est

un animal qui a sa place dans la création, qui joue son rôle dans la vie et que cite l'Écriture. Il est dans l'ordre existant et quelle inconscience, quelle fatuité d'artiste amenaient Boileau à lui dénier le droit d'être nommé par la poésie ! C'est justement la tare de tous les systèmes de s'arranger pour obtenir du goût et de l'appréciation des hommes quelque mutilation de la réalité. Qu'un peintre, un sculpteur, un écrivain, un musicien s'interdise, par répugnance personnelle, un certain nombre d'images, de formes, de thèmes, d'aspects de l'être, c'est son affaire. Mais qu'il en déduise qu'une seule saison, l'automne, mérite d'être peinte, parce qu'il n'aime pas la chaleur et déteste le froid, ou que ce ne sont pas les montagnes qui sont belles, mais les bateaux, ou que, si l'évocation de Mars et de Vénus dans la poésie est un thème décidément périmé, il ne peut plus y avoir d'intéressant que la conversation, sur l'étagère, de Nénette et de Rintintin, que la vraie musique ne saurait être celle de Schutz, de Bach, de Beethoven et de Wagner, mais la musique écrite à l'usage des danseurs, — autant d'assertions qui n'ont pas de sens et ne trouvent leur excuse que dans le tempérament propre d'une personne qui, pour se défendre, arbore

une étiquette, une cocarde et systématise.

L'erreur fondamentale de tout ce qui n'est pas chrétien, de tout ce qui n'est pas affranchi par l'immolation du moi, c'est-à-dire par le sacrifice des limites actuelles, de tout ce qui ne veut pas perdre sa vie d'une heure pour la gagner éternellement, de tout ce qui ne confie pas le soin de son épanouissement à la Croix, de tout ce qui ne coïncide pas au cri de Jésus mourant : « *Père, je remets mon esprit entre tes mains...* » — est reconnaissable à ce symptôme de faiblesse qu'il est exclusif et qu'il tient passionnément pour une partie de la totalité contre les autres. S'il vote pour le corps, c'est au détriment de l'esprit ; s'il vote pour l'esprit, c'est qu'il méconnaît le corps. S'il est adepte du cœur, hors du Christ, s'il professe la doctrine de la pitié, il néglige l'esprit, il demande trop au corps ; il violente Dieu et défigure l'homme. L'hérétique, dans le paganisme ou le christianisme vicié, est matérialiste ou spiritualiste. Et, s'il tend à un ordre, cet ordre sera partial, comme je l'insinuais, parce qu'il sera *partiel*. N'embrassant pas le tout de l'objet qu'il vise, et qu'il vise mal parce qu'il ne le vise pas au centre qui commande toutes les parties, il le prend de travers et ne peut s'empêcher, pour gagner quelque assurance,

de terminer, au moyen de règles préconçues, j'entends doctement fantaisistes, le dessin dont il ne voit qu'un ou plusieurs fragments. Il ne reçoit de la nature que des images très lacunaires. Bien loin d'avouer qu'elles ne lui suffisent pas, il les complétera avec méthode, une méthode qu'il a tirée de la défectuosité même de ses documents, en géométrisant avec exactitude sur des centres formidablement déplacés.

Il ne faut pas supposer qu'il existe en art des méthodes fixes, bonnes en elles-mêmes. Ou alors elles ne valent que pour l'artisanat, pour l'art de seconde main, et non pour la création, qui renouvelle sa méthode en vue de chaque œuvre à faire et ne connaît d'autre régulation générale que l'application de l'intellect et du cœur. Il ne s'agit pas d'imiter l'ouvrage de la nature lorsqu'il est fait, mais il convient de reprendre son action opérative. Et cela, assurément, remonte très haut, puisque la nature visible ne saurait être, sans péril de mort esthétique, détachée de l'invisibilité d'où elle a été tirée (1). Nulle matière n'exaltera de la forme si l'esprit ne l'a point intelligentiée, s'il ne l'a — antérieurement à cette apparence sensible, plastique, sonore

(1) HÉBR., XI, 3 : « ...ut ex invisibilibus visibilia fierent. »

— conçue en nombre, en poids et divisée pour la rendre distincte. Me permettra-t-on d'ajouter encore que, pour l'art, il n'est point de nature qui ne soit déjà comme surnaturalisée par une allusion, par un symbole? L'art qui n'envisage que la nature indépendante de la gloire ou la nature sans un reflet de Grâce envisage un corps dépourvu de rayonnement. Si l'art est une composition de nombres qui se répondent et une traduction du langage intelligible que l'esprit, en perçant l'enveloppe naturelle, saisit avec une étonnante acuité, il ne resplendit que s'il est une évocation des fêtes de l'être. Ce n'est pas pour rien que le mot de saint Thomas concernant la Grâce semble pouvoir aussi s'appliquer mystérieusement à lui : « *Quædam inchoatio gloriæ.* » Certes, il n'est ce « commencement » que figurativement, il ne l'est pas substantiellement comme la Grâce, qui est l'empreinte de Dieu même. Seulement, ce qu'on ne peut pas nier, c'est que l'art créateur se propose d'imiter Dieu plutôt que l'homme et la nature. Ainsi fit Adam qui épela autour de lui le grand syllabaire vivant du monde créé, sans s'appuyer sur ses limites d'homme, plongé seulement dans les vues éternelles de son Seigneur.

Si l'homme s'appuie sur l'homme, il éprouve

le néant, il connaît la borne et la mort et emprunte au cadavre des mesures mathématiques. Autrement dit, il perd confiance ; il dresse des barrières qui lui ferment le jour, il établit des systèmes. L'ordre ontologique est menacé par les systèmes qui partent de la volonté. Ils le trahissent en quelque façon. Au lieu de se laisser mesurer par l'esprit, ils lui imposent leurs mesures et leurs conditions. Ces mesures fussent-elles justes, ces conditions fussent-elles raisonnables, elles n'en seraient pas moins attentatoires, en un certain sens, à la liberté de l'Esprit qui souffle où il veut, et il en serait d'elles comme de ces vertus avaricieuses qui prétendent mettre en cage la Colombe du Jourdain. La faute n'est donc pas dans la qualité d'un système, elle est dans la volonté de systématisation qui s'attribue une puissance qu'elle n'a pas sur la réalité de l'objet. Le réel, qui est en haut et qui est en bas, le réel qui est toute la matière de l'art, le réel, pour être, n'a pas besoin de notre assentiment. Il n'a pas besoin que nous le voulions tel pour être tel. Il n'a pas besoin non plus que nous le trouvions conforme à nos lois pour être équilibré. Il porte en lui sa semence et ses lois. Nous n'avons donc à reconnaître pour de vraies mesures que celles qui ne viennent pas de la

volonté de l'homme ou des hommes, que celles, imprévisibles, qui naissent des épousailles secrètes de l'intelligible et du sensible, du divin et de l'humain.

Ces mesures, d'ailleurs, pourront très bien s'adapter à des mètres convenus, à des rythmes réguliers, à des compositions tolérables pour le sens commun, à des affabulations concertées. Mais cela n'est que la superficie de la question. Il faut tout ignorer de l'art pour croire que l'ordre ne se voit qu'aux contours. Ce serait établir que le grand classique de la tragédie française n'a pas été Racine mais Pradon, et que José-Maria de Heredia doit être considéré comme un poète supérieur à Jean-Arthur Rimbaud... Non, l'ordre n'est pas forcément gêné par une réglementation extérieure, surtout si celle-ci a été dictée par les lois de l'harmonie et de l'eurythmie. Mais, ce qu'il ne supporte pas, c'est la réglementation interne, c'est, je le répète, le système d'ensemble qui veut rectifier non la matière, mais la forme; qui s'exerce contre la liberté de l'esprit, contre les dispositions de l'hôte; le système qui décide que l'enfant sera fille ou garçon et qu'il n'est dans l'univers qu'une seule couleur parce qu'on voit mal les autres ou qu'on ne les aime pas.

Il serait oiseux d'insister sur la relativité des systèmes. Leur quantité suffit à les ruiner. Et il n'est pas juste de dire que Michel-Ange plutôt que Fra Angelico s'est trompé, que le Parthénon est beau et non point Chartres, que la musique doit être ionienne ou dorienne, que c'est tel saint, tout seul, qui a compris l'Évangile, etc., etc. A de semblables allégations il est un ordre qui réplique : — Je suis la mesure de tout, parce que « *Jéhovah m'a possédée au commencement de ses voies* » (1), et tout ce qui est bon m'emprunte son équilibre. « *Je suis la mère du bel amour, de la crainte, de la connaissance, de l'espérance sainte* » (2)... *En moi est toute la grâce de la voie et de la vérité. Lorsque le Créateur préparait les cieux, j'étais là; quand il environnait d'une infaillible loi et circonscrivait les abîmes; quand il confirmait en haut l'éther et qu'il domptait les sources d'eaux; quand il entourait la mer de ses rivages et imposait aux eaux une mesure pour qu'elles ne transgressassent leurs confins; quand il soupesait les fondements de la terre, — j'étais avec lui disposant toutes choses... me jouant sans cesse devant lui,*
ME JOUANT DANS L'ORBE DES TERRES (3).

(1) PROV., VIII.

(2) ECCL., XXIV, 24.

(3) PROV., VIII.



L'ordre assistant, l'ordre de la sagesse, l'ordre fidèle, c'est-à-dire l'ordre que rencontre celui qui s'efface, demeure quand les ordres inférieurs sont suspendus. Cet ordre ne vient pas de nos volontés, il ne vient pas de nos concepts, il ne vient pas même de nos préférences. Il s'établit souverainement dans la place que nous lui laissons. Tout ce qu'il peut faire pour la créature besogneuse, c'est de s'engager dans la mesure de capacité qu'elle lui offre. C'est d'accepter notre format et de s'inscrire à notre image et ressemblance. Mais il ne veut pas que nous lui indiquions nous-mêmes nos traits ; il se plaît à les découvrir librement et à surprendre les gestes les moins conscients que peut ébaucher notre âme. Ah ! quelle vérité est contenue dans cet effervescent aveu de Paul Claudel : « Que je ne sache point ce que je dis ! que je sois une note en travail ! que je sois anéanti dans mon mouvement ! (rien que la petite pression de la main pour gouverner). » Se laisser posséder par l'acte lui-même, tel est le rôle de quiconque a de par Dieu œuvre à faire. S'il en est ainsi, il devient, comme

l'intelligence les choses qu'elle pénètre, le docile chemin de la parole de Dieu. Car la parole de Dieu est dans toute cette création que saint Paul entendait gémissante et il ne faut rien de moins pour la reproduire avec nos instruments enfantins que le consentement à l'annihilation de nos volontés personnelles. Le mot de Flaubert était plus profond qu'il ne le pensait : « L'art est fait de sacrifices. » Il mettait seulement un pluriel où nous voudrions un singulier. La vérité, c'est que l'artiste doit renoncer à son intention propre pour embrasser la forme qui s'impose, et, selon qu'il y parvient plus ou moins, l'œuvre d'art est plus ou moins pure. Son unique souci est donc d'avoir l'œil sur tous les éléments matériels qui participent à l'action et, pour nous servir de l'image de Claudel, la main ferme à la barre, cette main d'homme qui agit à peine et suffit à imprimer au navire une allure bien proportionnée. Du côté de l'homme, c'est la double vertu de confiance et de vigilance qui est requise, la double vertu mystique. Il n'est pas absolument passif, puisqu'il doit, au prix de sa sueur, de son sang et de ses nuits, longuement balayer une voie pleine d'embûches, occupée par l'ignorance, en retirer, en arracher un à un les obstacles insolents qui peuvent offenser

les pieds nus de la reine de beauté conduite par Salomon. ¶ Telle est la fonction de la science, qui n'édifie pas, mais qui rend possible et adaptable à la matière l'édifice spirituel. La science de l'artiste détruit progressivement les empêchements de l'art. C'est sa manière d'action. Il faut donc tâcher à la posséder pleinement — plénitude, au reste, fort relative, — pour se débarrasser autant que possible des mesures réglementaires dont un faible savoir abuse toujours et qui stérilisent l'autre action, l'action interne, l'action secrète, l'action vivifiante de l'ordre.

Pour ne pas s'opposer de toutes ses ténèbres à l'esprit, dans la considération même du réel, il est indispensable que celui qui agit en imitation créative prenne à cœur de se délivrer peu à peu de tout ce qui obscurcit son entendement. La science n'est pas l'habileté, encore moins l'adresse : l'habileté veut faire par elle-même et l'adresse veut avoir l'air de faire par elle-même ; la science n'a qu'un but : permettre à l'ordre de se faire. Tous les artistes munis de la vraie science, de cette science qui est humilité pratique et respect, savent mieux que tout qu'ils ne sont pour rien, *personnellement*, dans ce qui constitue la forme de leur ouvrage : ils ont été plus ou moins dociles, plus ou moins atten-

tifs, plus ou moins fidèles et, si l'œuvre est remarquable, c'est qu'il ont assez bien plié. Ils ont parfois l'impression que la chose s'est inscrite d'elle-même, que l'outil dont ils se servent a dû se contenter de marquer le contour, mais que le dedans, ils le garantissent, ne leur appartient pas. Ils l'ont reçu, ils l'ont fixé, avec une application « confiante » et « vigilante ». Picasso ne dit-il pas que c'est l'objet tel qu'on le voit qui vient se poser sur la feuille de papier?

On nous reprochera de trop réduire le rôle naturel du talent. Mais nous croyons qu'il n'est rien de plus préjudiciable à l'art que le talent séparé. Nous abhorrons un talent qui se prend pour fin, se déguste et se savoure. Au contraire, ce dont nous sommes sûrs, c'est qu'il faut tout écarter du chemin de l'esprit pour qu'il puisse s'avancer à sa guise : on ne le répétera jamais trop. Ce que fait l'éléphant dans la forêt vierge, rompant les branches, frayant le passage devant la caravane, c'est tout ce que peut le plus grand talent de l'homme.

Et son génie?

Mais d'abord qu'est-ce que son génie? Son génie, c'est la possibilité, c'est *le pouvoir de ne pas résister à ce qui veut être proféré*. C'est un ensemble de dons gratuits

acceptés spontanément, avec autant de sagesse que d'ingénuité, et cela se fonde sur une manière de mort intellectuelle. On fait preuve d'une épouvantable sottise quand on crie en le rencontrant : « Personnalité, orgueil ! » Si l'homme qui est doué du génie est orgueilleux, c'est l'homme seul qui pêche ; mais en tant que créateur il a été parfaitement humble et vrai. La plus belle définition du génie, je la tiens encore de Marcel-Lenoir : « Le génie, c'est l'obéissance. »

Et nous voici soudain ramenés à notre idée foncière de l'ordre par cette obéissance qui est précisément son épouse.



L'obéissance est ce qui libère.

Et, si la liberté est la vertu suréminente que Dieu confère à sa créature, elle sera également, pour l'art, le couronnement de l'obéissance. Inversement, un art qui veut affirmer le moi à la place du soi des choses, un art qui se révolte au nom du sujet contre l'immense puissance objective qu'il a pour mission de traduire en acte, se coupe les issues bienfaisantes sur la lumière et s'enchaîne à toutes les limites du chaos. C'est l'évidence

qu'il est impossible à l'art de parvenir à une complète inobjectivité ; il en résulterait l'indistinct absolu, qui ne se pense pas tant que dure l'être. Mais un art qui ne veut affirmer que le moi se rapproche de cet état absurde. Au contraire, si l'art est capable d'obéir, il est régi par la forme universelle qui est mère de toutes les formes distinctes ; au lieu de se recourber sur ses ténèbres, de se crisper comme une main avare, il s'ouvre et recueille la lumière. Il laisse l'ordre entrer.

La beauté a pour insignes de victoire la plénitude et la liberté. Autrement dit, lorsqu'une forme est pleinement reçue par la matière, elle est comme Adam sortant des mains de Dieu, elle est comme l'élu dégagé de ses linges funèbres, elle est libérée de l'opération. La bulle est remplie à sa meilleure mesure, elle se détache.

Tous les artistes ont été frappés de la puissance infinie de liberté qu'exprime la nature. C'est ce qui les encourage et à la fois les décourage. Les encourage, parce que l'art se renouvelle constamment en raison de cette source de liberté inépuisable ; les décourage, parce qu'il est difficile de ne pas s'empêtrer dans la servitude de la matière. Eux, ils ont toujours la tentation de se raccrocher à quelque procédé, à quelque règle ; à se laisser

pétrifier, immobiliser. Elle, voici encore que, même si la figure qu'elle présente est enracinée à la terre, l'ordre auquel elle se livre la diversifie prodigieusement et lui soutire des rayons de toutes parts. Qu'est-ce que notre fantaisie devant la réalité d'en bas et d'en haut? C'est pourquoi ce ne sont pas nos caprices qui font l'art, ce ne sont pas les mouvements de nos instincts à nous et les sauts et les ruades, comme l'ont cru les romantiques, de notre imagination débridée. La liberté, en fait, n'est pas là. On la cherche toujours où elle n'est pas, où elle n'a pas à être. Ah! il s'agit bien à l'homme d'être libre! Le secret, c'est qu'il faut laisser Dieu libre; et tout le reste le devient.

J'ajouterai que la liberté de l'art n'est pas non plus nécessairement dans l'improvisation. Pour aussi bonne qu'elle soit, l'improvisation nous oblige à nous tenir dans des frontières acquises, à réduire le champ où nous circulons. Elle peut aider certaines qualités, créer de l'aisance, mais elle ne force pas les portes suprêmes. Elle nous maintient dans le système, quand ce n'est pas dans le procédé. L'œuvre d'obéissance tendue, acharnée, aimante, bâtie sur un long effort, un effort non pas d'enfer mais de purgatoire, non pas stérile mais fructueux, un long

effort abandonné, est un composé de recettes vives arrachées à la nature pour les appliquer à un objet intelligible. Et c'est le plus souvent au bout d'un travail d'agonie que l'on atteint à cette liberté si désirable.

Dans la nature, qu'avons-nous vu? Que Dieu, qui semble mettre dans sa création l'affranchissement au sommet de tout, à la fin de tout — ou, mieux, au delà de la fin de tout, — proclame sa liberté par une infinité de voix. C'est elle qui retentit sur toute son œuvre. Après que les lois ont été suivies, le dégagement arrive, et c'est le fruit, l'extrémité de la volonté de Dieu, en qui la gloire avec le germe sont contenus, qui atteste que tout a été fait, voulu et actionné pour le produire. Si cette nature que nous ne pouvons qu'admirer offre à l'art un enseignement, quel est-il donc, sinon que le but des lois est de délivrer d'elles? Tout l'Évangile et saint Paul ne font qu'exposer cette miraculeuse doctrine. Il n'est rien comme le christianisme, il n'est rien comme la vérité pour confondre les duretés symétriques des jugements humains.

L'homme, dira-t-on, a besoin de systèmes, a besoin, en tout cas, de règles, pour ne pas se laisser entraîner par l'impétuosité de ses passions. Et bien fou qui le nierait! Mais la

sagesse commande aussi de ne pas attacher une valeur en soi à ces systèmes ou à ces règles, qui ne sont que des moyens, de ne jamais en faire une fin risquant de limiter la toute-puissance de Dieu et de contrecarrer en quoi que ce soit l'ordre omniprésent de sa volonté. Néanmoins la sagesse n'infirme pas la raison, qui ne dépend d'aucun système, parce qu'elle n'est rien de matériel, de fini, mais absolument formelle et capable de mesurer tous les angles. Ce qui demeure intact, c'est que l'objet réclame pour aller à lui une voie entièrement libre, une voie qu'il ordonne et que le sujet n'a pas à encombrer de déterminations préalables.

Une des marques de l'absolu est qu'il semble ne pas pouvoir comporter de règles. Quoi de plus terrible, en effet, que l'Évangile — auprès de qui l'Ancien Testament est relativement rassurant (1) — et qu'est-ce qui a jamais demandé plus à l'homme? Et cependant cet ordre de vie, s'il stipule des commandements, dont le premier est celui de la charité, dépasse toute réglementation. Mais, s'il est supérieur à tous les autres ordres, c'est que, n'étant régi par aucun, il les régit

(1) Un jeune penseur, qui a signé Théophile Delaporte un certain *Pamphlet contre les catholiques de France*, a déjà, dans sa très intéressante brochure, fait cette observation.

tous. Ainsi les ordres les plus vénérables, les plus saints, les plus dépouillés qui fleurissent au cœur de l'Église pourront témoigner qu'ils sont une forme, ils ne pourront jamais prétendre qu'ils sont la forme de l'Église. Cette dernière est uniquement selon l'ordre divin, elle est la forme absolument libre qui épousera la volonté de Dieu dans toutes les modifications possibles du concret.

Quant aux mirages de l'art, ils doivent refléter à leur façon ces vérités vivantes. Aucune expression d'art n'est tout l'art, ne capte l'art, ne le limite exclusivement. Et ses ordonnances pour être conformes à l'ordre du beau seront susceptibles d'adhérence immédiate à l'objet. On peut même avancer que l'art se complaît particulièrement à tourner les lois ; c'est son amour de l'imprévu qui l'y pousse. Il fait céder volontiers une beauté rigoureuse.

La plus belle figure de l'art, je la pressens telle : *la rigueur brisée par la miséricorde*.

S'il en est ainsi, et que l'observation des règles n'est pas la preuve de l'ordre, mais au contraire que la dérogation à ces règles peut être commise en vue d'un ordre meilleur et dans un esprit d'obéissance irrésistible, et que c'est là souvent que nous discernons le sceau du génie, on peut se demander à quels

indices on reconnaîtra qu'une œuvre d'art satisfait aux conditions de l'ordre. Nous répondons : à cet équilibre impondérable, à cet équilibre spirituel qu'on est tenté d'appeler l'harmonie et qui donne la sensation d'un renouvellement des choses existantes. Il y a équilibre impondérable lorsque la nature est de nouveau suspendue aux lèvres de Dieu, et que le Verbe se fait sensible. Tel est l'*amen* sabbatique de l'acte créateur que nous trouvons au dénouement de l'œuvre. Et l'équilibre impondérable, parce qu'il ne s'attache pas à la matière, mais seulement aux mesures intellectuelles de la matière, ne resplendit que dans un espace où les chaînes ont été levées.

C'est pourquoi l'ordre du beau n'a jamais été esclave de la symétrie. Le corps humain est plutôt équilibré que symétrique. De même tout ce qu'enfante la nature. C'est d'un équilibre impondérable et non de la symétrie que dépend la configuration de la terre. Mais il fallait le christianisme pour supporter cette merveille dans un domaine autre que l'esthétique. Lui seul, dans l'éthique, n'attend rien de cette symétrie dont les hommes sont obsédés. Lui seul fait confiance à un ordre que l'on n'inventerait pas, mais dont il expérimente les combinaisons éblouis-

santes. Il sait deviner, dit Chesterton, « les excentricités secrètes de la vie, que le cœur de l'homme est un peu à gauche et non pas au milieu. » Il sait deviner le bien, comme l'art sait deviner le beau. Et les artistes les plus libres ont été les plus riches. Voyez les gothiques, comme ils se sont amusés à éviter la symétrie parfaite dans leurs grands ouvrages de pierre, organisés tels que des animaux mystiques. A ce point de vue, je crois que la nature est notre éternelle instructrice — la nature, je le répète, avec sa couronne d'intelligence, — qui ne s'asservit jamais à recommencer identiquement ce qu'elle a fait une fois déjà ; sans elle, nous risquons d'aboutir à un art tout en spéculations, en *a priori* mathématiques, froidement cérébral et affectant aveuglément la tenue symétrique. Les poètes, notamment, au lieu de puiser leur science dans une rythmique codifiée, ont tout à gagner en consultant directement la nature. Le grand poète écrit avec des montagnes, avec des fleuves et des marées, avec des ciels et des pierres précieuses, avec du sang et de la verdure, des corps humains et des anges, de la terre, de l'air, du pain, du soleil et de la pluie, autant qu'avec toutes sortes de mots les désignant. C'est la rose, son mystère et sa construction,

qui nous apprend à faire un poème, et ce n'a jamais été la législation de Malherbe. Il faut qu'un poème soit libre dans son ordonnance comme une chose qui vit et qui rayonne et qui embaume. Et il doit avoir trois dimensions comme un corps, sous peine d'être affreusement amorphe et désordonné, eût-il les apparences d'une impeccable symétrie.

A la symétrie, Ernest Hello opposait justement, avec sa clairvoyance coutumière et sa candeur de feu, l'harmonie. Il prétendait que la symétrie est l'équilibre de la guerre et l'harmonie l'équilibre de la paix. J'ai souvent réfléchi après lui à cette distinction. Je compare la symétrie à l'ordre d'un régiment et l'harmonie à l'ordre d'une procession. Les soldats constituent un bloc de matière qui s'ébranle où tous les pas sont homologues, les mouvements sont réglés et collés ensemble ; la discipline n'engendre pas de force la beauté, qui répugne à la contrainte du cœur. Mais l'harmonie d'une procession est faite d'un ensemble de mouvements séparément libres et allant d'un consentement égal, avec déférence et piété, vers un seul but. L'unité du régiment lui venait d'une entente préétablie. L'unité de la procession lui vient de la nature de son objet. Telle est

la beauté qui ne sait pas, au départ, quel sera l'ordre de création, qui en découvre les péripéties nécessaires à mesure qu'elle se développe, et se rend compte qu'elle a tout reçu de sa fin dans le moment où elle a épuisé sa voie ; qui, pas une minute, n'a été avertie de son visage par les cours d'eau du chemin, de peur qu'elle ne perdît cette innocence et la liberté de ses gestes qui sont une mesure mouvante et cependant infaillible.

De même que la marche de saint Thomas dans son raisonnement est un souverain exemple de liberté, parce qu'elle n'est point systématique et ordonne son pas à l'objet, de même l'obéissance de l'artiste à l'ordre des choses, auquel il doit adapter consciencieusement son désir, est une libre nage écartant des ténèbres qui sont à la forme du corps humain et ne se brassent pas à la mécanique. Il y a plus de subtilité dans l'ordre de la vie, il y a plus de richesse et de variété dans la sagesse de l'Église, et dans une philosophie impersonnelle qui se propose de la traduire, que dans la complication des systèmes créés par la volonté. C'est pourquoi il est plus facile de se conformer aux règles qu'à l'ordre. La liberté, fruit de la libération, accessible après un sacrifice patient des facultés spirituelles ou intellectuelles, est

plus sévère que la règle, plus jalouse qu'elle. Demandez au saint ; dans une autre sphère, au génie. Elle est intégralement soumise à Dieu, donc à tout. Elle est pleinement soumise à l'ordre, qui commande l'harmonie. Elle n'a pas de ruses avec elle-même, pas d'arrangements avec le siècle, pas de compromissions avec les convenances. La liberté est peut-être l'âme de l'ordre. Elle est certainement le dernier mot du christianisme.

SANISLAS FUMET.

LUEURS DES BRAISES DU COUCHANT

CRISTAL

**Le linge aux replis noirs du haut en
bas dans la détresse.**

**Aux lames des boulevards bruyants,
tout à coup dans la paix, le calme, la
nuit dure, massive et transparente
sans reflets.**

C'est là qu'on se heurte.

**C'est là que tout descend, regarde,
s'arrête à la même heure.**

**Par la fenêtre bat la neige au détroit
fléchissant,**

**la neige sans dessein
qui colore la ville,
sur le cœur et la main
la paupière immobile.**

**Dans ce désordre épanoui dans les
mêmes limites que les jours précé-**

dents — le bloc limpide sans fissure — au milieu des flocons, cette lueur fermée qui s'anime et bouge — la lanterne du char en marche dans les chemins déserts et encaissés — la première étoile.

AU POINT DU NORD

Entre les ornières lourdes, écrasées de soleil, l'animal écumant écarte l'air qui brûle, chargé d'odeurs de foin massacrés, de fleurs à peine mortes, encombré du vol aigu des mouches délivrées au bâillement de la ligne des portes.

Les plantes sont encore humides au bord de la chaussée et les racines traînent parmi les pierres et les bêtes mouvantes. On comprendrait que cette eau fût la sueur du ciel ; on comprend que les gouttes du front seront les boules au ton de cire et les larmes. Quand le rosier éclate dans la plaie saignante du tournant, à l'orée des précipices infinis du monde déployé, où finira la charpente de ces bâti-

ments aériens rouges et bleu de ciel — de ces établissements où la mer vient se rendre et s'apprivoise? Au climat desséchant de cette pente, à la place de ce poids humide du bas-fond, malgré le mouvement des peupliers inquiets qui se le disent — il ne peut y avoir de place pour le cœur gonflé qui se repent — on tranche la noirceur de l'esprit qui s'envole. Tout est plein de sirop et de quiétude molle. Et trop pur, trop lourd dans cette lumière et le revers qui brille. Je change de moisson. Je regarde d'un œil suppliant le dos des villes.

L'ÂME ET LE CORPS SUPERPOSÉS

Dans la chambre l'esprit malade et le corps allongé.

La flamme perce.

Le triangle de la lampe s'oriente, au plafond, selon le sens de la pièce à côté.

Quand tous les désespoirs se mettent en travers,

que la route est barrée.

Quand on n'espère plus qu'en la dernière goutte,

la dernière heure, la chaîne relevée.

J'observe le triangle d'un œil distrait par la fièvre et par les battements du cœur qui guide le danger.

Sur le mur opposé au côté de la glace — le gouffre noir, gelé où règnent le vide et le silence menaçants, la possibilité de toutes les morsures — m'apparaissent les paysages réjouis et souriants de rayons de soleil, de cloches lumineuses, de cris filant le long, de couleurs détachées, de trombes claires sur un ciel trop chargé.

Mais dans l'ovale qui tient le visage tout entier immobile et la mémoire inquiète, trouée, usée par les efforts retenus à jamais — on a précisément la notion du temps qui se remet, de celui qui arrive et la limite de nos mouvements en désordre dans cet espace étroit déjà renouvelé.

REGARD HUMAIN

Dans l'air luisant, l'heure ne sonne que pour l'homme. L'animal méfiant n'écoute pas passer les boules rondes qui dispersent le temps.

Un écho très ancien se cache au fond du précipice — le cri désespéré et, sur l'écran du ciel, la fuite des éclipses et la silhouette noire de l'homme perdu au coin de la forêt.

Quand la lumière s'abat sur la terrasse et les guirlandes rigides du jardin; quand les têtes coupées par les lames glissantes s'élèvent à deux mains — il y a encore le bruit des pieds agiles autour des sources et, sous les bois couchés, l'élan des bandes d'or, puis le torse des souches aux pentes du chemin.

Tout est tendu à l'encontre du vent, qui moissonne le monde du centre à l'occident, des rayons qui ramassent les cendres et du vol des pigeons. Dans ce mélange de mouvements précis, de bêtes noires où l'esprit se défend — toujours caché derrière les

paroles, les cris de désespoir. Ou autrement ces yeux qui vous regardent dans les buissons du soir.

REMORDS

Je vois le petit apprenti sur l'appareil des rigoles isolées. Je tends la main aux flaques d'eau sous l'éternelle glace perpendiculaire, trouble et où s'évaporent le col, la fissure du treillage chevelu.

Parure de sel, figure de rayons, passage secret des moules de ma main sur les fleurs décapitées, à peine filtrées au réveil des neiges perdues dans les cimetières, dans les saisons nues, dans le corps ruisselant des larmes du crime muselé. La valse amère.

PORTE DU VIDE

Le vol du pétrel effacé sur l'arme du mensonge effrayant, érudit, fécond sous les solives du plafond démodé

face au Rhin qui divague au son du cor.

Parole d'ange à peine éclos du nuage effaré dans le lit des tessons — grave musique — effroi de ma lumière.

Et puis le linéament des os, des eaux profondes sur les marbrures de l'écran. Au fur et à mesure que j'écris le sort coule entre mes doigts et s'efface de ma mémoire. C'est un soulagement du va-et-vient de la pensée et le débordement de ma migraine.

FAUX PORTRAIT

Dans les bandes limpides du ciel et les rayons fermés, dans les forêts vivantes que le vent soulève et fait tourner, les premières lueurs, les appels des bêtes réveillées.

La campagne s'étire et l'eau se remet à couler.

Dans l'espace ce terrain blanc toujours inoccupé, cette tache de sol blafard,

Ce monde de paysan immobile et muet,

La figure,

Les yeux et la parole,

Est-ce le calme défendu par les barrières,

Les racines perdues par le temps qui s'oublie,

Une autre direction ou la même aventure?

Les âmes et les corps à jamais réunis.

DEHORS

Des chemins détournés des villes basses, d'où viennent des bruits sourds, passent les taillis sombres contournant les remparts.

Les pierres bleues couvertes de sueur luisent entre la pâte épaisse de la terre au courant de la peur.

Tous les doigts, toutes les feuilles d'arbres, toutes les paupières remuent.

Les prunelles à travers les rayons du ciel sont à l'affût.

Les ailes passent.

Il y a aussi des cortèges minces qui passent et vibrent sous l'humidité, entre la voûte et les plaques glissantes du soir d'été.

Les étoiles remuées au fond de la corbeille

Les vers luisants piqués aux feuilles de la treille

Tous les yeux attachés au fil qui coud la nuit

La route décidée à travers tous les plis

Et la voix qui va sans qu'on la craigne

Des passes du veilleur

Aux gouttes de rosée qui luisent sur la plaine.

LE FROID DE L'AIR SUR L'ESPRIT ET SUR LE VISAGE

Il n'y avait plus autour de son corps immatériel et noir que des débris, que des lambeaux d'étoffe noire.

Elle se tenait entre la maison et le ciel et, plus précisément, contre le côté droit de la fenêtre.

Mais le ciel lui paraissait si grand, les trous du ciel, la nuit, qui se cachaient, le jour, derrière les nuages qu'elle regardait toujours du côté de ma chambre. Et cette lumière sous la cheminée, ce feu qui baissait au souffle bruyant de la cheminée — il me semble qu'elle aurait pu croire ou que j'ai cru — que ce pouvait être une étoile.

Et ces deux yeux derrière le carreau avec ce vent...

L'ÂME EN PÉRIL

Il saute à part, la peur de la mort le regagne.

Ces lignes qui filent dans le creux sans fin et se rejoignent, c'est la route de l'imagination sans surprise.

La lumière au coin du bois et des manches pleines de vent, la lumière de cette lampe cassée, éclaire à peine le front rayé de racines du vieillard studieux qui compte les gouttes de pluie savantes de l'année.

La voiture habituelle roule contre

les murs qui frissonnent, chargée de déserteurs qui passent la frontière du jour.

Le cœur s'éprend de cette lumière cassée qui contrarie le vent et la pluie, qui arrête l'infini de l'horreur puissante des tempêtes.

Cette lampe, une goutte de sang dans l'aine de la nuit, détend les muscles et les nerfs du coureur passionné qui a laissé la peur s'emprisonner dans sa poitrine. Il saute à part, les fossés des raisons sont pleins d'eau. Il fuit le silence hébété, à peine dégagé des rayons lumineux des roues de la tempête — les ornières de sa destinée pleines de vase. Pourtant les courbes de son front gardent l'habitude pressée de l'auréole. Ce n'est pas le bonheur qui manque aux circonvolutions de cette tête. Ce n'est pas la grandeur qui échappe aux idées lugubres de ce nouveau prophète. Mais l'oubli, le dessin mal établi de son séjour d'étranger sans passeport. Une parole aux hommes de son temps, aux sources du mépris. Merci. Je ne veux pas de cette gloire.

RÉVEIL INTÉRIEUR

Si le tiroir s'ouvre, sous la face béante du meuble, c'est le rire ou la bouche du mur.

Les feuilles de soleil se détachent et volent — les carrés d'or se posent et les reflets des glaces se décollent.

Les chiffres, qui finissent par prendre aussi de l'épaisseur, marquent les coups sur le timbre du ciel qui compte tous les jours.

Le calendrier dehors, le livre ouvert des arbres, les feuilles de soleil se fanent sur le mur; mais que veulent dire cette main qui cherche, ces yeux qui courent, ces paupières qui battent et ces gouttes d'eau qui restent au bord des lignes du matin?

DROIT AU CORPS

Le bec de cane, blême comme un homme qui vient de perdre définitivement la partie, se lève tout à coup

dans la pénombre. Il fait nuit. Le soir est descendu peu à peu sur les verroteries largement gonflées de reflets de lumière, qui dessinent des rues dans la vallée, dans la plaine, dans la ville — est descendu comme un pantalon flottant de terrassier, quand ces travailleurs de la terre des villes titubent sous le poids des fatigues physiques et la poigne trop forte des vapeurs d'alcool mal dirigées. La prairie disparaît sous les roues de givre de la rosée nocturne. Les automobiles somptueuses gravissent avec des soupirs de désespoir les pentes cahoteuses de l'agonie. Les arbres rivalisent de tendresse avec les boules de fumée noire qui jaillissent de ces volcans plus calmes que les maisons désertes quand l'ennemi avance dans les ruines, vers la fortune, vers l'éclat de la mort, le canon, la plaie du ciel et la vague sombre des vêtements dépolis par le deuil et l'exil.

Quand tu voudras que la lampe t'éclaire, frappe trois coups. Quand tu voudras que ton ennemi meure, ne frappe qu'un coup, mais alors choisis

le beau dahlia bleu de sa poitrine.

Tu te vantes à tout moment de courir le risque de perdre ce fluide qui dépasse tes mains, ton front et tes cheveux. Tu irrites du matin au soir la force musculaire de l'orage et tu attends, dans des détours plus obscurs que les sombres carrefours du quartier de la Goutte-d'Or, après neuf heures du soir, la fin du précipice où coule le sang refroidi pour toujours des âmes qui ont su marcher avec plus de courage au suprême supplice. Quand le sang a fini de couler, les âmes s'envolent — les âmes sont blanches et légères parce que le sang épais et lourd a fini de couler et si les ongles de ta comparaison griffent les murailles crasseuses de la nuit c'en est fini de toi, de ton équilibre et des rayons incertains qui convergent au centre de la place. Sur cette place la source murmure des paroles d'amour désintéressé prêt au sacrifice. Ces paroles gagnent immédiatement la paroi du ciel qui prête et se distend sous leur poussée et d'un front livide et d'un aplomb désespérant tu les regardes.

Il n'y a plus d'encre dans la nuit. Le buvard blanc de cette neige a absorbé toute cette encre qui avait écrit les signes mystérieux de mon passage dans la nuit et sur les pas de la première manifestation de sympathie de mes cordes vocales se glissent avec timidité et les soubresauts équivoques de la honte les pâles tentacules sans forme et sans mérite du jour.

Comme un homme qui a définitivement perdu la partie, le bec de cane se lève tout à coup dans la pénombre.

RIDES DE GIVRE

A présent, c'est le commencement violet de la tempête. Le renard du matin bleu levé derrière le balcon, l'œil derrière ce haut du mur, ligne entre ligne, qui n'existe pas pour ma main, proprement pliée au fond de moi, ma poche fermée, mes mouvements précis, dans l'autre côté de la saison qui est ma vie.

Sous l'âtre noir les rires sont morts,

dans les grottes flambent les bijoux inconnus auxquels je ne tiens pas. Rien que je porte sur ma poitrine nue, solide, à bras tendus. Cette force des épaules où les roulements du soir se reposent. Et je marche à l'aventure dans la forêt creuse — tes yeux au fond, tes cheveux et tes orbites relevés. Je perds l'éclat du sourire de ce ciel limité en quadrilatère étendu mort comme une porte au-dessus du toit de mon lit.

Je regarde cette couleur, le sang et l'eau, dans la fraîcheur; le plaisir d'attendre le ciel — cette baignoire du pauvre. Larmes, voiles des maronniers et de l'hiver sans espérance — touchante disparition.

MÉLANGE D'OMBRES

Ce ne sont que des tourbillons de bruit et des tintements d'heure dans l'air qui devient plus épais que la nuit.

L'horloge a remonté le temps et les étoiles tombent dans l'eau et la vapeur du feu qui les attend.

Le soleil séparé en deux et les aiguilles arrêtées au milieu du chemin sans bornes du cadran; la route a bifurqué, l'ombre a changé de place et la lumière tremble à tout ce mouvement.

On cherche quelque forme précise entre les lignes.

Un coin où retrouver l'esprit qui s'est éteint.

Le vent est arrêté et les lampes sont mortes.

La paupière sous l'aile, prunelle du couchant, ne voit plus le foyer, l'ardeur des auréoles, ni le cœur allumé qui éclaire le monde et le soleil perdu jusqu'au nouveau matin.

ET S'EN ALLER

Pendant que les éclairs luisants rayaient l'orage les voix dans les maisons prenaient un autre son.

La bouche ouverte au vent, la porte que la main pousse et qui se détache, le tourbillon de flamme et l'eau qui tombe à verse — le refrain.

La vitre est éclairée comme un visage — qui se cache et revient. Dans les rideaux le mouvement du temps et l'esprit qui se lasse quand la pendule saute les heures en écoutant.

Il y a des gens venus de partout et qui parlent — les têtes ramenant l'esprit qui se souvient — et le ciel, qui descend plus lourd sur l'arbre qui se dresse, ouvre une porte basse par où tombe le soir.

Les éclairs sont restés debout sur le fond sombre — les têtes remuées en rond près des rideaux et les visages éclairés contre la vitre — les yeux ouverts qui n'ont jamais fini de regarder.

RECUEIL DE TEMPS

Les chevaux ramenant l'écume et les vagues

Tous les remous de l'air roulés vers les cloisons

Les véhicules plats amoncelés dans l'ombre par le vent et les lourds bourrelets de la tempête

Dans l'esprit qui rejette son noir au
rebord des façades

L'angle coupant du mur où se brise
le jour

les rayons pénétrant le verre des
boutiques le plâtre des joues creuses
la faim au fond du corps

La journée délicieuse et bleue s'en-
gloutit dans la rue qui dévale

traînée par les ruisseaux qui rient
Et les trottoirs dressés tristes à la
même heure

Et l'homme seul sérieux entre les
rideaux verts

Il parle du voyage interrompu à
temps

Du manque de visage au dos qui se
défend

A la fin du circuit et de cette parure
Quoi de plus naturel la main ou la
figure

Où les traces dans l'air de ce monde
trop long

TRIANGLE

L'effroi du désespoir, la liberté des
branches gagnent bientôt la boîte où
dorment sans rêver les ampoules de

sang, d'éther, d'huile camphrée. La vie artificielle du cœur, au courant de ma main libérée, reprend quand j'appuie mes coudes phosphorescents sur la commode. La pointe des chenets s'exprime en un perpétuel gazouillement d'oiseau qui atteint profondément le dormeur du fauteuil mécanique.

Dans les plaintes du métal on prend conscience des revanches de l'esprit présent ulcéré sur la matière.

Les lianes du berceau persécutent les rayons solaires décomposés. Les feuilles mortes, après tous les supplices et les étapes de la santé perdue, gagnent le paradis tandis que, derrière ma vitre d'automne, je regagne la dure résonance des voix de plâtre et la chaleur toujours croissante du feu sinistre et de la soif démesurée qui se tord sur la langue avide des âmes.

PREMIÈRE TABLE

Les caves, les carrés, les jeux qui se débattent entre les mains coupées et les tours de passion.

Car les visages comptent peu dans cette fête — tous les yeux inclinés vers le même horizon et sous les angles du ressort et la peau calme le mouvement du cœur, le péril, la chance qui s'endort.

Il faut remettre tout en train à la limite.

La lumière d'en bas soutient les plus indifférents et les lames tordues qui viennent du côté de la vitre s'engagent doucement dans les plis du regard. Le ciel est autrement placé au-dessus de ces têtes. Tout a grandi sans bruit dans le triangle étroit; et si les lignes intérieures étaient droites on verrait le nombre, l'argent, les mains rentrées qui serrent et le rôle des doigts.

Et peut-être entendrait-on crier, ou rire, ou s'étouffer les ombres.

On entendrait le passage d'un niveau à l'autre, d'un cercle à l'autre, cette lumière qui se brise, cette larme qui roule et se dessèche dans la joie.

DERRIÈRE LE CLOCHER

Le jour fume en s'élevant de derrière le toit, l'arbre sec, l'axe mouvant des piles, la colline bordée de cloisons résonnantes.

L'air et l'eau se meuvent par fragments épais qui heurtent leurs éclats et les barrières molles qui les guident.

Au bout du jour le carrefour tourne vers le couchant; le coude de l'aiguille aimantée vers le gouffre.

Sous la voûte les boules qui sortent du clocher roulent dans tous les coins et les heures tracent une lumière au milieu des arcs et des moulures.

Les poissons glissent d'abord sur une seule ligne reflétée dans le ciel, l'oiseau change de sens, la fumée se résigne et la voix du dormeur qui sort du mauvais rêve, au milieu des prairies fumées par le soleil, arrive avec un autre accent, d'une autre sphère, assez haute pour que tout ce qui vit s'arrête, écoute et s'interdise dans le passage des courants où rien

n'est clair ni lourd, où tout se mêle, glisse, étincelle à la fois au même mouvement.

L'EAU DU JOUR

Dans l'avenue bordée de mouvements de branches où pousse l'air, où la chaleur du ciel pénètre par les fentes, des yeux clignent pour éviter la poudre de soleil qui flotte et recouvre les bancs qui bordent la rivière.

Dans l'eau c'est un autre manège, un cours de tourbillon jusqu'aux pierres sur lesquelles roulent les troupes de poissons — les pierres rondes.

Un œil vient jusqu'au bord, dépasse l'épiderme qui frissonne et s'étend en ronds de vagues — il vient des couches sombres des racines. Il éclate.

Une lame de chair brille, tourne et s'éteint entre deux reflets d'arbres.

Puis l'herbe a l'air de vouloir suivre le courant — et la prairie tourne et détail — la montagne suit le cadran.

Tout le paysage saute le pont et le

village jusqu'au moment où la lumière redescend.

Contre cette barrière.

Le jour qui se défend.

VITESSE DES MOTS

Recueillis dans les remous vertigineux de la prière, mêlés aux gerbes d'or qui s'élancent du fond de l'eau, du sable clair et bien lavé, en même temps que les bulles d'air viennent regarder des profondeurs curieuses de la terre — regards inquiets que l'élégance du ciel rend éphémères — les reflets de grains, comme les mille cervelles du noyer, se laissent porter par les vagues du temps. Cet arbre défie les ardeurs de l'intelligence la plus diverse. Ses désirs s'élèvent impétueusement vers la voie lactée, fulgurante purée d'étoiles, à condition que la lune, œil de veau solennel noyé de parfums et de fard, dans les taillis fiévreux de la soirée où dorment paisiblement les lucioles, ne prenne pas pour elle et en mauvaise

part les allusions de la marche mystérieusement asymétrique des ivrognes. Au moment où les portes des églises s'ouvrent sans bruit, où les cloches, perdues sur leur chemin et sous les voûtes claires, sonnent. Quand l'homme, appuyé au soleil, applique fermement sa main comme une chaude nuit sur ses yeux fatigués, pour mieux voir sa forme vraie et les contours de son visage — les vides douloureux de son corps dispersé — les rochers sombres de son terrible caractère — le labyrinthe des rues de sa pensée obscure et qu'il va pieds nus sur les pavés tranchants qui l'écartent insensiblement des tendres lieux où les anges perdus ont organisé leur repaire — alors le cœur ouvre sa source et le sang s'évapore. Les larmes glissent sous l'aiselle enfumée de la misère noire et puis s'envolent — les larmes en colliers ruisselants viennent alimenter les fleuves, au mouvement tragique, de la terre. L'aube, comme le mur lézardé des variations barométriques et de la fièvre, agite derrière la forêt le tremblement juvénile de ses doigts.

La journée s'annonce magnifique. Pourtant rien sur la passerelle métallique ne peut définir les sentiments anormaux des prostituées par rapport à la maternité courante si ce n'est le passage des trains de luxe à marche rapide, toutes lumières allumées. Je ne suis pas près de revenir sous ce pont, dans la prairie, au bord du fleuve où se déroule sans fin un des plus épouvantables souvenirs de mon enfance. Quand s'élevèrent de tous les points de l'horizon ces grappes de vessies à peine plus rassurantes que des lanternes on commença d'entendre, à travers les yeux pleusement fermés, les fronts soucieux et penchés, les premiers accords de la partition wagnérienne de l'orage. Toutes les têtes d'hommes et d'oiseaux se couvrent de chapeaux hauts de forme lugubres pour dissimuler les sinuosités particulières de la forteresse démantelée de leurs soucis. La nuit s'éclaire de cassements d'assiettes lumineux et descend par tranches plus épaisses et plus lourdes à la pensée que les accidents du travail au fond des mines. Je cours dans

l'allée sous les platanes confortablement vêtus d'imperméables, sous les acacias frivoles, toujours en toilette d'été. Je me perds dans le changement de direction des routes, à travers les conseils du touring-club et des marchands de pneumatiques. Je me perds. Je cherche. Je me perds. Je cours sous des marronniers que la pluie désespère. Les portes sont fermées à l'envers. Les routes détrempées s'affaissent comme de lamentables rubans déchirés par les flaqes de verre. Je descends, avec l'eau qui court, noyant mon ombre, vers la mer. Mais je ne sais déjà plus ce que je cherche, à moins que ce ne soit précisément ce sentier pavé de nacre — bordé de lanières d'algues, de buissons de corail qui commence par une enseigne lumineuse où dansent des étoiles et qui monte, à travers les angoisses du cœur perfide, jusqu'au silence éternel qui parcourt l'étendue au-dessus des foudres et des menaces vaines de l'orage.

La prière du soir, le calme de la plaine.

PIERRE REVERDY.

RAYMOND RADIGUET

**Il boitait gentiment sachant que beauté boite ;
Il savait d'abord ce que nous sûmes après ;
Il ne connaissait pas de gauche ni de droite,
Il plumait en silence un bel oiseau secret.**

**Il tenait mal par terre, ah ! c'est une évidence.
Tu l'as vu, Max, boitant comme un gibier blessé
Sur les escaliers et les trottoirs de France
Dont il était alors la plus haute pensée.**

**Il honorait la ville et les bords de la Marne.
Il s'y couchait, l'été, dans le fond d'un bateau,
Remplissant ses livres de notes et de cornes ;
C'est alors qu'il aima Max Jacob, Jean Cocteau.**

Ensuite il apparut sur nos tables tournantes,
Il but le joli feu des bûchers champenois,
Il évita l'excès des muses étonnantes,
Et s'en revint au ciel avec les yeux sur moi.

JEAN COCTEAU.

LA

CONSCIENCE CATHOLIQUE DE L'HISTOIRE

NOTES DU TRADUCTEUR

Les deux essais que l'on va lire sont extraits d'un livre fameux, Europe and the Faith (l'Europe et la Foi), qui n'a pas encore été traduit en français, et dont le ton général, plus encore que les idées, constitue pour le lecteur de chez nous une très vive révélation de l'atmosphère spirituelle qui est devenue celle d'innombrables Anglais réfléchis. Le talent et la vigueur intellectuelle de deux écrivains hardis et féconds y ont contribué pour beaucoup, et ce n'est pas à tort que l'on a réuni les noms d'Hilaire Belloc et de G. K. Chesterton pour former un adjectif destiné à définir l'état d'esprit qu'il est convenu d'appeler chesterbellocien. Si Chesterton est en passe de devenir en France aussi célèbre qu'en Angleterre, il semblerait que Belloc y soit encore aujourd'hui moins connu. L'on pourra juger, aux pages qui suivent, combien il importerait qu'il le devînt davan-

tage, et de quelles rudes clartés, de quelle puissance d'argument il appuie les poétiques intuitions de son émule et ami. Le style même de ces deux auteurs marque assez leur différence, et si l'architecture de la phrase chestertonienne est du gothique le plus aérien et le plus flamboyant, l'écriture de Belloc est d'un tour tout roman par sa claire logique, sa densité voulue et son souci de la symétrie. Et cette dernière manière, au rebours de ce que l'on pourrait croire, n'est pas la plus aisée des deux à transposer dans notre langue, bien que fort proche dans l'original de la manière française. Le traducteur s'excusera donc ici, auprès de ceux qui ont la bonne fortune de connaître déjà ces textes, de l'insuffisance avec laquelle il a rendu la concision et la sobriété d'un anglais qui tient beaucoup de l'énergie latine. Aux autres au contraire, il demandera de vouloir bien lui passer un certain nombre de répétitions, de réitérations et de tournures désuètes nécessaires au cheminement de cette prose cadencée, didactique, tout imprégnée de l'Ecole, et où il semble entendre bruire parfois « le lourd piétinement des légions en marche. »

Maximilien VOX.

I

LE CATHOLIQUE ET L'EUROPE

Je dis à dessein la « conscience » catholique de l'histoire ; la *conscience*, autrement dit la connaissance intime fondée sur l'identité essentielle de l'objet et de l'esprit qui le connaît par une intuition immédiate. Je me garderai bien de dire le « point de vue » catholique : façon de parler moderne, et donc décadente ; inexacte, donc éphémère. Je ne m'y abaisserai point et je préfère rendre à la vérité l'hommage qui lui est dû en déclarant qu'il n'y a pas, quant à l'histoire européenne, de « point de vue » catholique, et qu'il n'y en saurait avoir ; des points de vue protestant, juif, musulman, japonais, il en existe, puisqu'il s'agit de l'Europe vue de l'extérieur. Mais un catholique, qui la voit de l'intérieur, n'en saurait avoir : on n'a pas de point de vue sur soi-même.

Je n'ignore pas que certains sophismes vont soutenant le contraire : nulle part la

fausse philosophie ne se manifeste plus fausse. Car la vision qu'a de soi un esprit honnête et qui s'examine sans faiblesse a ceci de commun avec celle de son créateur, donc avec la réalité : elle procède du dedans.

Je me permets d'appuyer sur la comparaison. Ainsi, l'homme possède une conscience, voix de Dieu, qui lui affirme non seulement l'existence du monde sensible, mais la sienne propre. Celui donc qui se dit, malgré les flatteries : « Quel pauvre homme je fais ! » — est dans la vérité ; celui qui, bien que vilipendé, se dit : « J'ai voulu bien faire » — est dans la vérité ; il se connaît, du fait même qu'il est. Nous ne nous connaissons pas parfaitement ; mais notre connaissance, encore qu'imparfaite, est exacte, elle représente une portion du réel ; et ce que nous ignorons de nous-mêmes, à supposer que nous le découvriions un jour, serait le prolongement tout naturel de ce que nous en savons déjà. Il n'existe de chaque homme que des aspects, sauf pour lui-même et pour Dieu qui l'a créé ; eux deux, seuls, le contemplent tel qu'il est ; les autres esprits ont sur lui des « points de vue » dont nul n'est exact et dont chacun diffère.

Bref, l'homme ne se regarde pas : il se comprend. Ainsi de nous, qui tenons la foi,

et de la geste de l'Europe : un catholique, en la lisant, ne tâtonne pas du dehors : il saisit, du dedans. Il ne saisit point totalement puisqu'il est un être fini ; mais il ne fait qu'un avec son sujet. La Foi, c'est l'Europe, et l'Europe, c'est la Foi.

Le catholique use, pour sonder l'histoire (et dans ces pages j'entends par là l'histoire de la chrétienté), de l'introspection. De même qu'un pénitent à confesse s'accuse de ce qu'il est seul à savoir et dont nul autre ne peut juger à sa place, de même un catholique qui fait au monde européen quelque reproche, lui reproche des penchants et des actes qui sont les siens propres. Les erreurs qu'il dénonce, il les eût pu commettre en personne, si bien que son blâme n'est pas relativement juste, il l'est absolument ; les versions arbitraires, discordantes ou ignorantes de l'histoire européenne, il les discernerait avec cette discrimination que l'on met à un examen de conscience, car il sait et pourquoi et comment les choses se sont passées. A d'autres, qui ne sont pas catholiques, d'aborder le sujet en étrangers et par la périphérie, de n'y voir qu'un amas de phénomènes disjoints ; il l'envisage, lui, du centre, dans son essence et dans sa totalité.

Répétons-le, en d'autres termes : l'Église,

c'est l'Europe, et l'Europe, c'est l'Église.

Cette conscience catholique de l'histoire ne s'arrête pas aux débuts de l'Église dans le bassin méditerranéen ; elle remonte bien au delà, et le catholique a l'intelligence du sol même où la plante de la foi prit racine. Mieux que quiconque, par exemple, il comprend l'effort militaire romain, et pourquoi il se heurta à la ploutocratie asiatique de Carthage ; il distingue quelles lumières nous légua Athènes, et quel aliment nous fournirent les Celtes de Bretagne, d'Irlande et de Gaule et leurs pressentiments obscurs mais poignants de l'immortalité de l'âme ; quelle parenté nous unit aux rites de cultes faux mais chargés de sens, et comment l'antique Israël lui-même — alors que ce petit peuple violent vivait encore sa vie nationale sur les monts de Judée, avant d'être empoisonné — fut, du moins sous l'ancienne alliance, central et sacré, comme nous disons en langage catholique, c'est-à-dire voué à une mission particulière.

Tout, aux yeux du catholique, prend dans ce tableau son juste relief ; la perspective en est naturelle, rien n'y est faussé ; le récit de notre grande histoire procède avec ampleur et plénitude, aisé, naturel, et définitif.

Mais le catholique d'aujourd'hui, surtout

s'il est confiné dans l'usage exclusif de la langue anglaise, souffre d'un accident fâcheux qu'il faut souhaiter passager : il n'y a pas de livre anglais moderne qui lui donne du passé une vue d'ensemble, de sorte qu'il doit avoir recours à des auteurs violemment hostiles, des Allemands du Nord ou des Anglais qui les copient, tous fort incapables d'un jugement sainement européen.

D'où il résulte que notre lecteur donnera à chaque pas sur des propositions dont il sentira d'emblée toute l'absurdité, aux restrictions ou aux contradictions qu'elles impliquent : et cependant, si le loisir lui manque pour de savantes recherches, il ne parviendra pas à mettre le doigt sur le point précis où s'insère l'erreur. Dans tous ses livres, du moins s'ils sont en anglais, son sens instinctif de la chose européenne lui révélera bien des lacunes, auxquelles il lui est d'ailleurs fort impossible de suppléer, par la faute de l'écrivain qui, la plupart du temps, ne les soupçonne même pas.

Deux exemples me serviront à éclairer ce propos. Je tirerai le premier de la guerre récente, événement immense, dont les suites ne sont pas encore épuisées, et qui intéresse toutes les nations : ce, par des points où la Foi n'a pas, en apparence, grand'chose à

voir. Le premier venu, semblerait-il, devrait pouvoir en rendre compte : or, aucun historien n'y est encore parvenu.

Mon second exemple, au contraire, je me suis appliqué à le choisir d'un caractère spécifiquement défini. Il repose sur un point de doctrine ; et c'est l'histoire de saint Thomas de Cantorbéry, dont les modernes n'ont su tirer que d'inextricables contradictions, mais qui, aux yeux d'un catholique, jette une vive lumière sur l'état intermédiaire entre l'empire et le régime des nationalités.

Premier exemple : voici enfin toute l'Europe en guerre ; un duel, évidemment, la résolution d'un conflit latent. Que s'est-il passé ? Quels sont ces deux camps ? Que signifie cet étrange groupement occidental offrant un front désespérément uni aux hordes que la Prusse, après avoir broyé l'armature orthodoxe de la Russie, lance à l'assaut d'une victoire qui semble inévitable ? Où gît la racine profonde du mépris singulier que témoigna alors Berlin pour nos anciennes traditions d'ordre, de chevalerie et de morale ? Qui expliquera l'hésitation du pape, l'anomalie irlandaise, l'indifférence de la vieille Espagne ?

Nous n'obtiendrons que confusion en faisant appel aux méthodes critiques modernes

et externes, qu'elles soient matérialistes ou sceptiques. Il ne s'agit pas d'un heurt de climat contre climat, ni de cette facile opposition des « milieux » qui est la plus grossière et inepte explication des affaires humaines. Ni d'un conflit de races, si tant est que des races se distinguent encore en Europe autrement que par des traits fort vagues tels qu'oriental ou occidental, brun ou blond, haut ou court. Il ne s'agit pas non plus d'un conflit économique, comme le voudrait une assez sotte théorie académique en vogue il y a quelques années ; pas trace ici de révolte des pauvres contre les riches, d'invasion barbare de provinces cultivées, ou de tentative organisée pour annexer et mettre en valeur des terres laissées en friche.

D'où sont donc nés ces deux adversaires, dont l'antagonisme virtuel se montra si violent que des millions d'hommes donnèrent volontairement leur sang pour obtenir une décision par les armes ? Plaignons qui prétendrait expliquer ce formidable débat à l'aide fragile des différences religieuses qui mettent aux prises les « sectes » modernes. J'ai assisté à plus d'une tentative de ce genre, par le livre ou par le journal, dans l'un et l'autre camp ; les résultats en sont uniformément affligeants.

Certes, le protagoniste du drame, la Prusse, était athée ; mais ses provinces vassales l'appuyèrent avec entrain, Cologne et la Rhénanie aussi bien que la Bavière au catholicisme plus tiède ; et son principal soutien, sans lequel elle n'eût osé affronter l'Europe, fut cette même puissance dont l'unique raison d'être résidait dans le catholicisme : la maison de Habsbourg-Lorraine, qui, de Vienne, fortifiait et consolidait le catholique contre le Slave orthodoxe, et qui, par toute l'Europe orientale, se constituait le champion de l'ordre catholique.

Si l'Irlande catholique se réserva, l'Espagne, indévote, mais qui hait l'étranger dans tout ce qui n'est pas catholique, y mit plus que de la réserve. L'Angleterre avait depuis longtemps oublié l'unité de l'Europe, et la France, autre premier rôle, était divisée avec éclat sur le principe religieux de cette unité. Les faits, il faut le reconnaître, opposent une résistance absolue à toute analyse religieuse moderne qui confondrait religion et opinion.

Mais alors, pourquoi s'est-on donc battu ? Pour la Démocratie, ont dit certains. Explication fort négligeable de la grande guerre ; la Démocratie, forme de gouvernement idéale, noble, mais rare et périlleuse, ne fut point en

cause, et nul historien ne peut s'y tromper. La politique foncièrement aristocratique de l'Angleterre, muée en ploutocratie, les despotismes russe et prussien, l'énorme complexité de tous les grands états modernes démentent ce genre de fadaïses.

Moins respectables encore sont ceux qui viennent parler « d'une lutte pour la suprématie entre les deux champions germaniques, l'Allemagne et l'Angleterre » ; car l'Angleterre n'est pas germanique et ne joua pas de premier rôle ; le cabinet de Londres ne décida la guerre qu'à la plus infime majorité possible, une majorité d'une voix. Le gouvernement prussien, d'autre part, n'imagina pas un instant qu'il dût se heurter à l'Angleterre. Le conflit ne se laisse pas circonscrire ainsi, et c'est le monde entier qui entra en guerre. Encore une fois, pourquoi ? Nul n'est historien s'il ne peut déduire du passé sa réponse ; tous ceux qui le peuvent, qui sont donc historiens, se rendent compte que c'est dans les profondeurs historiques de la Foi européenne, et non à sa surface actuelle, qu'il faut chercher la clef.

C'est contre la Prusse que l'on se battit. Or d'où vient la Prusse ? De ce que l'imparfaite évangélisation byzantine des plaines

slaves orientales tourna court en cet endroit précis et manqua de peu d'y rejoindre le flot occidental de vivante tradition qui jaillissait de Rome. La Prusse, c'est un hiatus. Dans ce coin de terre abandonné, qui ne subit ni la demi-culture de l'est byzantin ni la forte culture de l'ouest romain, les ronces poussèrent dru. Et le propre des ronces, c'est de foisonner. La Prusse, ce taillis d'épines, ne put s'étendre tant qu'un schisme n'eut pas affaibli l'occident ; il lui fallut attendre que se fussent apaisées les batailles de la Réforme. Elle attendit : et, sitôt l'occasion venue, elle se prit à croître prodigieusement ; le roncier envahit la Pologne, puis les Allemagnes, puis la moitié de l'Europe ; et quand il en vint enfin à menacer la civilisation, il enserrait déjà cent cinquante millions d'âmes.

Quels témoignages avons-nous pour juger cette guerre ? Dans deux manières fort différentes, celui de la Pologne et celui de l'Irlande, îlots perdus de tradition tenace, où une passion nationale pour la Foi a sauvé l'œuvre du passé.

La Grande Guerre fut le choc d'une Chose nouvelle, monstrueuse, agitée du besoin inquiet de retourner à sa vie difforme en brisant avec l'Europe, et du vieux roc chré-

rien. Par sa morale, par la morale que lui inculqua la Prusse, cette Chose est une conséquence de la grande tempête où, voici trois cents ans, l'Europe fit naufrage et se brisa en deux tronçons ; et cette guerre ne fut qu'un nouvel épisode, le plus formidable, de la lutte sans trêve dans laquelle l'extérieur, l'instable, l'anarchique, c'est-à-dire la barbarie, se rue aveuglément contre l'intérieur, le traditionnel et le fort, contre nous, qui sommes la chrétienté, qui est l'Europe.

Ce n'est pas grand'merveille que le cabinet de Westminster ait hésité !

En disant, durant la guerre, que la victoire de la Prusse serait la ruine de la civilisation, et celle des Alliés son salut, qu'entendions-nous ? Non point que les Barbares ignorent l'usage des machines, ils y excellent ; mais nous voulions signifier qu'ils avaient tout appris de nous ; qu'ils n'ont pas en eux la *durée*, et que nous l'avons : en un mot, qu'ils n'ont pas de racines.

En disant que Vienne fut l'instrument de Berlin, que la conduite de Madrid fut indigne, qu'entendons-nous ? Ceci simplement, que la civilisation est une, et qu'elle est nôtre. L'ennemi, bien qu'il disposât de concours qui nous eussent légitimement appartenu,

était extérieur à la civilisation, et l'usage momentané d'alliés civilisés n'y change rien.

En disant que le « Slave » nous a fait défaut, qu'entendons-nous? Rien qui concerne la race; la Pologne est slave, comme aussi la Serbie, et ces deux états si dissimilaires furent à nos côtés. Nous voulons dire que l'influence byzantine n'eut jamais la force d'engendrer de véritable état européen ni d'imposer à la Russie de discipline nationale; pour cette raison que l'empire de Byzance, tuteur de la Russie, avait rompu avec nous, les Européens, les catholiques, les héritiers, qui sommes les conservateurs de ce monde.

La conscience catholique de l'Europe saisit le sens de cette guerre, en s'excusant, là où la Prusse la subjuguait, résolument, quand elle était libre. En pleine connaissance de cause, elle pesa, jugea, et détermina l'avenir, les deux avenir possibles qui sont ouverts au monde.

Tous les autres jugements sur la guerre aboutissent à des non-sens : du côté allié, les plus vulgaires politiciens de métier et leurs bailleurs de fonds s'égosillaient en l'honneur de la « Démocratie », tandis que les pédants marmonnaient « questions

ethniques ». Du côté de la Prusse, qui est la négation incarnée de l'idée de nationalité, l'on brandissait je ne sais quelle mission nationale de conquête, dévolue d'autorité divine aux Allemands, les gens du monde les plus disparates et les moins qualifiés pour gouverner autrui. Si bien qu'à écouter ces divers discours, la Grande Guerre eût fini par sembler une folie pure et simple, sans rime ni raison, et telle enfin que les internationalistes les plus creux voudraient nous la représenter.

Voilà ce qu'enseigne l'exemple de la guerre. Elle s'explique comme un attentat contre la tradition européenne : elle est inexplicable autrement. Le catholique est seul en possession de la tradition européenne : il a seule qualité pour connaître et juger en cette matière.

Après un exemple si récent et si universel, j'en prends un autre, localisé, cette fois, précis, éloigné, pour mettre de nouveau à l'épreuve cette même conscience catholique de l'histoire de l'Europe. Considérons l'exemple, particulier et clérical, de Thomas à Beckett : la vie et la mort de saint Thomas de Cantorbéry.

Je défie quiconque de lire cette histoire dans n'importe lequel de nos manuels pro-

testants, Stubbs, Green ou Bright, et d'y trouver queue ni tête.

Voici un sujet d'étude bien défini et circonscrit ; il s'étend sur peu d'années ; nous sommes fort bien renseignés à son endroit, car les témoignages contemporains abondent ; sa bonne intelligence est d'un intérêt historique primordial. Le catholique se demandera donc à bon droit : « Comment se fait-il que je n'entende rien à cette histoire telle que la rapportent ces écrivains protestants ? Pourquoi ne présente-t-elle aucun sens ? »

Les événements se résument en peu de mots : un certain prélat, pour lors Primat d'Angleterre, fut sollicité d'admettre certains changements au statut du clergé. La principale de ces modifications portait que les ressortissants de l'Église, fût-ce au titre des ordres mineurs qui ne conféraient pas nécessairement la prêtrise, cesseraient de dépendre exclusivement des tribunaux ecclésiastiques, et seraient, en cas de crime de droit commun, déférés à la justice ordinaire du pays. La prétention était nouvelle à l'époque, et le Primat y résista. A l'occasion de cette résistance, il fut en butte à nombre d'insultes et de vexations illégales ; cependant, le pape ayant mis en doute la légitimité de son opposition, il finit par se réconcilier

avec le pouvoir civil. Ayant repris possession de son siège de Cantorbéry, il entama une nouvelle action, subit de nouveaux outrages, et ne tarda pas à être assassiné par ses ennemis exaspérés. Sa mort souleva de furieuses clameurs, et son souverain fut astreint à une pénitence publique. Mais *tous les points sur lesquels il avait résisté* finirent par être en pratique abandonnés par l'Église, et les exigences premières de l'état satisfaites *en pratique*, ce qui nous semble aujourd'hui d'une justice élémentaire. C'est ainsi que la principale revendication de saint Thomas, celle de soustraire les clercs à la loi commune, nous paraît aussi périmée que la cotte de mailles.

Jusqu'ici, nous sommes tous d'accord. Et l'adversaire de la Foi ne manquera pas d'en déduire une fois de plus, comme il l'a déjà fait dans une centaine d'études, que saint Thomas incarna simplement la résistance instinctive qu'opposent au progrès d'antiques institutions. Eh, parbleu, il aura raison, tout comme il aurait raison d'attribuer vos objections à recevoir un aéroplane dans le vitrage de votre véranda à la résistance opposée au progrès par une antique institution ! Mais il n'aura rien expliqué, et le catholique qui entre dans le détail de

l'affaire y trouve une foule de sujets de réfléchir et de s'émerveiller devant lesquels ses antagonistes demeurent fort pantois.

« Pantois » est le mot juste ; il dépeint à ravir cette attitude qui consiste à renoncer à toute ombre d'explication, et à narrer les faits sans en comprendre un traître mot. Ce n'est pas qu'ils ne voient fort clair dans le rôle de saint Thomas, et même un peu trop clair. « C'était, nous disent-ils, un homme d'une *mentalité surannée*. » Mais allez donc leur demander d'expliquer les conséquences immenses qui suivirent son martyre, et vous les verrez réduits aux suppositions les plus inhumaines et les plus invraisemblables : que « les foules étaient ignorantes » — en comparaison d'autres périodes de l'histoire (eh quoi ? plus ignorantes que de nos jours ?) ; que « la papauté *machina* une explosion d'enthousiasme populaire. » Comme si la papauté était une société secrète du genre de la Franc-Maçonnerie moderne, pourvue de tout un mécanisme occulte à l'usage de « machinations » de cette sorte ! Comme si la qualité de ferveur suscitée par le martyre ressemblait à la misérable excitation factice sortie des caisses électorales ou des campagnes de presse ! Comme s'il ne fallait pas vraiment quelque chose *de plus* qu'une telle interven-

tion pour soulever à ce point le peuple d'Europe !

Quant aux miracles qui se sont incontestablement produits sur la tombe de saint Thomas, il y avait, et il y a toujours pour l'historien qui hait ou ignore la Foi, trois moyens de les nier. Le premier est de les passer sous silence ; c'est de beaucoup la façon la plus commode de mentir. Le second est d'en faire honneur à une vaste conspiration ourdie par les prêtres avec la béate complicité des estropiés, des aveugles et des paralytiques. Le troisième, très fort à la mode de nos jours, consiste à les affubler de noms modernes d'un tour journalistique, mi-grec, mi-latin de cuisine, et sur lesquels on compte ferme pour éliminer tout caractère miraculeux ; cette sorte d'auteurs se plaît notamment à placer le mot d' « autosuggestion. »

Le catholique, au contraire, qui se penche sur cette merveilleuse histoire et qui prend connaissance de tous les documents authentiques, en dégage aisément le sens intérieur.

Il voit tout d'abord que l'opposition de saint Thomas portait sur des points de peu d'importance en eux-mêmes, et qu'elle était passablement déraisonnable, en tant qu'action isolée. Mais à mesure qu'il poursuit, et qu'il constate avec quelle rapidité et quelle

profondeur la civilisation allait se transformant au cours de cette génération, il se rend compte que saint Thomas défendait, sous des espèces sans doute discutables, un principe général absolu : la liberté de l'Église, et que ce qu'il maintenait envers et contre tous avait été jadis le symbole tangible de cette liberté. Seul importe donc le sens de son effort, que l'occasion en soit plus ou moins heureuse ; telle ou telle coutume pouvait disparaître sans grand dommage, c'est certain ; mais tenir tête, en cette heure-là, aux empiétements de l'État, c'était sauver l'Église. Un mouvement se dessinait en effet qui eût fort bien pu réaliser par toute l'Europe ce qui n'advint qu'en partie et quatre cents ans plus tard, à savoir la destruction de l'unité et de la discipline chrétiennes.

Si saint Thomas eut à combattre sur le terrain choisi par l'ennemi, il combattit dans l'esprit que dicte l'Église. Il ne défendit aucun dogme, rien d'éternel, ni rien à quoi l'Église eût attaché grand prix neuf cents ans plus tôt ou cinq cents ans plus tard ; il défendit des conventions qui, dans un passé récent, constituaient encore une des sauvegardes de l'Église, mais qui, de son temps, étaient en passe de perdre toute valeur. Mais *l'esprit qui l'animait était la volonté*

que l'Église ne fût jamais subordonnée à la société laïque; et l'esprit qu'il combattait était celui qui, ouvertement ou non, tient l'Église pour une institution purement humaine et qu'il convient par conséquent d'astreindre aux lois supérieures édictées par le souverain — ou, pis encore, par le politicien.

Un catholique reconnaît et que saint Thomas ne pouvait manquer de succomber en fin de compte sur chacun des points du litige, et que sa conduite assura néanmoins la victoire de son idéal.

Un catholique n'a pas de peine à comprendre l'explosion de la ferveur populaire; l'autonomie de l'Église, la garantie pour le commun d'une vie honnête et saine, à l'abri de l'oppression des riches et de l'État, un champion s'était levé, qui l'avait défendue jusqu'à la mort; et la morale ordonnée par l'Église est la fondation de la liberté.

De plus, le lecteur catholique ne se contente pas, comme l'autre, de l'assertion aveugle et *a priori* que les miracles *n'ont pas pu* avoir lieu; il n'est pas embrasé d'une foi ardente en l'impossibilité de tout événement surnaturel. A la lecture des témoignages, il lui est difficile de croire, en l'absence de toute preuve à l'appui, à la conspi-

ration du mensonge ; la conviction s'impose à son esprit que des faits si minutieusement relatés et si abondamment confirmés ont dû se produire en effet. Et voici de nouveau l'Européen, l'homme avant tout raisonnable, le catholique, en conflit avec le Barbare sceptique et les dogmes arbitraires et creux de son déterminisme matérialiste.

Car ces miracles, aux yeux de notre lecteur, ne sont que l'ultime couronnement d'un ensemble cohérent. Il sait ce que fut la civilisation européenne avant le douzième siècle, et ce qu'elle devint après le seizième ; il connaît les réactions de l'Église en présence de certains prurits de nouveauté ; le caractère de saint Thomas lui explique celui de son action. Mais l'échec matériel de cette action ne le trouble en rien : il constate qu'elle triompha spirituellement au point d'empêcher, dans une heure où le péril eût été infiniment plus grave et plus général qu'au seizième siècle, le bouleversement des rapports de l'Église et de l'État.

De l'enthousiasme qui saisit le peuple, il a une intelligence toute particulière, ainsi que de sa corrélation avec les miracles dus à l'intercession de saint Thomas ; non point parce qu'ils sont imaginaires, mais parce qu'un hommage populaire rendu aux mérites

de la sainteté est l'accompagnement ordinaire et l'objet désigné des vertus miraculeuses.

C'est dans ses détails que l'histoire demande le plus strict examen : j'ai à dessein choisi un détail significatif pour illustrer ma thèse. Supposons en effet qu'un Anglais, parfaitement au courant du caractère de nos *squires*, et de la position qu'occupent dans le monde rural ces gentilshommes campagnards, prenne à tâche de démontrer à un étranger comment il se fait que la grande propriété terrienne soit chez nous, en même temps qu'un mal, un trait national essentiel ; il y faudra du temps et de la patience ; aussi citera-t-il volontiers à l'appui de ses dires quelque incident agraire typique par sa violence ou par sa complexité. De même le martyr de saint Thomas sera pour le catholique qui considère l'Europe un excellent exemple de l'aisance avec laquelle il comprend ce qui reste inintelligible à d'autres, et de l'humanité, de la simplicité que prennent à ses yeux des faits que les non-catholiques en sont réduits à expliquer par les plus grotesques suppositions : que le témoignage universel des contemporains ne compte point, — que les hommes meurent volontiers pour des idées auxquelles ils ne croient pas, — que la philosophie d'une

société ne réagit pas sur cette société, — et qu'un mouvement général et irrésistible de passion populaire peut être produit à volonté et sur commande par tel ou tel gouvernement. Ces diverses absurdités sont à la base de toute autre version que la catholique de ce conflit fameux, que la conscience catholique de l'Europe est seule à pouvoir expliquer. Il est bien évident pour elle que toute l'affaire se résume dans le cas d'un homme qui combattrait pour sa liberté personnelle et serait obligé néanmoins, tel étant le terrain choisi par ses adversaires, de faire état d'un privilège hérité de ses ancêtres. C'est là ce que les non-catholiques ne peuvent ni ne veulent comprendre.

Enfin, quittons ce second exemple si particulier et précis, et prenons-en un troisième qui diffère des deux premiers en ce qu'il les dépasse singulièrement : embrassons d'un coup d'œil l'histoire générale de l'Europe, et fixons ici à grands traits les données qui permettent au catholique de distinguer clairement ce qui reste obscur pour tant d'autres et de déterminer avec précision ce qu'ils ne peuvent que tenter de deviner.

La foi catholique s'étendit à tout le monde romain, non point à cause de la dispersion des Juifs, mais parce que l'intellect de l'anti-

quité, et en particulier l'intellect romain, l'acceptèrent au temps de leur maturité.

Le déclin matériel de l'Empire n'est ni corrélatif, ni parallèle à la croissance de l'Église catholique, dont il est la contrepartie. L'on vous a dit : « Le christianisme (un terme, soit dit en passant, fort peu historique) contamina Rome sur son déclin et précipita sa ruine. » Voilà de bien mauvaise histoire ; il faut dire au contraire : « La foi adoptée par Rome à son apogée, loin de causer sa chute, en sauva tout ce qui pouvait être sauvé. »

Nous n'avons jamais été revigorés par un apport de sang barbare ; mais par contre la civilisation fut sérieusement mise en péril par de légères infiltrations de sang barbare, en majeure partie serviles, et si elle n'en est pas morte de décrépitude, c'est à la Foi catholique que nous devons cette heureuse fortune.

Les ténèbres s'ensuivent, parmi lesquelles le catholique verra l'Europe triompher de l'assaut concentrique du Mahométan, du Hun et du Normand ; attaque si furieuse que toute autre qu'une institution divine n'eût pas manqué d'y succomber. Le Musulman campa à trois étapes de Tours, et le Mongol parut sous les murs de Tournus-sur-

Saône ; le sauvage Scandinave força l'estuaire de tous les fleuves de Gaule et submergea presque l'île de Bretagne ; il ne restait de l'Europe qu'un noyau.

Elle survécut pourtant. Dans la renaissance qui suivit cette sombre époque, au Moyen Age, le catholique s'arrêtera, non point à des hypothèses, mais à des documents et à des faits ; il verra naître les parlements, non d'une imaginaire racine « teutonique » — fiction de cuistre — mais au sein des fort réels et fort vivants ordres monastiques d'Espagne, de Bretagne et de Gaule, et toujours en deçà des anciennes frontières de la chrétienté. Il verra l'architecture gothique s'élancer vers le ciel, autochtone et spontanée, et former autour de l'Ile-de-France un anneau de cathédrales qui embrassera l'Écosse et le Rhin. Il verra l'âme européenne réveillée donner le jour aux nouvelles universités : et la merveilleuse et neuve civilisation du Moyen Age succédera à l'antique société romaine en la transfigurant : transfiguration tout intérieure, animée par la Foi.

Les troubles, les terreurs religieuses, les folies du quinzième siècle seront pour lui les maladies d'un corps unique, l'Europe, en peine d'un remède qui se fit trop attendre :

avec la Réforme survient le démembrement.

Sera-ce la mort? Non point, car l'Église n'est pas soumise à la loi des mortels. Des nations entières brisent avec la religion et la civilisation; mais le catholique, penché sur l'histoire, y lira qu'aucune d'entre elles n'est de souche romaine, excepté la Bretagne; aussi, négligeant les remous du conflit dans les marches frontières de Hollande ou d'Allemagne du nord, fixera-t-il son attention anxieuse sur la conduite de l'*Angleterre*: va-t-elle faillir à la civilisation à l'heure de l'épreuve?

Il observera l'ardeur de la bataille anglaise, et sa durée; comment toutes les puissances d'argent, aussi bien d'antiques maisons comme les Howard que les marchands de la Cité, font cause commune avec la trahison; et comment néanmoins un reste tenace de tradition empêche tout changement soudain ou toute sécession brutale. Il verra au Nord des foules en armes, au Sud des villes assiégées. Et pour finir, il assistera à la victoire de la haute noblesse et du négoce séparant le peuple, pour jamais, semble-t-il, de la vie qu'il vivait, de l'aliment dont il se nourrissait.

Par contre, et non loin de là, il verra la seule de ces terres qui ne fût pas romaine

demeurer inébranlable dans la Foi, accident inexplicable ou bien miracle ; en face de la perte de l'Angleterre se place le salut de l'Irlande.

Pour le catholique qui étudie l'histoire, et quand bien même il ne dispose d'aucune *histoire* catholique, le danger n'existe pas de tomber dans ce sot préjugé contre la civilisation qui obsède tant d'auteurs contemporains, et les conduit à supposer des origines imaginaires à des institutions dont la naissance est d'une évidence historique élémentaire. Il ne s'amusera point à faire descendre le peuple anglais des pirates qui désolèrent les rivages Est et Sud-Est de l'Angleterre au cours du sixième siècle.

Il saisit fort bien que l'essor de ces petites colonies fixées sur les basses terres de la côte orientale, et la diffusion de leur langage à travers l'Ile vers l'occident, datent de leur acceptation de la discipline, de l'organisation et de la loi romaines, dont les Gallois de l'Ouest se trouvèrent exclus ; l'hégémonie que finit par exercer Winchester sur toute la Bretagne provient, il se l'explique aisément, de ce qu'elle fut de bonne heure maîtresse des communications avec le continent, de sorte que le Sud et l'Est de l'Ile participaient seuls à la vie collective de l'Europe.

Il sait que les parlements n'ont pas une vague et possible origine barbare, mais une origine monastique certaine et évidente ; il lui paraît tout naturel d'apprendre qu'ils ont paru d'abord dans les vallées pyrénéennes lors de la lutte contre l'Islam, et il reconnaît tout ce qu'une telle origine a de probable et de nécessaire dans un temps où l'effort entier de l'Europe portait sur la Reconquête.

L'histoire générale d'Europe et d'Angleterre se développe naturellement aux regards du lecteur catholique ; il n'est pas sujet à cette soif de théories incohérentes et affolées de nouveauté qui brouille et fausse tant de reconstitutions modernes ; il échappe par-dessus tout à l'erreur fondamentale qui consiste à « lire l'histoire à l'envers », et à concevoir le passé comme une marche à tâtons vers notre état actuel de radieuse perfection.

Sa propre nature lui enseigne le rythme de cette suite de chutes et d'ascensions, qui est la vie de l'histoire et qui est aussi la sienne.

L'Europe est la chair de sa chair, il devise aussi librement avec le premier siècle qu'avec le quinzième, les sanctuaires et les oracles lui sont familiers : et, s'il est le vainqueur, il est aussi l'héritier des Dieux.

II

L'EUROPE ET LA FOI

L'isolement de l'âme, telle est l'œuvre de la Réforme. C'est là son fruit par excellence, d'où découlent inexorablement ses autres conséquences ; non seulement les plus visiblement fâcheuses, celles qui ont mis en péril nos traditions et notre bonheur, mais encore les plus avantageuses en apparence, dans le domaine matériel en particulier.

Travail qui ne s'est pas fait en un jour ; rien de vain comme de vouloir assigner telle date précise à la catastrophe, car si la rupture initiale avec l'autorité remonte aux premières années du seizième siècle, l'ère nouvelle ne date guère que du milieu du dix-septième. L'apparition de l'Europe moderne, de ses divisions nouvelles et de ses nouveaux destins est en effet précédée d'un intervalle long et confus, où tout put sembler en suspens, où rien n'apparut de défini ni de définitif. Cent ans et plus, le conflit continuera d'être conçu comme œcuménique,

comme affectant le corps européen tout entier. Le soulèvement général, la révolte qui éclata en Occident au début du siècle, plus exactement en 1517, visait l'ensemble de notre civilisation : elle suscita partout, et trois générations durant, les mêmes discussions, les mêmes réactions et les mêmes résistances. Aucun des jeunes gens qui virent se lever la tempête ne fut jamais en mesure, jusqu'en son âge le plus avancé, de discerner la dislocation dont elle menaçait l'Europe ; nul d'entre eux n'en vécut plus de la moitié.

Il faut attendre, pour y voir clair, les commencements du siècle suivant ; les Réformateurs ne sont plus, ni leurs adversaires Néri et Loyola ; Élisabeth d'Angleterre et Henri IV de France les ont rejoints dans la tombe ; Richelieu gouverne la France tandis qu'un Parlement aristocratique s'affermir chez les Anglais. Alors, et alors seulement, les effets de la Réforme éclatent à tous les yeux : elle a privé de leurs traditions des provinces entières de la chrétienté, elle a façonné, dans les milieux où elle règne, ce caractère protestant dont l'avenir devait si fort subir l'empreinte.

Ces résultats peuvent être tenus pour acquis vers les débuts de la guerre de Trente Ans ; l'Angleterre, par exemple, n'est déci-

dément protestante qu'entre 1620 et 1630 ; c'est l'époque également où les Églises Réformées de France, bien qu'encore engagées dans les luttes politiques, reçoivent leur constitution définitive. De même, aux Pays-Bas, l'oligarchie des marchands hollandais s'est affranchie du joug impérial ; les principautés de l'Allemagne du Nord, Genève et divers autres petits états montagnards sont passés irrévocablement à la Réforme. Irrévocablement aussi, la France, la Bohême, le Danube, la Pologne, l'Italie et tout le Midi lui échappent.

Sans doute, la bataille est loin d'être terminée ; le Nord de l'Allemagne ne devra qu'à la politique française de ne point retomber au pouvoir de l'Empereur ; nos guerres civiles anglaises, par contre-coup, aboutiront à renverser la monarchie ; et les dernières guerres contre les Stuart, la coalition générale contre Louis XIV, seront des conséquences lointaines du drame.

Mais le dénouement de ce drame était d'ores et déjà fixé, et le premier tiers du dix-septième siècle marque effectivement la naissance de l'Europe moderne, et le point de départ du grand travail qui n'a cessé depuis lors de cheminer sur le double plan spirituel et temporel — ceci gouvernant

cela. Il n'a point encore atteint l'heure de la rétribution, car ses destins ne sont pas entièrement accomplis : mais les temps sont proches.

De cette évolution, qui s'étend sur trois siècles, voici les caractères principaux :

1. Un perfectionnement rapide des sciences physiques et de toutes les connaissances qui s'y rattachent.

2. L'avènement, dans le monde protestant, d'où il s'étendit partiellement au monde catholique, du régime qu'il est convenu d'appeler *capitaliste*, autrement dit l'accaparement des moyens de production par une minorité qui en use pour exploiter la majorité.

3. La corruption du principe d'autorité, qui se confond désormais avec la force brutale.

4. Une croissance générale, sinon universelle, de la richesse totale, accompagnant celle des connaissances scientifiques.

5. L'extension continue d'un scepticisme qui, masqué ou non sous des formes traditionnelles, fut dès l'origine un esprit de négation *radicale*, et qui a fini en dernière analyse par corroder non seulement toute institution humaine, mais jusqu'aux catégories mêmes de l'entendement et aux axiomes mathématiques.

6. Et, bien entendu, en fonction de chacun de ces progrès, un progrès correspondant du désespoir.

Un observateur impartial, auquel il serait donné de pouvoir embrasser cette période avec suffisamment de recul dans le temps, y distinguerait avant toute chose le prodigieux développement simultanée de deux croissances qu'aucun lien logique ne réunit : de la science et de la richesse d'une part, de la misère humaine d'autre part. Il constaterait en outre que plus l'évolution s'accroissait, ou mieux, plus la corruption s'aggravait, plus l'existence même de l'Europe en était menacée. La science enfin devint si puissante, l'oppression des pauvres se fit si cruelle, le libre examen s'égarait en de si périlleuses folies qu'une question, nouvelle dans l'Histoire, finit par se poser : « L'Europe n'est-elle pas destinée à succomber, non point à des assauts ennemis, mais à ses propres lésions internes? »

En face de cette question terrible, point culminant de tant de maux, et qui reste sans réponse, s'inscrit la seule formule de vie de notre temps : « L'Europe retournera à la Foi, ou bien elle périra. »



Le résultat primordial de la Réforme, je l'ai dit, c'est l'isolement de l'âme ; vérité infiniment plus riche de conséquences qu'il ne paraît au premier abord. L'isolement de l'âme implique la perte du soutien collectif, du juste équilibre produit par une expérience commune, des certitudes publiques et une volonté générale. L'isolement de l'âme, c'est, par définition, son malheur. Mais ce dissolvant, s'il confirme et enfonce l'individu dans son misérable état, exerce dans la société de bien autres ravages.

En premier lieu, et c'est ici le point capital, il y déchaîne un furieux courant d'énergie. Dans le milieu social comme dans le physique, la rupture de l'équilibre d'un système libère une prodigieuse réserve de forces latentes qui, cessant de maintenir la cohésion de l'ensemble, en dispersent avec violence les fragments épars : explosion.

C'est pourquoi la Réforme a donné l'élan à toute la série des progrès matériels ; mais pêle-mêle, selon des lignes divergentes, et de façon à rendre le désastre inévitable. Mais ses conséquences ne se bornent point là.

Ainsi, nous constaterons que l'âme nou-

vement isolée se vit contrainte à d'âpres divagations. Le néant ne saurait la contenter. Aveuglez-la, elle va se mettre à tâtonner ; et, faute de percevoir par l'ensemble de ses sens, elle usera de celui qui lui reste. C'est ce qui explique que l'on ait vu s'élever, sur les ruines de la religion et du lien collectifs, des idoles successives, nobles ou ignobles, mais toutes éphémères. La plus haute, la plus durable, fut cette régression vers la vie sociale sous forme de culte de la nationalité qu'est le patriotisme.

A l'une des extrémités de l'échelle, nous trouvons d'extraordinaires tabous ; ici, l'adoration d'une manière de dieu maniaque, sanguinaire, objet de terreur ; là, une curieuse observance rituelle du néant, une fois la semaine. Ailleurs, un attachement irraisonné à tel livre imprimé. Ailleurs encore se succèdent des doctrines contradictoires, dont l'une professe que la raison humaine satisfait pleinement à tous nos besoins, et qu'il n'y a point de mystère, tandis que l'autre, d'une non moindre extravagance, prétend ôter à cette même raison tout droit de conclure jusque dans le domaine qui lui appartient en propre. Ces deux théories, bien que contraires, ont une racine commune. Le rationalisme du dix-huitième siècle, prolongé par

le matérialisme du dix-neuvième, est issu d'une même nécessité que le doute irrationnel de Kant, mêlé de tant de fadaïses, et poussé jusqu'au galimatias par des métaphysiciens qui s'avisèrent de nier la contradiction et l'être même. Car l'âme abandonnée cherche, du dedans, à s'improviser quelque système ; ainsi que dans un cauchemar, elle se sent d'abord étouffer, pour se débattre l'instant d'après dans l'abîme des espaces infinis.

Il pourrait sembler que sur ce point l'action de la Réforme ait épuisé ses conséquences et que ce mouvement, après s'être exercé avec plus de force là où domine l'esprit protestant, plus faiblement dans les régions demeurées dans la Foi, touche enfin à son but au milieu de la négation universelle et du défi universel jeté à toute loi et à tout postulat. Mais puisqu'il n'est pas en l'homme de trouver la paix dans l'anarchie, tout porte à croire que nous allons entrer, que déjà nous entrons dans une période nouvelle où l'âme désemparée aura recours aux cultes les plus étranges, à la sorcellerie et à la nécromancie.

Il se peut : comme il se peut aussi que la sentence finale soit rendue dans le grand débat avant que ces nouvelles maladies aient pu faire grand dommage. Toujours est-il que nous voilà présentement au stade de

la négation absolue. Mais, il faut le répéter, l'œuvre de démolition n'a pas également travaillé dans toutes les sociétés ; dans une moitié sans doute de la masse européenne, les assises de la santé morale sont encore intactes ; c'est celle où l'Église catholique continue, de près ou de loin, à exercer une autorité efficace, par son action directe ou par la persistance d'une partie de ses traditions.

Le processus qu'il nous appartient d'examiner ensuite est dû, par un semblant de paradoxe, à ce même isolement de l'âme ; je veux parler du progrès scientifique. Une société parvenue à un degré élevé d'organisation spirituelle sera moins disposée à se poser des questions, partant, à examiner, que l'individu isolé ; l'homme dont les conclusions majeures se déduisent d'une philosophie indiscutée éprouve moins vivement l'aiguillon de la curiosité que celui qui a perdu son guide. Voici passé mille ans, alors que la dernière vague d'évangélisation était encore dans le plein de sa force, un très grand homme écrivait, parlant des sciences naturelles : « C'est à de telles amusettes que j'ai gaspillé ma jeunesse. » Et, parlant de la connaissance divine, un autre disait encore : « Tout le reste est fumée. »

Mais, où manque la Foi, il n'est plus de consolation que dans les choses démontrables.

L'esprit humain peut saisir une vérité sous trois aspects : celui de la *Science*, lorsqu'il accepte une assertion comme prouvée expérimentalement, en excluant par conséquent la possibilité du contraire ; celui de l'*Opinion*, lorsqu'il la tient pour probable, c'est-à-dire incomplètement démontrée, et ne nie pas la possibilité de son contraire ; celui, enfin, de la *Foi*, lorsque l'esprit accepte l'assertion sans démonstration, et se refuse néanmoins à admettre que son contraire soit possible : telle, par exemple, la foi de tous ceux qui ne sont point fous en l'existence du monde extérieur et des autres hommes.

Otez la foi, il est clair que l'opinion n'a guère de chances contre sa rivale ; l'expérience scientifique l'emporte sans combat. Et c'est un des traits de l'insuffisance moderne qu'elle ne parvient à concevoir de certitude qu'à base de démonstration, en sorte qu'elle hésite à admettre ses propres principes, faute de les pouvoir démontrer.

Bref, nul de nous n'ignore la place tenue, trois siècles durant, par cette passion de recherches scientifiques, par ce besoin dévo-

rant qu'à l'âme isolée de se munir de preuves tangibles ; avec quels merveilleux résultats, nous le savons de reste. Il n'en est pas un, jusqu'à présent, qui ait contribué au bonheur de l'humanité ; il n'en est pas un dont l'homme n'ait usé pour aggraver le malheur de l'homme. La tragédie ne va pas sans un brin de comique : l'ébahissement perpétuel des inventeurs à constater, ô merveille ! que le simple fait de la découverte ne suffit pas à créer de la joie, et que la plus belle invention du monde peut être, hélas, bien mal employée. Et le pis est qu'avec un manque complet de logique ils se remettent incontinent au labeur, dans l'espoir d'obtenir de la science des remèdes nouveaux.

Aussi bien, ce progrès scientifique et mécanique est si naturel à l'homme policé qu'il se fût produit en tout état de cause, moins prompt sans doute mais non moins certain, dans une Europe demeurée unie. Mais la destruction de l'unité, en même temps qu'elle donnait au mouvement une impulsion fatalement accélérée, allait tout aussi fatalement le jeter dans l'ornière.

La Renaissance, cette noble et vigoureuse manifestation de l'esprit européen, est bien antérieure à la Réforme, qui n'en est que la perversion et la parodie. Les portes de la

science s'ouvraient déjà à deux battants lorsque l'âme qui allait les franchir se trouva abandonnée à elle-même. Et si dans ce domaine notre fière entreprise a misérablement échoué, la faute n'en est pas à la source de cet effort, mais à ceux qui en détournèrent le cours. C'est un blasphème que de déprécier les progrès de la connaissance ; il faut être aussi lâche que fou pour les craindre à cause de leurs conséquences possibles. Il ne s'agit pas de mauvaises conséquences, il s'agit d'un mauvais usage, c'est-à-dire d'une philosophie mauvaise.

Ce puissant appétit de connaître provoqué dans l'âme par son isolement s'accompagne d'un phénomène en apparence contradictoire, en réalité complémentaire : la soumission à une autorité extérieure dénuée de tout fondement. Il y a là un développement assez curieux, auquel on a peu pris garde jusqu'ici, mais dont il est impossible de n'être point vivement frappé pour peu que l'on observe de près le monde moderne. Nos contemporains, sous l'influence même du scepticisme, en sont venus à révéler n'importe quel imprimé, n'importe quelle célébrité, au point de les investir de tous les attributs d'une infaillibilité que l'on ne saurait mettre en doute sous peine de passer pour doucement

dérangé. Ou plus exactement, toute affaire d'importance, qu'elle soit politique, financière ou judiciaire, les divise en deux groupes : le petit nombre de ceux qui savent, et la masse qui accepte sans sourciller le point de vue, toujours incomplet et généralement faux, seriné par la presse et vulgarisé par le livre. Ce trait singulier d'un monde qui a tourné le dos à la raison en même temps qu'au catholicisme est gros de conséquences ; car c'est autour de cette forme servile de la suggestion que se joueront les grandes batailles de l'avenir entre l'ordre et le désordre.



En dernier lieu, la Réforme a engendré le phénomène que nous avons accoutumé d'appeler le « capitalisme », qui a causé tant de maux, et si universels, que nombreux sont ceux qui le considèrent, à tort, comme le principal obstacle à l'établissement d'une société juste et à l'allègement des maux qui vont nous écrasant chaque jour davantage.

Or ce « capitalisme » est issu de toutes pièces de l'isolement de l'âme. Cet isolement permet une concurrence effrénée ; il ouvre toute grande la carrière à la ruse en même temps qu'au talent ; il donna toute licence

à la cupidité. Par ailleurs, il anéantissait les liens sociaux qui maintenaient l'équilibre économique des sociétés. Sous son influence, l'on vit s'élever, d'abord en Angleterre, puis chez les nations protestantes les plus actives, enfin, avec des fortunes diverses, dans tout le reste de la chrétienté, un régime sous lequel quelques privilégiés détenaient la terre et les instruments de travail, tandis que la foule, expropriée, en était réduite à la chétive pitance que lui octroyaient des maîtres fort insoucieux de la vie humaine. Enfin, les possédants mirent la main sur l'état et sur tous ses rouages, d'où les énormes dettes nationales qui caractérisent le système ; d'où aussi l'emprise économique exercée de loin sur des industries vassales par des groupes financiers étrangers, appliqués à drainer la richesse non seulement de colonies récalcitrantes, mais de producteurs travaillant librement par delà les frontières.

Toute saine notion de la propriété ne peut que disparaître d'un pareil état de choses, et, tout naturellement, les revendications des opprimés s'y traduisent par la négation absolue du droit même de posséder. Ici encore, nous retrouvons deux doctrines adverses greffées sur un même tronc. Et le capitalisme, et le système idéal, inhumain et

irréalisable que l'on nomme socialisme, dérivent d'un même type mental, s'appliquent à un même type de société en décomposition.

En face d'eux, et leur barrant la route, se dresse la société paysanne, qui coexiste, par toute l'Europe, avec ce qui demeure de l'autorité de l'Église. Car *société paysanne* ne signifie point une société où tout le monde serait paysan, mais une société où le capitalisme industriel moderne cède le pas à l'agriculture, où l'agriculture elle-même est aux mains de travailleurs qui possèdent leurs outils et leur terre, fermiers, métayers ou petits propriétaires. Et cette doctrine, comme toute saine doctrine — bien qu'elle ne s'applique qu'à l'ordre temporel — reçoit le plus ferme appui de l'Église catholique.



Ainsi vont les choses. Nous touchons, enfin, aux ultimes conséquences de la catastrophe de jadis, un état social qui se défait, et une décomposition morale, un désarroi spirituels tels qu'il n'y a plus de corps politique. Les hommes, de toutes parts, sentent que poursuivre cette route interminable et sans cesse assombrie, c'est accroître une dette inexpiable. Toute apparence de solu-

tion recule devant nous ; nos diverses formes de connaissance vont divergeant de plus en plus. L'Autorité, le principe même de la vie, perd son sens, et ce majestueux édifice de notre civilisation, dont nous sommes les héritiers, qui est commis à notre garde, chancelle et menace de crouler. Déjà se dessinent les lézardes. D'un instant à l'autre, il peut s'effondrer. Et nos yeux verront peut-être sa ruine. Ruine soudaine, mais ruine, surtout, définitive.

En cet instant crucial, la vérité historique nous reste ; cette demeure européenne, la demeure de nos pères, élevée sur les nobles fondations de l'antiquité classique, ne s'est bâtie, n'existe, n'a de raison d'être et ne subsistera que par l'Église catholique.

L'Europe retournera à la Foi, ou bien elle périra. La Foi, c'est l'Europe. Et l'Europe, c'est la Foi.

HILAIRE BELLOC.

(Traduit de l'anglais par Maximilien Vox.)

FIN



TABLE

	Pages.
Le Roseau d'or.	I
PAUL CLAUDEL. . . <i>Le Soulier de satin</i> —Pre- mière journée.	3
JEAN COCTEAU.. . . <i>Le Feu du feu.</i>	135
JACQUES MARITAIN. <i>Grandeur et misère de la</i> <i>métaphysique.</i>	139
C.-F. RAMUZ. . . . <i>Chant des pays du Rhône.</i>	181
ROBERT HONNERT. <i>Le Désir et la joie</i>	225
JEAN COCTEAU. . . <i>La Jeune fille qui dort.</i> . .	231
MAX JACOB. <i>Pèlerinages, nage!</i>	233
STANISLAS FUMET. <i>Une autre idée de l'ordre.</i>	247
PIERRE REVERDY.. <i>Lueurs des braises du cou-</i> <i>chant.</i>	285
JEAN COCTEAU. . . <i>Raymond Radiguet.</i>	313
HILAIRE BELLOC. . <i>La Conscience catholique</i> <i>de l'histoire.</i>	315

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer par

Plon-Nourrit et C^{ie},

à Paris, le 1^{er} décembre 1925.



LE ROSEAU D'OR

ŒUVRES ET CHRONIQUES

publie chaque année environ dix volumes in-8° écu de 200 à 400 pages, imprimés sur papier d'alfa et tirés à un nombre de 3 300 à 6 000 exemplaires, tous numérotés. Il fait alterner librement les ŒUVRES " *in extenso* " et les numéros de CHRONIQUES. Ces volumes sont mis en vente à un prix variant de 10 à 15 fr. Des avantages sont consentis aux souscripteurs à une série de dix volumes consécutifs : des abonnements leur sont offerts du 1^{er} au 31 décembre 1925 aux conditions suivantes :

FRANCE et COLONIES.. .. 115 fr.

ÉTRANGER 125 fr.

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

ÉMILE BAUMANN — HILAIRE BELLOC — NICOLAS BERDIAEFF —
PAUL CAZIN — G. K. CHESTERTON — PAUL CLAUDEL — JEAN
COCTEAU — STANISLAS FUMET — HENRI GHÉON — MAX JACOB —
JUSTIN KLOTZ — FRÉDÉRIC LEFÈVRE — JACQUES MARITAIN —
HENRI MASSIS — GIOVANNI PAPINI — JOSEPH DE PESQUY-
DOUX — HENRI POUBRAT — C.-F. RAMUZ — PIERRE REVERDY —
GONZAGUE DE REYNOLD — PIERRE TERMIER — ROBERT
VALLÉRY-BADOT — GEORGES VALOIS — PIERRE VAN DER MERE
DE WALCHEREN, etc., etc.

Le **ROSEAU D'OR** a déjà publié :

1. Trois Réformateurs, par JACQUES MARITAIN.
2. Le Comédien et la Grâce, par HENRI GHÉON.
3. L'Amour du monde, roman par C.-F. RAMUZ.
4. Saint François d'Assise, par G. K. CHESTERTON.
5. Chroniques, premier numéro.

Il publiera en janvier :

6. Correspondance (1907-1914) entre JACQUES RIVIÈRE et
PAUL CLAUDEL.
-

VENTE ET ABONNEMENT
CHEZ TOUS LES BONS LIBRAIRES

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA

840.8 C461 C001 v.1

Chroniques.



3 0112 089037995